

23 / LE CADRE ET LE BORD

Sommaire

Journée de rentrée - Le cadre et

le bord

par **Céline Aulit** | juin 2018 | revue **23 / LE CADRE ET LE BORD** | thème **Éditorial**

À l'heure où les symptômes sont là par erreur et ne concernent en rien le sujet, à l'heure où ces symptômes sont réduits à des comportements qu'il faut cibler, circonscrire et éradiquer d'un coup de protocole, la question du cadre et du bord est fondamentale.

Dans son projet de loi visant à réguler la psychologie clinique et la psychothérapie, notre ministre de la santé s'est donnée pour mission principale de remettre du cadre en Belgique. Les recommandations des bonnes pratiques amputées des signifiants primordiaux du sujet affluent au nom d'une loi-artefact laissant de côté toute notion de transfert. À vrai dire, le cadre que défend la sphère politique s'apparente bien moins à une loi qu'à une règle telle que la définit Jacques-Alain Miller, à savoir « un algorithme qui fonctionne à l'aveugle[1] ». Le texte d'Élise Lebourg nous donne une belle illustration de ce que la règle dépourvue de la loi peut avoir comme conséquence sur un sujet psychotique.



De toute évidence, le cadre duquel nous nous soutenons en psychanalyse lacanienne relève d'un tout autre registre. Il ne s'agit pas d'une frontière étanche qui laisse à sa porte un sujet désarrimé. Il s'agit plutôt de repères symboliques qui permettent au petit être de se construire comme sujet. Le cadre qui nous sert de boussole s'oriente du Nom-du-Père, comme instrument d'interdiction et de permission. L'interdiction portée par le père sur la mère est nécessaire mais c'est bel et bien le troisième temps de l'Œdipe, avec ce qu'il offre de don et de permission à l'enfant, qui sera fondamental. Un « oui » prometteur de nouveau. La jouissance, ayant été refusée dans le réel, passera dans les dessous[2] pour ouvrir la voie du désir. Elaine Collard utilise une jolie formule pour illustrer ce temps, toujours à refaire dans la psychose : « Que le non ne soit pas dépourvu d'un oui ».

Notre cadre viserait donc plutôt à « exiler[3] » la jouissance via le symptôme pendant que les protocoles exileront le sujet trop accroché à sa jouissance. Et c'est précisément ces sujets qui frappent à nos portes : ceux dont le symptôme n'a pas pu légaliser la jouissance[4] et permettre ainsi qu'un lien social soit possible. Vous découvrirez tout au long de ce numéro la place que prend le transfert dans l'articulation du cadre et du bord. Un transfert sans doute moins du côté du sujet supposé savoir que de l'objet. C'est ce que nous montre Tony quand il se raccroche in extremis au filet de voix de Ludivine Vanderstichel.

En effet, dans les cas où le Nom-du-Père n'a pas pu garantir un cadre phallique, le sujet se retrouve aux prises avec un réel innommable, une signification qui se déchaîne et une jouissance qui l'envahit. Le sujet autiste « immergé dans le Réel[5] » selon l'expression d'Éric Laurent, souffre d'une forclusion du trou qui peut le pousser à se mutiler pour évacuer ce trop de jouissance. Il s'agit donc de créer un bord pour faire exister le trou tout en le délimitant. C'est la fonction du néo-bord du sujet autiste, « cette limite quasi corporelle qui se constitue en un espace qui n'est ni du sujet ni de l'Autre où il peut y avoir des échanges d'un type nouveau articulés à un Autre moins menaçant.[6] » C'est précisément ce que nous ont témoigné lors de la première journée du CERA, les parents et les professionnels partageant le quotidien de ces enfants.

La clinique du bord, au-delà du paradigme de l'autisme, répond à la question de l'accueil de cette jouissance débordante. Ce littoral crée un espace, ce que Lacan nomme « la chance inventive[7] » pour que le sujet puisse y faire l'effort de traduire sa jouissance et ainsi tenter d'entrer dans le lien social. Plutôt que d'exclure les sujets aux prises avec leur souffrance de l'autre côté de la frontière, la position de la psychanalyse vise plutôt à prendre cette jouissance à bras le corps « en recourant à un Nom-du-Père non standard […] qui prendra en charge la nomination de cette jouissance[8] » via l'objet, la lettre, l'écriture ou encore le savoir. Il ne s'agit donc pas « d'être le gardien de la réalité sociale » mais bien de pouvoir « manier une contre-violence symbolique[9] ».

---

1 Miller J.-A., *...du nouveau !,* Paris, Rue Huysmans Collection, éditée par l'ECF, 2000, p. 51.

2 Miller J.-A, « Enfants violents », Intervention de clôture de la 4ème journée de l'Institut psychanalytique de l'Enfant, Paris, le 18 mars 2017, *Après l'enfance*, Collection La petite Girafe, Navarin éditeur, n°4, 2017, p. 198.

3 *Ibid*.

4 *Ibid*.

5 Laurent É., *La bataille de l'autisme*, Paris, Navarin, 2012, p 67.

6 *Ibid.*, p. 69.

7 Lacan J., « Le discours aux catholiques », *Le triomphe de la religion*, Paris, Seuil, 2004, p 21.

8 Laurent É., « Les traitements psychanalytiques des psychoses », *Les Feuillets du Courtil*, n°21, 2003, p. 13.

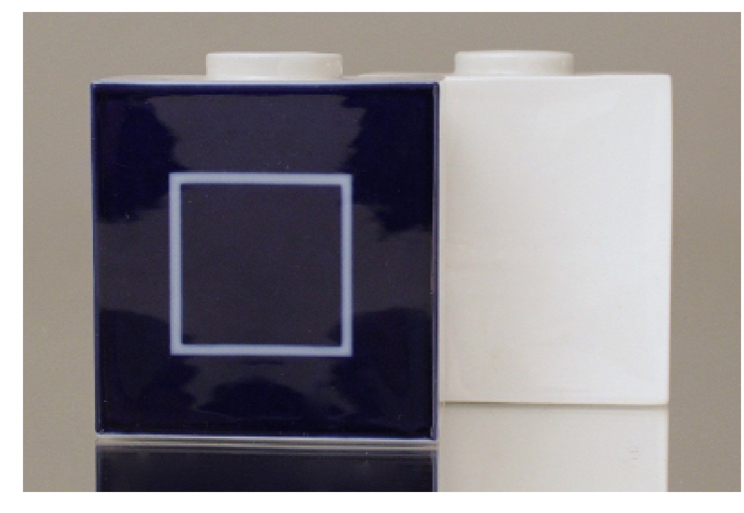
9 Miller J.-A, « Enfants violents », *op. cit.* p. 207.

Crédit photo : Streuwerk

Retour au sommaire

Première séquence

par **Catherine Heule, Élise Lebourg, Véronique Robert, Ludivine Vanderstichel et Yves Vanderveken** | juin 2018 | revue **23 / LE CADRE ET LE BORD** | thème **Clinique**



Catherine Heule – *Ma mère, elle boit, ça me saoule !*

Lila vient d'avoir vingt ans. Elle est issue d'une innombrable fratrie. Ses parents se séparent quand elle a sept ans. Elle arrive au Courtil à onze ans. Au début, Lila revenait de famille en avançant qu'elle s'était blessée. Au fur et à mesure de ses explications, les intervenants se rendaient compte que c'était en fait un de ses frères qui s'était blessé ce week-end-là. Sa maman enceinte récemment – Lila se sentait appelée à rester toujours auprès d'elle, à s'occuper du bébé – elle pensait elle-même être enceinte fréquemment. Un lundi, elle demande à me parler, inquiète, elle me dira : « Ma mère, elle est enceinte et elle s'est remise à boire. Ça me saoule ! » Plus qu'un simple effet de langage, cette parole me semble significative du peu de bord existant entre elle et l'autre.

À sept ans, Lila perd l'oeil gauche. Elle en dit qu'elle a attrapé une bactérie en jouant dans un bac à sable, qu'elle a été griffée à l'oeil par un chat. Atteinte d'une toxocarose, sa rétine se décolle. Son oeil reste mobile, mais perd la vision, sans espoir de récupération. Un fin voile sur la pupille, comme une auréole, indique que son oeil est aveugle. Le père de Lila est très préoccupé par cet oeil et par la santé de sa fille. Il semble culpabiliser et s'occupe exclusivement des soins de sa fille, refusant au départ que l'infirmerie du Courtil puisse y prendre part. Cet oeil « mort » semble focaliser les regards : Lila se plaint qu'à l'école les autres se moquent d'elle à cause de son oeil.

Lila craint en permanence d'être frappée, elle ne peut se promener seule, redoutant d'être violée. La menace est partout. Hallucinée, elle entend fréquemment des insultes. Elle frappe, elle aussi, en étant persuadée que c'est elle que l'on frappe. Une intervenante témoignait ces dernières années que Lila lui avait relaté s'être battue avec un sapin, avançant qu'il l'avait frappé en premier. La thématique sexuelle est venue sur le devant de la scène à l'adolescence : Lila pouvait se dénuder, mimer l'acte sexuel, uriner devant les autres, être prise dans une jouissance difficilement arrêtable. Sous le regard, c'est soit le mot d'amour, soit l'insulte qui fuse, surtout à l'égard des stagiaires et des nouvelles intervenantes. Le « tu es mon intervenante préférée » se retournait vite en « qu'est-ce que tu me veux, sale pute ? »

Peu à peu, son lien à l'autre a pu, un peu, par moments, s'apaiser. Par un calcul assez strict du transfert, au fait de ce qu'elle était bien plus appelée par l'autre qu'en

demande d'attention, nous avons manié celui-ci de manière à ce qu'elle puisse à la fois faire appel dans les moments difficiles, sans se sentir trop menacée, et qu'elle puisse témoigner de ce réel qui l'envahit, de ce qui surgit pour elle. Ingénieuse, elle s'est saisie de la pluralité des intervenants, de leurs fonctions, pour à la fois dire, essayer de bien dire, et préserver un certain mode de défense face à l'Autre, dont elle est persuadée qu'il veut jouir d'elle. Ainsi, il n'est pas rare qu'elle dise à telle ou telle intervenante, qu'elle affectionne, qu'il faut qu'elle prenne rendez-vous avec moi pour m'expliquer tout ce qui ne va pas. Elle peut ainsi rédiger des lettres à mon attention, détaillant à l'intervenante ce qui l'encombre ou la tourmente sur le moment. Elle demande aussi de nombreux rendez-vous qu'elle ne peut tenir, mais dont le report a une fonction et qui permet de loger un espace de parole, sans que l'autre ne vienne la convoquer. Même si, une fois le rendez-vous manqué, de son fait, c'est le reproche qu'elle avance : « tu n'étais pas là à dix heures trente, comme convenu ! », démentir en douceur et lui proposer de la recevoir dans l'instant lui permet de s'apaiser et de venir déposer ce qui, par ailleurs, l'agite.

Car, bien sûr, elle est toujours prise dans les histoires des autres, dans l'agitation de la cour de l'institution, hurlant sous le regard des autres, ou à offrir l'autre en pâture aux regards, comme elle le faisait jadis d'elle-même. Elle peut toujours se plaindre que son frère lui montre des films pornographiques, affirmant que sa mère lui dit qu'à dix-huit ans, tout est permis. Elle peut revenir à l'occasion et nous montrer ses bras couverts de coupures, scarifications qui viennent témoigner de cette tentative d'extraction de la jouissance en trop. Mais les choses bougent pour elle et bien souvent elle peut se décoller de cette jouissance-là si l'intervenant lui propose d'un ton décidé de participer à un atelier auquel elle participe habituellement. Le « vous êtes inscrite » vient limiter la volonté de l'autre. Le transfert devenant plus supportable, elle peut se séparer des enfants qui peuplent la cour et nous suivre, puis vivre l'atelier de manière tout à fait apaisée et en lien. C'est une autre Lila qui se révèle alors, son corps est plus tenu, sa voix posée et elle n'est plus secouée de rires fous.

Lui proposer également de dessiner, colorier, décorer sa chambre de ses productions « artistiques », mais aussi ranger ses vêtements, les laver, lui permet de se reconstituer au niveau de son corps, car l'état de sa chambre nous donne souvent des indications quant à son état psychique : un total chaos peut y régner parfois, ses affaires sont éparpillées, son lit défait, au milieu des vêtements sales, au sol. Et c'est de prendre le soin, patiemment, de tout collecter, réorganiser, remettre en place, dans les armoires, dans le bac à lessive, qui peut permettre que cela puisse se réordonner pour elle, au niveau du signifiant également, car sa langue en est visiblement impactée. Elle prend alors la peine de mieux expliquer, de chercher le bon mot, qui viendra nous rendre perceptible ce qui avait pu la mettre dans un tel état. En effet, à certains moments, contrairement à ce qu'elle peut affirmer et ce que nous pouvons en déduire d'une certaine aptitude à se débrouiller seule, elle est incapable de se déplacer d'un lieu à l'autre, si on ne lui prépare pas sa valise. Un passage par le petit

salon, une coupe de cheveux bien soignée, agrémentée de paroles bienveillantes et c'est une Lila restaurée qui nous revient : « C'est beau ? », nous adresse-t-elle souriante et visiblement satisfaite de la réponse. Elle se préoccupe alors de retrouver ses boucles d'oreilles pour pouvoir démarrer...

Peut-on affirmer que cette position que nous tenons avec Lila, à la fois ferme et douce, ne cédant pas à cette jouissance qui l'envahit et avec laquelle nous nous refusons de la laisser, seule, que les ateliers que cela permet, les lettres qu'elle nous adresse, les rendez-vous qu'elle déplace constituent une sorte de littoral, fluctuant, mobile, flou, qui au contraire de la frontière ne tente pas d'enfermer, de circonscrire cet en-trop, mais qui vient plutôt border cette jouissance, sans avoir l'illusion de pouvoir tout cerner, et qui vient faire limite à la violence qu'elle provoque ? Car Lila fait le choix, bien souvent, et surtout accompagnée, de traduire en mots ce qui se passe pour elle, ses hallucinations, ses cauchemars, comme ce qui l'agite auprès des autres à l'école, dans la cour et aussi en famille. Ces mots, cette pratique de la conversation constituent une sorte de bord, de « *néo- bord* », pour reprendre l'expression d'Éric Laurent à propos des sujets dits autistes, un espace de rencontre où elle peut nommer, traduire cette jouissance qui l'habite, sans avoir affaire à cet Autre qui jouit d'elle.

Discussion

Yves Vanderveken : Puisqu'il nous était proposé comme orientation, essayons de lire les textes de la séquence avec comme boussole le texte de Jacques-Alain Miller, « Enfants violents[1] ». Celui-ci propose une réponse précise à la question de ce qui fait bord et cadre. Ce qui fonde un bord et un cadre, c'est la précipitation d'un symptôme – au sens où nous l'entendons dans l'orientation lacanienne.

J'ai donc lu les textes en me demandant, à chaque fois, si chez chaque sujet dont il était question, quelque chose relevait du symptôme ou de l'échec de la mise en place d'un symptôme. Si il n'y a pas d'échec ou si l'échec d'une mise en place d'un symptôme n'est pas radical, peut-on quand même faire l'hypothèse qu'il y a une précarité fondamentale du symptôme chez chacun des jeunes que nous accueillions ? S'il y a quand même quelque chose qui permet l'existence, par une modalité de rencontre, d'une causalité minimale – nous fondant sur l'idée que l'absence d'une dimension de causalité signe l'absence de la constitution d'un symptôme – alors intéressons-nous à quel type de modalité il s'agit.

Ici, il me semblait que nous avions affaire à un sujet, Lila, qui est pris dans un transitivisme fondamental. Un transitivisme qui, se situant dans le registre d'un imaginaire trop réel, nous donne d'emblée les traces, pas discrètes du tout, d'une

paranoïa précoce. L'oeil mort focalise les regards pour elle, sous les modalités immédiates que « les autres se moquent d'elle ». Nous avons donc une espèce de violence foncière qui, puisqu'elle échappe à une attribution subjective propre, s'inscrit pour elle comme défense, du fait que l'autre la frappe tout le temps, la frappe sans cesse.

Je reprends juste deux points qui m'ont intéressé.

Au fond, une des modalités essentielles du traitement que tu proposes, c'est un traitement d'apaisement dans la réalité de la relation que tu dis « du transfert ». Mais enfin le transfert chez elle, c'est la relation directe. Et là où il y a un transitivisme, tu isoles cette petite fonction : à la fois de la convocation à la relation, et son report. C'est intéressant, parce que ce n'est pas qu'il faille se refuser à toute convocation, c'est pas qu'il n'y a pas de rencontre possible. Au contraire. Il y a chez elle un rejet catégorique de la responsabilité subjective propre, c'est-à-dire qu'il y a une attribution de la faute au champ de l'Autre. La recevoir à ce moment, lui permet une petite ouverture de parole. Et le report, c'est comme si ça introduisait un pseudo décalage dans la relation, un pseudo manque dans cette relation qui n'en présente aucun. Un *ersatz*, « une implantation » comme dit Jacques Alain Miller, d'un peu de manque dans le rapport à l'autre. Ou alors, il y a l'autre traitement dont tu dis qu'il neutralise un petit peu la volonté, le désir de l'Autre : d'un ton décidé, dire « c'est comme ça ». J'ai aussi été frappé de l'importance ou, en tout cas, de l'appui qu'elle trouve quand il y a une petite remise en ordre du morcellement du champ de l'Autre, avec lequel elle est en prise directe. Tu as cette belle formule, tu dis que c'est comme si, à s'occuper un petit peu du morcellement du champ de l'Autre, on restaure quelque chose de son image. Voilà les points qui m'ont frappé.

Véronique Robert : J'ai envie de rajouter un petit point, l'usage qu'elle fait de la pluralité des intervenants, tu notes ça. Quand elle est en lien avec une intervenante, elle demande à cette intervenante de rédiger une lettre à ton intention. Elle t'écrit, je relève ici la fonction de l'écriture. Cela rejoint un peu ce que disait Yves Vanderveken, quand elle est comme ça happée par les autres dans la cour et dont il est compliqué de venir l'extraire, vous, en tant qu'intervenants, vous essayez de venir la chercher. C'est impossible, sauf à lui dire : « voilà c'est l'heure de l'atelier, vous y êtes inscrite », là elle peut s'extraire, pour autant que c'est inscrit. Et encore une petite remarque au sujet de ces jeunes qui sont, comme ça, aux prises avec la jouissance de l'Autre dans la cour de l'institut, nous savons combien c'est difficile de les extraire et tu donnes une piste : « vous êtes inscrite pour une activité dans le groupe ». Concernant le point relevé par Yves Vanderveken au sujet des objets, j'ai plutôt l'idée que ce sont ses objets à elle dont on s'occupe dans sa chambre, et notamment, la valise qui est un objet qui lui permet de passer d'une place à une autre. Parce qu'apparemment elle a beaucoup de mal à circuler, cette jeune fille.

Catherine Heule : Je souhaite revenir sur ces trois points. Dans le transfert, Lila a

une relation à l'autre, en effet, assez directe et je trouvais cela assez ingénieux de sa part de s'être saisie du fait que nous sommes plusieurs. De pouvoir s'adresser, finalement de dire les choses à l'intervenante qui est en sa présence, mais de pouvoir supporter sa présence en s'adressant à quelqu'un d'autre, en introduisant un détour qui lui permet de ne pas être en prise directe avec l'autre, je trouvais cela intéressant. Parce que j'ai connu Lila au début où elle était au Courtil, je me souviens que c'était compliqué et je me disais, quand elle a introduit sa demande d'admission dans un groupe d'adultes, qu'il allait falloir trouver quelque chose pour qu'il n'y ait pas cette persécution qui jaillisse directement. Elle nous a donné ces pistes-là, c'est pour ça que je parlais de littoral, il y a la fonction de l'inscription, de l'écrit en effet – notamment quand elle accompagne pour les pièces de théâtre : elle vérifie si elle est bien inscrite sur la liste –, le fait de pouvoir aussi supporter qu'elle dise « non », comme pour les rendez-vous manqués. Elle peut dire « non », je n'insiste pas, et puis je reviens – comme un mouvement de va-et-vient, de ressac – pour quand même tenir à ce qu'elle vienne. Elle peut consentir alors à accompagner sans que ce soit trop menaçant, trop voulu.

Yves Vanderveken : Qu'est-ce qu'elle développe, alors ? C'est tout de même très peu symptomatisé. On a l'impression que le travail consiste surtout, comme tu le dis, dans « un calcul strict du transfert ». C'est-à-dire qu'il faut tendre, sans arrêt, à ajuster sa position, à y introduire ce petit détour. Mais, dès lors que la parole s'ouvre une fois ce préalable relationnel, qu'est-ce qu'elle peut alors déposer, construire ?

Catherine Heule : Elle peut dire des choses assez précises, elle peut parler de son rapport à l'autre, du fait qu'elle est frappée, qu'elle a peur... Souvent elle évoque ses peurs, et là je dirais que c'est plus du côté du symptôme. Elle explique qu'elle a peur de circuler, d'être violée, d'être frappée, elle peut dire qu'elle a peur du noir aussi.

Yves Vanderveken : C'est frappant, si je peux me permettre, quand on connaît son apparence tonitruante.

Catherine Heule : Oui, elle peut dire aussi qu'elle a peur de se rendre dans un lieu, comme par exemple en esat, parce qu'elle ne connaît personne et qu'elle est timide, ce sont ses mots.

Yves Vanderveken : On a l'idée que quelque chose qui la soutient un peu, au-delà de la façon dont elle se présente, c'est que puisse être accueilli quelque chose de son profond désarroi.

Catherine Heule : Oui, « le calcul strict du transfert » a été comme un préalable. Finalement, elle s'est saisie assez bien de cela, assez naturellement. En m'occupant de ses affaires, de ses vêtements, je me demandais comment elle allait l'interpréter, est-ce que ce n'était pas lui porter trop d'attention ? Et en fait non, il existe comme une sorte de « socle », à partir duquel on n'est plus menaçant et du coup elle peut se

saisir de nous pour s'extraire de cette jouissance avec laquelle elle est aux prises dans sa relation aux petits autres dans la cour, et qui la tourmente beaucoup.

Brigitte Duquesne : Je me suis également intéressée à la question des rendez-vous où elle invente un dispositif qui introduit « le plusieurs » et qui la protège de ce qu'on pourrait nommer « une position duelle ». Mais elle en passe, aussi, par l'écriture des lettres à l'intention de Catherine Heule et elle a alors recours à une écriture qui est très différente de celle qu'elle utilise lorsqu'elle se scarifie. Ces scarifications sont aussi une forme d'écriture, d'inscription sur le corps d'un impossible à dire. Lorsqu'elle t'adresse ces lettres, elle fait donc un travail de traduction. Comment manies-tu ce qu'elle t'adresse ? Est-ce que tu lis ses lettres avec elle ou la laisses-tu plutôt revenir sur certains points qu'elle choisit ?

La deuxième question porte encore sur les rendez-vous. Il y a ceux où elle vient et ceux où elle ne vient pas. Tu relèves l'importance du report des rendez-vous et il me semble que de répondre « présente » permet de ne pas casser la chaîne symbolique qu'elle tisse en posant une série de rendez-vous qui lui garantissent qu'elle reste bien inscrite dans le lien à l'Autre. Mais comment lire les rendez-vous manqués ? Est-ce que cela fait partie de sa défense et il s'agit donc de la respecter comme telle pour que cela ne fasse pas appel pour elle, ou aurais-tu l'idée, qu'à un moment donné et de manière délicate, il y aurait peut être moyen d'effectuer un doux forçage pour tenter de déranger un peu cette défense afin qu'elle puisse parvenir à se rendre aux rendez-vous fixés ? C'est une situation où il s'agit d'un sujet pour lequel la circulation n'est pas simple et donc ne serait-il pas intéressant de travailler avec elle comment pouvoir circuler d'une place à une autre ?

Dominique Holvoet : À partir des quelques éléments d'anamnèses que tu donnes je relèverais la place particulière que prend le globe oculaire comme étant l'objet du père, objet exclusif du père. Je mettrais ainsi l'œil d'un côté et le fantasme de viol à ciel ouvert de l'autre. Le regard est l'objet du père mais, par extension, elle est vue de partout. Nous avons là une clinique du regard, être regardé comme fantasme à ciel ouvert. J'ai entendu dans l'ensemble de ton travail l'importance de ce que tu peux soutenir auprès d'elle et plus largement l'équipe. Il s'agit du soutien d'une forme de traitement de l'objet qui permettrait de tenir un peu à l'écart cet œil qui semble être du côté du « on me voit nue », je suis offerte à tous les hommes et peut être pas qu'à tous les hommes d'ailleurs, à tous les êtres dotés d'un regard.

Philippe Hellebois : Dans le fil de ces questions sur l'image et l'œil, je voudrais noter au passage cette indication sur la barrière du beau. Je me disais que dans cette question qu'elle adresse : « C'est beau ? », il y avait là comme l'évocation d'une forme imaginaire du bord, ou du cadre, soit une indication de ce que l'on pourrait concevoir comme une limite par rapport à l'innommable.

Betina Frattura : Je voulais revenir sur la question des rendez-vous, l'importance

des rendez-vous pour Lila. Je propose que la place des différents intervenants auprès desquels Lila a rendez-vous ont une certaine fonction de cadre dans ce sens : un regard Autre qui lui permettrait à elle de rester sur la scène sans se voir comme l'objet innommable, déchet, « offerte à tous » – position à laquelle elle semble être réduite dans la rencontre duelle avec les petits autres, sans ce regard Autre. Dans le travail avec Lila j'ai l'idée que la constitution – certes très compliquée parfois – d'une certaine fonction de bord, de cadre, qui peut être incarnée par l'un de nous, est nécessaire pour que Lila puisse être présente sur la scène. Cette présence et ce regard Autre viendraient habiller et voiler ce qui ne doit pas être vu et qui surgit pour elle de manière ravageante dans ses rencontres avec les petits autres où elle s'éjecte précisément de la scène. Sans ce regard Autre, faisant fonction de cadre et de bord de la scène, Lila est la proie de toute une série de phénomènes la désignant comme objet déchet, qu'elle se voue à incarner. Un exemple qui me semble illustrer cette hypothèse : Lila doit se rendre à son rendez-vous chez le psychiatre au cmp et je dois l'accompagner ; elle m'en veut et refuse de s'y rendre ; elle insulte autour d'elle, se dit insultée, mal regardée, agressée. Elle prévoit aussi une longue série de mauvaises rencontres possibles sur le chemin, en rue. La mise en route est difficile pour elle mais un maniement calculé des places à garantir (trois et non pas deux) nous permet de prendre la route vers le cmp. J'introduis la présence du psychiatre : « Voilà ce que le Docteur saura tout à fait entendre ! ». Je fais en quelque sorte réfléchir chacune de ses plaintes sur le psychiatre. Cela a des effets de surprise et d'apaisement. Sur le chemin de retour vers le Courtil, Lila me dit : « tu te rends compte j'ai pu rester à côté de toi toute la matinée ». Elle était vraiment surprise et contente de ce constat. Et elle a passé en revue tout ce qu'on avait fait tout au long de la matinée. Elle se montrait soucieuse de savoir si elle avait bien parlé au psychiatre.

Catherine Heule : Oui c'est ça, il y a deux choses dans les rendez-vous. À certains moments, elle me dit : « j'aimerais bien te voir », mais si je ne suis pas disponible dans le temps même, je lui donne rendez-vous et à l'heure dite elle n'est pas là. Elle me voit quelques temps après et elle me dit « t'étais pas là à cette heure-là ». Or c'est elle qui n'y était pas et là le fait de la recevoir sur le moment vient justement introduire un décalage, un manque dans le fait qu'elle est convoquée par l'autre à une telle heure. Et puis il y a aussi les rendez-vous à l'extérieur où en effet à l'heure dite elle peut avoir disparu. Ce forçage, on essaie de le faire fluctuer le plus possible. En général, cela fonctionne parce qu'elle peut s'arrimer à nous. Elle a pu aller à l'esat pour assister à un rendez-vous, elle a pu aller voir son psychiatre, alors qu'on pensait qu'elle aurait disparu au moment dit. Je pense aussi aux rendez-vous réguliers qu'elle avait avec Françoise Deprost, j'avais pris l'option de ne pas lui donner une heure fixe pour ceux-ci, heure à laquelle elle disparaissait systématiquement. Elle avait pris l'habitude de venir me voir tous les lundis matin pour me parler de son week-end. À mon avis, cela venait aussi faire un petit peu bord dans la semaine. Quand j'arrivais, elle m'attendait et demandait à être reçue, elle m'expliquait son week-end. Ensuite je lui proposais d'aller rencontrer Françoise Deprost, dans le moment même. Nous avions convenu avec Françoise Deprost d'un temps de rendez-vous, mais je ne convoquais

pas Lila à une heure précise, sachant qu'elle revenait tous les lundis pour discuter. Je pense qu'il y avait un maniement du rendez-vous : à la fois en laissant cette possibilité qu'elle échappe un peu, préserver cette défense-là face à l'autre, mais aussi de pouvoir l'accompagner, qu'elle puisse s'arrimer à nous pour partir à d'autres rendez-vous.

Quant à la question de la lettre, souvent l'intervenante avec qui elle avait rédigé la lettre m'en avertissait. Puis, quand elle me voyait et en présence de Lila, elle me disait : « Lila t'a écrit une lettre », elle venait dans le bureau et nous lisions la lettre ensemble. Elle pouvait parler alors de ce qu'elle avait voulu dire dans la lettre, ça s'accompagnait toujours d'une reprise par la parole.

Yves Vanderveken : C'est quelqu'un qui nous enseigne quelque chose qui n'est pas évident. Elle présente une dimension qu'on peut appeler érotomane. Parfois des stagiaires, les nouveaux venus en font d'ailleurs la dure épreuve. Elle s'éprouve l'objet ouvert à l'autre, et c'est comme si elle cherchait à interposer entre elle et l'autre quelque chose. Le paradoxe, c'est que ce qui peut faire interposition, c'est quand elle arrive à mettre entre elle et l'autre une image. Une image belle, d'elle, d'ailleurs. Une image entre elle et l'autre peut venir voiler le regard de l'autre. Bien que tellement érotomane, nous avions aussi remarqué, dans le travail avec elle, que s'occuper d'elle du côté de la beauté, lui restituer une image, etc., permet d'atténuer…

CatherineHeule : … Centrer le regard sur …

Yves Vanderveken : … Un point de son image, de ses habits, de sa chambre, même la faire belle, disais-tu, cela neutralise quelque chose.

Catherine Heule : C'est un attrape-regard, c'est une manière d'apprivoiser le regard de l'autre. Ça parait paradoxal, mais en même temps cela centre le regard sur les objets du bord : les cheveux, la boucle d'oreille... C'est quelque chose aussi de la féminité, ce qui vient un petit peu enrober l'horreur de la féminité.

Élise Lebourg - *Ça m'énerve moi !*

La règle en tant que limite, viserait à border une Jouissance. Cependant Mickaël la pointe, la dénonce, l'enfreint. Il manie cela, passant d'une stabilisation à une déconstruction. Ainsi comment permettre la construction subjective du sujet via quelques repères symboliques articulés au cadre, sans que ce dernier ne devienne féroce ?

À son arrivée

Mickaël est arrivé au Courtil à l'âge de huit ans. Rapidement l'équipe est confrontée aux plaintes de cet enfant : « Elle m'énerve la porte, elle m'a frappé », « Mon sac à dos, il est chiant il me colle tout le temps ». Son discours est décousu. Il file, entraînant son corps dans une agitation, dont le point d'arrêt est une chute ou un retour dans le discours : « ça m'énerve d'avoir des dents pointues, ça me donne envie de mordre. Je me retiens. J'ai mordu ma sœur quand j'étais tout petit. Mais c'est mon père en fait qui m'énerve, il est triste, il est toujours triste... avant il était joyeux. Tu sais pourquoi Élise ? ». Les petites règles de vie quotidienne comme : « on se couche à telle heure », « on se lave le soir » ont permis un ordonnancement du monde de cet enfant où tout se confondait. L'équipe a remarqué un apaisement du vivant, de la férocité des objets.

Une de ses solutions consistait également à prendre un objet en poche pour circuler. Équiper ce petit garçon soit avec une tenue de foot ou avec un classeur contenant des images de félins, lui permettait ainsi de faire lien avec l'autre. Les cauchemars qui l'inquiétaient générant une énurésie nocturne ont disparu.

Aujourd'hui Mickaël est âgé de quinze ans et il est confronté à d'autres phénomènes, à un autre usage de la règle.

Une position qui vacille

Le quotidien de Mickaël est parsemé de vacillements. Il explique qu'il est divisé : ainsi, il veut être chez lui. Puis il dit ne plus vouloir y aller. Un accueil pour certains week-ends est mis en place pour alléger cette plainte, mais elle ne cesse. Mickaël continuera de se plaindre. Ce qui singularise ce jeune, c'est cette plainte incessante. Elle peut s'atténuer, par exemple lorsqu'il se saisit des habitudes de vie (comme quand il était plus jeune) mais là nous remarquons qu'à un moment, quelque chose lui devient insupportable : « C'est chiant de faire toujours la même chose », il demande alors des alternances. Il trouve des solutions, un maniement qui lui permet d'avancer d'autant qu'aujourd'hui, il se saisit de la parole et du discours. Il parvient à mettre des mots.

Néanmoins la parole elle-même comporte un dérèglement : « il m'énerve mon père il tient pas ses paroles, il oublie tout, sauf les anniversaires. J'ai envie d'appeler les flics s'il continue à me mentir. »

Un vacillement qui se manifeste également sous une autre forme : soit il se fait le justicier de la règle en dénonçant les imperfections des autres, soit il l'enfreint.

Un discours dénonciateur

À l'école il est souvent parasité par le désordre des autres. Il ne supporte pas les disputes, déviances des autres qu'il signale à l'adulte. Il pointe la faille comme un justicier. Il signale l'armoire non fermée à clefs. Que ce n'est pas vrai ce que tel jeune raconte. Que la fenêtre de la camionnette est restée entrouverte. Bref, son monde n'est pas tranquille, certes moins vivant que durant sa petite enfance mais tout aussi inquiétant. Ainsi, à quelles places viennent ces dénonciations ? Est-ce un ordonnancement du monde ? Est-ce pour écorner l'Autre, pour le rendre moins menaçant ? Le dire permettrait-il que son corps soit moins pris par l'énervement, par l'agitation ?

Incarne le Méchant, qu'il dénonce au quotidien

Quand la règle est trop flottante, Mickaël s'engouffre, son corps s'emballe, il court, donne des coups dans les meubles, jette des objets, taquine un petit autre. Dans ces moments, son langage se défait, il pousse des petits cris stridents. Il réalise ce qu'il viendra me dénoncer dans l'après-coup. Il se braque et prononce des « je m'en fous moi » bras croisés, figé sur une table. Quand je m'étonne de le voir comme cela, il ne dit rien, puis il déverse son flot de paroles : « il m'énerve lui, il est fou même parce qu'il laisse faire les jeunes, c'est dangereux, il laisse les jeunes sans ceinture, ou monter sur la camionnette, toi tu fais pas ça tu sais, c'est lui qui devrait aller voir le directeur ». Autre exemple : « J'ai envie de tout péter mais je me retiens, mais je ne sais pas comment faire ? C'est dur ». « Je tape dans le mur plutôt que sur lui. »

Quand la règle est trop rigide, il coupe, il s'enfuit, quitte l'école, ou insulte assez virulemment. Il dira par exemple, son corps rigide : « Ça m'énerve ici, on ne peut rien faire. On me gueule dessus alors que je fais rien. » « Je me suis barré de l'école, parce que la prof elle est dingue, elle m'accuse mais je n'ai rien fait, elle a donné une punition à toute la classe, bah elle rêve elle. »

Un bougé

Depuis peu Mickaël va moins bien : une pente mélancolique surgit. Il peut s'effondrer en larmes disant : « Ça m'énerve d'être en colère. Ça ne finira jamais. C'est depuis que je suis au monde. Je suis dégoûté de vivre. »

« C'est chiant le week-end chez moi, je ne veux plus y aller. Ça se passe mal. C'est toujours de ma faute, c'est toujours moi qu'on punit. Et l'école c'est pareil, c'est une école de merde. C'est pour cela que je prends des couteaux dans mon sac, pas pour blesser les autres, je suis pas fou, c'est juste pour être viré, parce qu'on a pas le droit d'en avoir, je le sais. J'en ai marre de vivre dans la misère. D'attraper toujours la gale. Mais ça je le dis qu'à toi. J'ose pas le dire à la maison ou à mon père, parce qu'ils vont être déçus et tristes. J'ai pas envie de les inquiéter. »

Accueillir la plainte

Lorsqu'il est énervé, je m'étonne en utilisant l'humour en disant par exemple : « Tes pieds te chatouillent ? Ils te jouent encore des tours, ils frappent dans les murs ? » Ce qui le rend perplexe puis le fait rire et permet ensuite une conversation qu'il apprécie. Il me sollicite par ailleurs quotidiennement pour un petit temps de parole. Il peut ainsi mettre des mots sur ce qui dérape et remettre de l'ordre.

Dans des moments calmes, il peut s'amuser à tordre la règle. À son « J'ai joué à GTA ! » je réponds par un étranglement massif et surjoué qui le fait rire et qui se répète à chaque retour d'activité. Qu'il accompagne d'un « c'est pour rire ! »

Il négocie son mode d'emploi avec la règle générale, un maniement de la règle qui semble limiter l'irruption de la mauvaiseté de l'autre. Il me demande « comment je vais faire ? Je vais laver la camionnette mais je vais être obligé de monter sur le toit ! Faudra pas m'engueuler et me conduire chez le directeur, d'ailleurs je vais aller le prévenir et le veilleur et surtout demander une échelle ce sera plus sûr ! »

C'est un jeune qui peut être en attente de quelques balises sans quoi il peut être perdu : « bah je ne sais pas moi, j'aime pas être le nouveau car je ne sais pas comment ils font ». Son avenir il l'imagine bien réglé avec des choses connues : « soit je travaillerais dans un centre commercial proche du Courtil, pour donner les cartes fidélités ou aider les enfants perdus, soit je serais chauffeur de taxi pour le Courtil. »

En ce sens, une fois la mauvaiseté de l'Autre réglée, un monde ordonné et la plainte accueillie, c'est un tout autre jeune, dans un lien blagueur et non plus titilleur, serviable et non plus tyrannique qui aime passer du temps à discuter autour de la cuisine ou fabriquer un petit cadeau pour son amoureuse.

Ainsi, il s'agit donc d'accompagner pas à pas ce jeune dans la façon dont il s'y prend, qui lui permet de se construire en tant que sujet, en travaillant autour de cette plainte, de ce qui ne cesse de le déranger. Comme le dit Jacques-Alain Miller dans « Enfants violents » : « Ne négligeons pas qu'il y a une révolte de l'enfant qui peut être saine et se distinguer de la violence erratique. Cette révolte, je suis pour l'accueillir, parce qu'une de mes convictions se résume à ce que le président Mao avait exprimé en ces termes : "On a le droit de se révolter"[2] ».

Discussion

Véronique Robert : Merci Elise Lebourg pour cet exposé fort enseignant. Tu nous

présentes d'abord Mickaël enfant, quand il a huit ans, un petit sujet noyé dans un réel sans trou : son sac à dos le colle, la porte le frappe. Un réel sans trou et ce qu'il dit est intéressant : « ça me donne envie de mordre ». Mordre le corps de l'autre, c'est faire un trou dans le corps de l'autre et c'est ce qu'il dit : « j'ai mordu ma sœur quand j'étais petit ». Et faire un trou c'est constituer un bord. Ensuite il dit : « c'est en fait mon père qui m'énerve, il est triste, il est toujours triste, avant il était joyeux ». Là on entend le fonctionnement automatique du signifiant triste/joyeux.

Tu nous le présentes enfant et tu indiques aussi qu'il y a quelque chose qui l'apaise : les habitudes de vie. Je me disais en lisant ton texte que les habitudes de vie sont des règles mais qui sont à peine énoncées. Car ce qui fait la difficulté pour Mickaël maintenant qu'il a quinze ans et demi, c'est justement l'énonciation de la règle. Dès qu'il y a énonciation de la règle, cela produit de la jouissance. Et c'est donc cet excès de jouissance contenue dans l'énonciation de la règle qu'il traite avec votre aide. Il y a donc d'un côté l'énonciation de la règle qui est trouée, qui est trop flottante, qui n'est pas tout à fait respectée dans une institution et alors il dénonce ; de l'autre côté, l'énonciation de la règle peut être trop rigide et alors il s'exclut. Il y a tout ce versant-là et, à l'occasion, il peut lui-même incarner le dérèglement.

Mais il y a aussi la plainte qui me semble intéressante. La plainte, cela rejoint ce qu'il dit de son père quand il est petit, c'est-à-dire quand il se met à parler, quand il se met à énoncer ses difficultés. Il parle à ce moment-là de sa famille, son père, sa tatie, ses retours en week-end et alors on voit que tantôt il veut aller en week-end, tantôt il ne veut plus y aller. On voit ce dans quoi il est pris.

Élise Lebourg : C'est un jeune qui est effectivement beaucoup dans la plainte. Il passe une grande partie de son temps à dénoncer toutes les imperfections des autres jeunes de l'école sauf quand c'est un peu plus bordé, un peu plus réglé. Si la règle pour lui n'est pas assez présente, il ne dénonce plus les imperfections mais il réalise quand c'est trop flottant ou quand c'est trop rigide.

Véronique Robert : Il me semblait qu'il y avait quand même une différence dans la plainte, quand il dit lui-même « je suis divisé » ou quand il dit « ça m'énerve d'être toujours en colère ». Il y a quelque chose d'une subjectivation qui commence à poindre, il parle de lui ; c'est ce que tu nommes un « bougé ». Il y a quelque chose de nouveau qui surgit là et je trouve cela très intéressant. Il va peut-être pouvoir commencer à parler plus de sa famille.

Élise Lebourg : Oui tout à fait. Quand il est arrivé chez nous à l'âge de huit ans, sa plainte portait principalement sur le monde, tout l'énervait ! Dernièrement, on remarque que ça l'énerve lui, ça l'énerve d'être en colère. Il aimerait bien trouver des solutions pour ne pas s'énerver mais il n'y arrive pas. Il dit : « c'est trop dur je ne sais pas comment faire ».

Judith Zabala : Dans ton travail, tu déplies précisément comment Mickaël crée un mode d'emploi dans lequel il tente de loger ce qui l'agite. À un moment, il te questionne : « comment je vais faire pour laver la camionnette ? Je vais être obligé de monter sur le toit », ce qu'il peut, à d'autres moments, venir dénoncer chez les autres. Il ajoute : « faudra pas m'engueuler, ni me conduire chez le directeur. D'ailleurs je vais aller le prévenir et le veilleur et surtout demander une échelle ça sera plus sûr ». Il y a ici un petit décalage par rapport à « la règle qu'on lui impose » qui se produit à l'endroit même où, lui-même, construit quelque chose. Fait-il usage de ce type de mode d'emploi par ailleurs ?

Sophie Lecocq-Simon : Alors, c'est un sujet qui a affaire à des règles sans loi. Il a une amoureuse : comment s'y prend-il avec cette amoureuse et la question de l'amour – dont on dit qu'il ne connaît pas de loi ?

Philippe Bouillot : Le texte dit une chose très simple, une chose qu'il faut toujours avoir en tête quand on vous parle du cadre. Vous dites très bien que la solution du cadre est immédiatement un problème, parce que – exactement comme la défense du névrosé obsessionnel – il finit par être le lieu où s'investit la jouissance. Donc le cadre qui est censé la limiter peut devenir lui-même totalement investi par une jouissance qui rend le cadre infernal. La solution du cadre fait immédiatement problème quand c'est là que va se loger la jouissance que ce soit du côté du jeune ou d'un intervenant car si on a un investissement pulsionnel trop grand de la règle elle devient immédiatement un problème.

Ce qui est aussi bien attrapé et plus difficile, c'est ce que vous dites sur la dimension mélancolique c'est-à-dire son statut d'objet, ce « je ne veux pas vivre dans la misère ». Dans ce côté misérable, cette hémorragie-là, il y a un point qui me semble cliniquement très important : qu'il trouve un peu de goût de vivre – peut-être grâce à l'amoureuse ou à ces petites règles d'une vie plus calme – est un enjeu très important.

Thomas Roïc : On essaie de se démarquer aujourd'hui de cet attrait pour le cadre qui peut bien souvent contenir le point qui appelle l'excitation plutôt que son apaisement. Je trouve que sa négociation du mode d'emploi donne l'idée du bricolage nécessaire pour sortir de cette impasse. Jacques-Alain Miller indique quelque part[3] qu'il faut transgresser la loi pour la rendre humaine, c'est un peu ce qu'il fait. Avec d'autant plus de réussite que cette transgression est sous transfert, adressée à l'autre dans une conversation qui permet un temps de se dégager de l'ornière propre à toute règle que vient de rappeler Philippe Bouillot.

Elise Lebourg : Par rapport à la question de Judith Zabala, Mickaël commence maintenant à inventer quelque chose, à faire un petit bricolage de cette règle qui lui tombe dessus et qu'il peut à mon avis accepter, mais ce n'est peut-être pas le bon terme. Mais comme l'a dit Thomas Roïc, en dénonçant ce qu'il ne peut pas faire, il va trouver un moyen à lui qui n'est pas celui que nous attendions, qui lui permet de rester

dans la règle générale.

Par rapport à l'amoureuse, c'est tout nouveau, seulement depuis quelques mois. Il n'en dit pas grand-chose à part dire qu'il a une amoureuse, lui faire des petits cadeaux et lui passer des coups de fil. On ne sait pas encore grand-chose.

Alexandre Stevens : Je trouve le cas que vous avez présenté très éclairant sur la question du cadre et des règles. Cadre, règles, bords sont des mots qu'il faut affiner un peu. On y reviendra sans doute. Ici c'est le cadre pris du côté de la règle. Ce n'est peut-être pas la seule manière de prendre le cadre justement.

Ce que je trouve intéressant c'est la contradiction même qu'il y a dans le fait que les petites règles sont, dans un premier temps, une manière de l'apaiser. J'ai dit « les petites règles », mais j'ai été frappé par la manière dont vous l'avez formulé : « petite règle de la vie quotidienne ». On y voit la modestie de la règle. Dans leurs énoncés, ce ne sont pas des règles qui tombent sur le sujet. C'est par exemple : « on se couche à telle heure ». On voit qu'on peut toujours dire ça sans risquer de se faire taper dessus. Ce n'est pas : « tu dois aller te coucher, il est l'heure », c'est de l'ordre de l'usage « il se fait qu'on se couche à telle heure ». Il est intéressant de voir que c'est un premier usage de la règle qui est très peu réglementaire dans sa forme et qui fonctionne quand il a huit ans. À cette époque, Il n'est pas tout à fait dans la révolte, il est davantage dans le désarrimage complet : il se fait frapper par une porte, puis il a cette phrase formidable : « mon sac à dos est chiant, il me colle tout le temps ». C'est fantastique car c'est même pour ça qu'on achète un sac à dos, c'est pour qu'il puisse bien coller au corps. On voit comment il est envahi par la chose même, sans cesse.

Puis il y a la règle du côté de la frontière. Là, même si on ne met pas de règle, la parole elle-même inclut déjà des règles. La parole elle-même est déjà côté des règlements et en même temps du dérèglement. Dans ce cas, soit il se fait justicier soit il enfreint ces règles. C'est un remarquable exemple de ce que Lacan fait valoir comme la frontière, différente du bord. La frontière n'a que deux usages possibles : soit on la fait respecter de façon policière, soit on la franchit. Il y a donc d'un côté les policiers et de l'autre les fraudeurs. Il n'y a rien d'autre à faire avec la frontière que cela.

Ce qui apparaît ainsi c'est la mise en évidence d'une part de l'inopérabilité des règles prises comme règlements ; et d'autre part de l'impuissance dans laquelle nous sommes d'arrêter le fonctionnement de la règle dès lors que ce n'est pas nous qui la mettons nécessairement, mais qu'elle est déjà là inclue dans la parole pour le sujet.

Ensuite, il y a un troisième usage de la règle quand lui-même constitue avec la règle un bord, un mode d'emploi pour un usage singulier. C'est son embarras de fait : il faut franchir une règle pour en appliquer une autre, pour nettoyer la camionnette, il faut monter dessus. Or on doit nettoyer la camionnette mais on ne peut pas monter dessus.

Il invente donc un mode de parole car il ne dit pas « je vais le faire » il dit qu'il faut qu'il en parle au directeur, il faut qu'il en fasse parole pour le faire et ça je trouve que cela change tout.

Je trouve intéressant de souligner ces trois modalités différentes. Il reste dans ce cas, comme le remarquait Philippe Bouillot, quelque chose de touchant dans son impuissance même. C'est ce versant où il propose d'éteindre toute révolte : « j'aime pas être le nouveau car je ne sais pas comment faire ». Cela a un petit côté mélancolique.

Céline Aulit : Par rapport à l'amoureuse, il est effectivement confronté à ce qui est propre à l'amour, c'est-à-dire d'être sans loi. Tout à coup elle le laisse tomber et il se retrouve dans cet état de perplexité, voire d'objet déchet. Toute cette dimension de la rencontre avec l'autre sexe le met à mal.

Geert Hoornaert : Je me demande si, par rapport aux opérations qu'Alexandre Stevens vient d'énumérer, il n'y a pas aussi chez lui un traitement par : « il se voit, il se voit faire ça » ? C'est-à-dire par une sorte d'imaginaire. Pour nettoyer la camionnette, l'idée surgit avec une persécution : « on va m'engueuler ». Et puis il y a une espèce de tableau mental, une espèce de nature morte, morte de la bonne façon, où il se voit faire les choses, par exemple travailler au carrefour, amener les enfants perdus, être le chauffeur. C'est une sorte de tableau, un imaginaire dans lequel il trouve à traiter quelque chose de la règle, de la loi, du symbolique qui toujours est problématique, l'amenant soit du côté où il est le déchet du symbolique ou du côté de l'idéal gonflé, dénonciateur… On a l'idée qu'il a des clichés dans sa tête qui font un imaginaire, et dans lequel il inscrit un destin et un avenir un tant soit peu apaisé.

Yves Vanderveken : Attirons notre attention sur la série des trois occupations qu'il se voit faire : les cartes de fidélité, s'occuper des enfants perdus et des allées et venues. Les « enfants perdus », on voit bien que c'est lui, quelque chose de son être. Les cartes de fidélité et s'occuper des trajets, on a vraiment l'idée qu'il s'agit d'une tentative de traitement de ce qu'il dit qui ne tient pas chez son père au niveau de sa parole, à savoir qu'elle se renverse. C'est une position fondamentale de la figure de l'Autre pour lui, qui signe sa chute radicale du symbolique, le laisser-en-plan du symbolique pour lui. Il a d'ailleurs cette phrase d'allure mélancolique : « ça ne finira jamais, c'est depuis que je suis au monde ». Ses « projets » et centres d'intérêts sont à cet égard les petites portes de sortie qu'il y voit. Elles sont minimales, mais touchantes.

Yves Vanderveken : Ludivine Vanderstichel va maintenant clôturer la séquence par son texte auquel elle a donné comme titre « Ça, c'est abuser ».

Ludivine Vanderstichel – ***Ça, c'est abuser !***

Pour commencer, je reprendrai la formule de Céline dans son argument : « Notre cadre viserait plutôt à “exiler” la jouissance via le symptôme pendant que les protocoles exileront le sujet trop accroché à sa jouissance. C'est précisément ces sujets qui frappent à nos portes : ceux dont le symptôme n'a pu “légaliser la jouissance” et permettre ainsi qu'un lien social soit possible ».

Tony est un sujet qui frappe à notre porte. Et même DANS nos portes. « Tu finiras en prison comme ton père ! ». Voilà l'énoncé qui lui revient. C'est l'explosion incontrôlable qui surgit face à ce réel. Non paré du symbolique pour traiter ce pur effet de jouissance, la pulsion de mort est à l'œuvre et l'exclut du lien.

Tony est un adolescent âgé de seize ans, né de parents étrangers. La mère a un long parcours psychiatrique. Lorsque Tony arrive au Courtil, elle ne l'a pas vu, ni appelé depuis plus d'un an. Tony souffre de ce lien rompu. Le père est décrit dans les dossiers comme violent, alcoolique et drogué et n'a jamais reconnu ses enfants. À cinq ans, Tony est orienté au Courtil. Il est dit : « enfant violent », en opposition et ne supportant pas l'autorité. Seul le grand-père maternel est un lien stable. Présent, attentif, sa voix douce et posée le caractérise.

Malgré ses treize ans, Tony est admis dans ce groupe d'adolescents. La violence de ses passages à l'acte comportant un risque pour les plus petits, il est exclu du groupe de plus jeunes. Désormais confronté aux plus grands, sa « toute puissance » s'en trouve ébranlée et rencontre le poing de l'autre. Il cherchera pourtant ce corps à corps, comme si le coup qu'il reçoit prend fonction de bord.

Pas encore admis chez nous, il explose l'ordinateur du bureau car on lui a refusé de sortir. Il dira par la suite qu'on lui a fait miroiter qu'il aurait plus de liberté dans ce nouveau groupe. Or, n'ayant que treize ans, cette liberté est relative.

Le travail avec ce jeune adolescent écorché vif ne s'annonce pas simple. Dès la première rencontre j'ai pu mesurer à quel point la moindre contrariété pouvait être vécue comme laisser-tomber radical. Il n'entend plus rien. Jette le téléphone, tape dans les portes, crie, hurle. S'effondre. Je m'assois à ses côtés et lui parle tout bas. Il s'accroche au son de cette voix et s'apaise progressivement. Il peut alors se reconnecter au discours et entendre ce que je lui propose.

Second moment clé : il me demande de prendre son argent de poche et vêture. Je lui donne rendez-vous le mardi suivant à l'accueil. Le jour dit, je l'attends comme convenu. A midi pile, il passe la porte. Un sourire envahit son visage et il s'exclame, rassuré : « J'étais persuadé que tu allais m'oublier ».

Tony me fait rapidement l'adresse de ses demandes et vient ponctuellement

m'adresser un : « Au fait Ludivine, j'ai une question ». Il me fait relais entre lui et les différents partenaires sociaux, l'école, sa famille. Le transfert est à l'œuvre et il le nommera « confiance ». C'est à partir de là qu'un véritable travail a pu se mettre en place. Je ne suis pas le cadre, mais le point d'accroche permis par le transfert qui a pu s'établir grâce à la prise en compte de ce "Un" comme l'évoque Jacques-Alain Miller dans « Enfants violents »[4]. Remettre du côté du liant et non de l'éclatement. Prendre en compte sa demande et être là. Devenir le lieu d'adresse du « j'ai une question ».

Désormais suivie médicalement, la maman devient désireuse de reprendre contact avec son fils. Toujours très fragile et rapidement interprétative, je m'invite à la prudence mais me fais partenaire. Je tente délicatement de désamorcer l'interprétation paranoïaque tapie dans l'ombre. Ces instants de rencontre se limitent en des temps courts et accompagnés car « être une mère » la met vite en position instable et éprouvante. Le toucher, le regard et l'échange d'objets permettent de faire lien, plus que les mots. Mais ça fait exister cette place dans le discours.

Parallèlement à ce travail, il fallut déstigmatiser la question de l'encoprésie. Problématique contrariant le papi, la maman, le service social. Ne pas traiter le symptôme en tant que tel, mais permettre à Tony d'investir son corps. A son arrivée dans le groupe ado, le discours de Tony était lui-même contaminé par l'encoprésie : « ça me fait chier », « il me fait chier », « ouais, mais c'est de la merde ce qu'on mange », « chacun sa merde ». Il déambulait d'un lieu à l'autre laissant partout l'empreinte de son odeur dans une totale indifférence. Nous avons pris position de nous occuper de lui et de ce qui l'habille : sa coiffure, ses vêtements. L'endormissement est un moment difficile. Le border permet de contenir ce corps. Peu à peu, l'encoprésie disparaît et l'énurésie devient épisodique.

Son parcours scolaire est chaotique. L'absentéisme, les fugues et la violence teintent le tableau et poussent à l'exclusion. Pourtant, Tony exprime son désir d'apprendre et d'avoir un métier. Je sollicite des rendez-vous réguliers avec l'école et transmets quelques balises permettant de désamorcer des situations rapidement ingérables. Mieux vaut composer avec la circulation que vouloir le contraindre à rester là où il se doit d'être : le cadre imposé. Les temps d'attente étant insupportables, nous lui permettons de sortir le midi pour manger, mettons en place le bus de ville plutôt que le bus scolaire, aménageons des temps de récrée occupés à une activité avec un enseignant.

Deux signifiants-maîtres l'épinglent : racisme et injustice. C'est la jouissance du Contr'Un comme le reprend J.-A. Miller à Montaigne et le pousse du coté de Thanatos. Reprendre ses passages à l'acte à partir du cadre imposé par la norme sociale ne laisse aucune place au sujet plié au discours du Maître. La jouissance n'étant que jouissance du corps propre, lorsqu'elle n'est pas dialectisable, c'est l'équilibre pulsionnel qui se rompt et se décharge par la violence. L'explosion, la cassure, le coup viennent comme seule réponse.

Désormais, lorsque Tony se montre violent ou sur le bord de l'être, il vient se poster devant moi. Silencieux. Je l'invite alors à m'en dire quelque chose. Y mettre des mots, c'est bien là le plus difficile pour lui. Mais lorsqu'il se sent entendu et pris en compte comme sujet, c'est ce qu'il vient chercher : remettre du liant, là où l'acte en est dépourvu.

L'axe du travail est de le décoller du placage imaginaire au « père violent » et au destin qui l'accompagne pour localiser cette violence du côté d'un impossible à dire. Travail minutieux et attentif de mettre des mots là où ça frappe.

Progressivement, Tony trouve une place dans la société. Son visage s'inonde d'un sourire teinté de fierté. Non seulement il habille son corps et se fait jeune homme très distingué, son discours est empreint des bonnes formes et du bien dire, mais apparaît également de plus en plus ce sentiment de « fierté » qui le fait « être ».

Son passage en classe supérieure et l'obtention d'une chambre en ville cet été contribuent à consolider l'image. Très récemment, le père a refait surface et demande à investir son rôle. Il est partie prenante pour s'épauler de nous et du service social. Le travail continue.

« Ça, c'est abuser ! » voici l'énoncé qui petit à petit est venu remplacer les coups, les hurlements, l'effondrement évoqué au début. Ce sont les quelques mots qu'il peut désormais lâcher et dont on doit prendre toute la mesure car ils signent son insupportable : « le caprice de l'Autre ». La porte défoncée s'entrouvre aujourd'hui à la parole pour qui sait s'en saisir.

Discussion

Yves Vanderveken : Nous pouvons passer directement aux questions sur ce travail qui propose quelques formules assez percutantes. L'orientation d'accompagnement qui y est suivie tente de désamorcer, de démentir, d'adoucir.

Véronique Robert : Il y a une expression que Ludivine Vanderstichel utilise beaucoup, c'est mettre du « liant là où l'acte en est dépourvu ». Je trouve cette formule vraiment très intéressante.

Yves Vanderveken : Oui, « mettre du liant ». Tu en précises le sens : « mettre des mots à la place de la violence, à la place de frapper ». Et tu donnes une indication, à partir du symptôme encoprétique, de comment vous tenter de faire cela. Vous ne traitez pas le symptôme encoprétique en tant que tel, ce qui vous permet par contre d'investir son corps. On a toujours l'idée par exemple que, quand il y a une violence,

il faut en parler. Dans le registre du symptôme encoprétique, toi, tu proposes une autre orientation de traitement : ne pas aborder le symptôme en tant que tel, mais le prendre latéralement, en faisant exister quelque chose qui lui donne un peu plus corps. Dans le registre de la violence, desserrer l'interprétation fondamentale qui lui vient de l'Autre, à laquelle il croit et qui l'assigne à une place violente : « tu finiras en prison comme ton père ».

Véronique Robert : À cela elle répond par la voix douce. Il me semble que tu situes deux moments : d'abord te mettre à côté de lui et lui parler d'une voix douce, c'est le traitement de la voix par la voix douce et ensuite le traitement du caprice de l'Autre en étant là au rendez-vous que tu lui as donné. Cela a amorcé un transfert avec toi et un espace où il peut venir poser ses questions et te parler de tous ses partenaires : l'école, la maman, le papa. Je trouve ce travail, ce parcours, fort intéressants.

Véronique Mariage : Merci beaucoup Ludivine Vanderstichel pour ce travail parce que j'ai moi-même beaucoup travaillé avec Tony et j'y retrouve vraiment un relais formidable. Il y a vraiment une clé que tu donnes à la fin de ton travail, c'est quand tout à coup il peut lâcher : « ça, c'est abuser » et cette petite phrase, c'est à ce moment-là qu'il faut être présent, il faut être à côté de lui et il ne faut pas la louper, autrement le temps d'après c'est le passage à l'acte. Je pense que c'est vraiment une clé du travail avec lui.

Ludivine Vanderstichel : Dans le travail avec lui, ce « ça, c'est abuser », avant on n'en avait aucun indice. Avant le passage à l'acte, on n'avait rien. Ça surgissait tout à coup et c'était tout de suite très fort. Depuis peu, on entend : « ça, c'est abuser ». Quand on l'entend, on sait qu'il faut être là dans l'instant. Il faut l'entendre et mettre des mots autour. Parce que sans ça, si on n'entend pas et si on ne se saisit pas de ce moment-là, cela éclate tout de suite. Les passages à l'acte sont évidemment encore présents, mais il est, de fait, parfois possible d'en déduire les coordonnées.

Véronique Mariage : C'est donc la petite phrase qui permet son cadre, son bord, dans la difficulté.

Ludivine Vanderstichel : Oui, tout à fait. Il arrive et c'est ce qu'il nous dit : « ça, c'est abuser ». Dans ce temps, il ne déploie rien d'autre. C'est à nous d'aller chercher ce qui est abusé. Alors seulement, il peut commencer à dire, à mettre des mots. C'est très souvent marqué d'une injustice. L'injustice est toujours présente chez lui.

Céline Aulit : Je trouve que ton travail amène aussi la question du transfert avec un sujet comme Tony. Je ne sais pas si on peut généraliser cela à tous les sujets psychotiques mais on voit très bien dans ton texte que le transfert avec un jeune comme Tony s'articule au corps. Dans le rendez-vous que tu lui donnes, il y a quelque chose de ton corps réel, présent, qui apaise Tony et du coup qui l'arrime à toi. Et le filet de voix, que tu relèves aussi, s'apparente à celle du grand-père, une voix très

posée.

Ludivine Vanderstichel : Effectivement dans le travail avec Tony, il y a vraiment cette présence, au sens physique du terme : être là et prendre à bras-le-corps tout ce qui va avec Tony. Il a fallu s'occuper de sa maman, question très importante pour lui, mais très délicate à traiter. La dimension extrêmement interprétative de cette dame était déjà très compliquée à gérer dans son ancien groupe. Ici, elle réapparaissait après une année complète d'absence pour Tony. C'est à petits pas qu'on a traité cela et qu'on le traite toujours. Leur lien reste très fragile. Néanmoins, c'est important de faire exister ce lien et le mettre au travail. Avec madame l'échange verbal est pauvre. Tout comme Tony, mettre de mots ne va pas de soi. Il est important de le prendre en compte et ne pas imposer quelque chose de la parole à tout prix. L'échange, la présence en passe plus par le regard, le toucher. Elle lui fait toujours une remarque sur sa petite coupe de cheveux, sur ses vêtements, sur le fait qu'il ait grandi. C'est souvent un petit échange de cadeaux, un petit présent. Tony lui ramène quelque chose et de son côté elle lui ramène souvent quelque chose qu'il lui avait fabriqué quand il était petit.

C'est ce qui est important pour lui car cela recrée une histoire, là où il en était assez dépourvu. Son histoire familiale fait trou et lui tente d'en construire quelques bouts, quelques bords. Son père fut absent de son parcours très tôt, dès l'âge de 2 ans. Ce père a fait de la prison. Il n'y a donc pas vraiment d'histoire pour Tony, en tous cas, pas celle qu'il aimerait ; ce qui lui manque beaucoup. Depuis peu, son père est réapparu. Depuis la rencontre de sa compagne actuelle, il souhaite investir son rôle de père et entame des démarches en ce sens. Pour Tony, c'est important de réintroduire dans son histoire un autre discours que celui d'un père violent, seul discours qu'il ait pu entendre jusque-là.

Brigitte Duquesne : Un point d'abord sur le transfert. Les deux éléments qui l'inaugurent – la voix douce et la nécessité de la présence – sont en effet deux traits prélevés sur la figure du grand-père maternel qui est le seul adulte à avoir investi cet enfant de la bonne manière. Ensuite, on relève bien le travail considérable qui a été fait et comment quelque chose du corps, un corps qui ne tenait pas, a pu se constituer. Parvient-il maintenant à investir un objet hors-corps ? Tu témoignes du travail d'accompagnement que tu as fait avec l'école pour mettre en place les conditions qui lui permettent d'y aller et de s'y tenir. Cela a-t-il modifié son rapport aux apprentissages ? Lorsqu'il dit qu'il voudrait apprendre et avoir un métier, cela relève-t-il d'une image idéale, difficilement atteignable, ou est-ce qu'il y a vraiment quelque chose qui lui permettrait d'acquérir un savoir-faire ?

Ludivine Vanderstichel : Il y a des deux. Il y a l'idéal de l'image, d'être cet écolier. Essentiellement d'ailleurs, pour répondre à l'attente de son grand-père et de sa mère et ne pas les décevoir. Attente qui lui met une certaine pression. Mais il a également une réelle capacité intellectuelle. Malheureusement, cette capacité est à chaque fois

entravée par son lien infernal aux petits autres. La tonalité paranoïaque est très présente et, à l'école, les insultes fusent. Pour Tony, il en est forcément l'adresse. Ce qui est insupportable. À tel point qu'il n'arrivait plus à retourner à l'école même lorsque c'était un autre jeune qui était à l'origine du conflit. Le fait que lui aussi soit pris là-dedans lui rendait le retour impossible. Il fallait donc, à chaque fois, reprendre un rendez-vous avec le référent et Tony pour restaurer un discours autour de ce qui s'était passé. Si nous ne faisons pas ce détour, il s'exclut. Il faut que l'autre le réinvite, lui donne une place. L'école, pour Tony, est un parcours entrecoupé d'exclusions, qu'elles soient de sa propre initiative ou de celle de l'école. Dans son école actuelle, la dimension du handicap mental est plus présente et Tony y trouve une place différente car ses capacités intellectuelles le mettent en valeur et contrastent avec les autres élèves qui ont plus de difficultés. Il brille face à ses professeurs qui le complimentent et mettent en avant sa rapidité à faire les exercices. Tony s'occupe aussi de ses camarades un peu plus démunis ; ce qui participe à consolider une image beaucoup plus valorisante. Pour la première fois depuis des années, il a enfin pu valider son année et passer au niveau supérieur. À suivre.

Transcription établie par Illan Berthier, Nina Decorse, Marion Le Gall, Sophie Logeais, Maïté Masquelier et Judith Zabala.

---

1 Miller J.-A, « Enfants violents », Intervention de clôture de la 4ème journée de l'Institut psychanalytique de l'Enfant, Paris, le 18 mars 2017, *Après l'enfance*, Collection La petite Girafe, Navarin éditeur, n°4, 2017.

2 Miller J.-A. « Enfants violents », *op. cit.*, p. 207.

3 Miller J.-A., « La société de surveillance et ses criminels », *Mental*, n°21, octobre 2008.

4 Miller J.-A. « Enfants violents », *op. cit.*, p. 200-201.

Crédit photo : Christoph Kaiser

Retour au sommaire

Deuxième séquence

par **Elaine Collard, Joséphine Duquesnoy, Cédric Lamarque, Guy Poblome et Thomas Roïc** | juin 2018 | revue **23 / LE CADRE ET LE BORD** | thème **Clinique**



Guy Poblome : Les textes de cette seconde séquence sont très différents de la précédente et cela en fait tout l'intérêt. Vous pourrez constater comme nous que ces textes répondent assez précisément aux différents axes que Céline Aulit nous a proposés pour cette journée sur le thème du cadre et du bord dans notre clinique. Premier axe, celui qui s'articule autour de la question de l'Œdipe, spécialement autour du troisième temps de l'Œdipe que Lacan a développé dans son Séminaire V et que Jacques-Alain Miller a mis en exergue dans cet opuscule qui s'appelle *Du nouveau*. Deuxième axe, celui qui est bien forcé, contraint de se passer du cadre œdipien pour tenter de border ce qui excède et ne cesse de refluer par un travail de traduction toujours à recommencer. Troisième axe, celui qui s'arrête à la spécificité de la question de l'autisme et du bord autistique qu'a mis en avant Éric Laurent. Cela donne une série étonnante qui suscitera des échanges et une discussion aussi énergiques que ceux que Thomas Roïc et moi avons eus pour préparer cette séquence. C'est du moins ce que nous espérons. Je vais sans tarder passer la parole à Elaine Collard qui va nous présenter son texte.

Elaine Collard – « Un non qui dit oui, témoignage d'une éthique d'intervention »

La lecture de l'argument proposé par Céline Aulit – reprise dans l'éditorial du présent numéro – à l'occasion de cette journée de rentrée m'a d'emblée évoqué un mode d'intervention qui, à mon sens, est propre au travail au Courtil. Ainsi, dans cette présentation, je ne témoignerai pas d'un travail particulier élaboré avec un jeune mais proposerai plutôt, à l'aide de plusieurs exemples, ma définition de ce que j'appellerais une certaine éthique d'intervention pratiquée, développée et encouragée au Courtil.

Dès lors, plutôt que de me focaliser sur la rencontre spécifique avec un sujet, je tenterai de transmettre le fil conducteur de mon mode d'intervention auprès de chaque jeune. Une sorte de fil d'Ariane qui guide ma posture d'intervenante.

Cette éthique s'incarne dans une formule simple qui pourrait être de « ne jamais formuler un non dépourvu d'un oui ». Cette idée s'ancre bien sûr dans la conviction que c'est du sujet que peuvent surgir ses solutions mais plus encore que c'est au cœur même de la difficulté que peut être entrevu ce qui, justement, pourra faire solution.

Ainsi, soutenir un sujet dans ce qui le porte est une chose essentielle, mais l'aider à trouver, dans ce qui l'anime et bien souvent le déborde, le petit décalage qui lui servira dès lors de béquille est un pas supplémentaire qu'au Courtil nous ne cessons de franchir.

Afin d'illustrer mon propos, je souhaiterais sans plus tarder vous présenter deux anecdotes éclairant ces notions.

Morgan est un jeune garçon que je rencontre au « Courtil week-end ». Un jour, il vient vers moi pour m'annoncer qu'il a trouvé un oiseau mort. Cette découverte l'agite beaucoup. Il souhaite ouvrir l'oiseau, il veut en récupérer les os, et tandis qu'il m'explique cela il est tout prêt à le saisir dans ses mains pour l'éventrer. Le laisser-faire est bien sûr inenvisageable. Néanmoins, cela justifie-t-il que je me raidisse, que je me fâche, que je lui retire l'oiseau ? D'autant que Morgan y tient à son projet et ce ne sont pas quelques excuses d'ordre sanitaires qui suffiront à l'en dissuader. Un souvenir me vient alors à l'esprit et je lui dis : « je comprends que tu souhaites observer à quoi les os de cet oiseau ressemblent, mais nous ne pouvons pas nous y prendre comme ça. Pour récupérer les os d'un animal, la meilleure façon de faire est de l'enterrer. Une fois mis en terre, il suffit d'attendre quelques semaines pour qu'il ne reste plus que des os parfaitement blancs. Si tu veux, je peux t'aider à l'enterrer ». Ma proposition semble étonner Morgan mais, dans le même temps, semble également le soulager. Dès lors, tout en enterrant l'oiseau, nous discutons de l'anatomie de squelettes d'animaux et décidons, une fois l'opération terminée, de consulter internet pour en étudier ensemble des schémas détaillés.

Tom est quant à lui un garçon qui investit beaucoup les armes et les *Lego*. Dans un domaine comme dans l'autre, c'est la plupart du temps en bain de sang que se clôturent ses scénarios. Les personnages finissent toujours par s'entre-tuer et Tom est alors envahit par un discours particulièrement cru et souvent teinté d'allusions sexuelles. Plutôt que de reculer face à ces manifestations (en tentant de les éviter ou en lui interdisant de jouer avec ses pistolets à billes, par exemple.) j'ai accepté de participer à ses jeux mais en lui proposant autre chose. Ainsi, lorsque Tom est venu vers moi avec ses armes, j'ai refusé que nous jouions à la guerre mais ai par contre encouragé des exercices de tirs. Il ne s'agissait plus de tuer un ennemi (avec, dès lors, la menace inverse d'être tué par lui) mais bien de développer des qualités en

matière de concentration et de précision. Tom a particulièrement accroché à ces exercices techniques et ceux-ci ont rapidement remplacé ses mises en scène violentes.

Il s'agit ici de deux anecdotes ponctuelles n'ayant pas été exportées dans le cadre d'un atelier. Néanmoins il s'agit dans les deux cas d'une amorce à pareil processus. Les deux cas présentés témoignent en effet de la volonté de passer d'une situation de départ interpellante à une mise au travail, au développement d'un intérêt qui débouche sur un certain savoir et permet dès lors de se raccrocher au social. Un refus catégorique face à ce qui anime ces deux sujets aurait entravé pareille opportunité. Pire encore, cette attitude aurait pu être ressentie par ces jeunes comme un rejet à leur égard, entraînant conflit et incompréhension. Un non catégorique et mortifère qui n'aurait profité ni aux jeunes ni à moi.

Et ceci est d'autant plus vrai que toute personne ayant déjà réalisé un atelier sait qu'il est stérile de vouloir brancher un jeune sur une activité déterminée qui ne lui parle pas. Ça ne fonctionne pas, c'est tout. Inversement, j'ai l'intuition qu'il est vain de vouloir s'opposer à ce qui anime et souvent déborde le sujet puisque force est de constater que c'est là que ça parle pour lui.

Néanmoins, bien que j'insiste sur la part « d'autorisation » de ma démarche, il émane clairement de ces deux exemples que mon attitude n'est pas un oui inconditionnel puisqu'elle se construit au départ d'une interdiction. Sur un « comme ça, certainement pas ». Mais c'est à la jouissance, au sans-limite qu'un halte-là est posé, pas au sujet. Plus encore, j'ai l'intuition que c'est cette interdiction qui permettra au sujet d'apparaître. Ainsi, la position envisagée ne consiste ni à laisser faire, ni à se contenter d'interdire mais plutôt à s'efforcer à trouver avec le sujet comment composer autrement avec ça.

Dans cette optique, mes interventions se nourrissent de grands repères : pas de violence (ni envers soi, ni envers les autres), pas de langage ou d'attitude obscène, pas d'actes répréhensibles par la loi, etc. Ces considérations générales viennent marquer la limite entre ce qui est tolérable et ce qui ne l'est pas. En ce sens, elles créent un cadre mais surtout elles créent un espace à l'intérieur duquel l'invention est possible. C'est dans cet espace que se situe le « oui » de ma formule initiale et il est important de remarquer qu'il est tout aussi essentiel que le non qui le fonde. Si l'un manque à l'autre, c'est le sujet qu'on exile.

Dès lors, c'est en cela que s'incarne à mon sens l'articulation entre le cadre et le bord dans notre pratique professionnelle quotidienne. Le cadre se définit comme cette limite qui crée un espace à l'intérieur duquel le sujet peut trouver un moyen inédit de border sa jouissance. Si le cadre sert de repère à tous, le bord est quant à lui singulier. Mais, bien qu'il faille le concours du cadre pour permettre au bord de se construire, le cadre dépossédé de sa possibilité inventive n'est plus ce qu'il prétend être et

risque, au contraire, de ne plus être qu'un diktat.

Discussion

Guy Poblome : Merci Elaine Collard. Un petit mot avant de passer la parole à Thomas Roïc qui posera une question. Si vous faites se répondre le non et le oui – c'est l'axe essentiel de votre texte, pas un non sans un oui – cela se réfère effectivement à ce que Céline Aulit nous a proposé dans l'argument, c'est-à-dire le troisième temps de l'Œdipe tel que le reprend Jacques-Alain Miller. On pourrait dire que cela se réfère au cadre œdipien et que donc, par définition, quand on a affaire à la forclusion, cela ne vaut pas. Sauf que là, vous démontrez que c'est d'une certaine façon tout à fait valable. Alors, pourquoi ? C'est une question que l'on peut se poser. Vous y répondez en partie dans votre texte : l'enjeu n'est pas simplement qu'il s'agirait de dire non à la jouissance du côté de négativer la jouissance, de la faire disparaître, de l'annuler mais de proposer une nouvelle modalité à la jouissance pour le sujet. Vous le dites par cette phrase, me semble-t-il : « Comment composer autrement avec ça ? » C'est là qu'il pourrait s'agir du bord en effet, comment composer autrement avec ça. Cela situe le travail avec ces sujets au-delà du Nom-du-Père ou alors, on dirait un Nom-du-Père, à chacun le sien. En somme, le symptôme que fabrique Morgan, c'est la difficulté et en même temps, c'est en lui que réside ce qui de la jouissance est traitée.

Thomas Roïc : Pour poursuivre cette idée : un premier non mais avec dans ce non, l'anticipation d'une possibilité de traduction. Lorsque Morgan vous dit vouloir « ouvrir l'oiseau », tenter de pénétrer l'énigme de la mort, du vivant, là vous y opposez ce « non » – tous les objets ne peuvent pas être mis à jour – mais, en anticipant immédiatement une possibilité de traduction qui serait la question de l'anatomie précisément. Qu'est-ce qu'il a pu vous dire de plus par rapport à cette petite identification à celui qui s'intéresse à l'anatomie ? C'est quand même vers ça que vous l'avez amené. Vous dites « non » en anticipant un déplacement, une traduction. Car vous avez une thèse, vous dîtes : « l'interdiction qui permettra au sujet d'apparaître ». C'est joliment dit. Pouvez-vous donc nous donner quelques précisions sur ce point ?

Elaine Collard : J'aimerais, pour répondre, revenir sur un élément qui n'apparaît peut-être pas suffisamment dans le texte mais qui, pourtant, est à mon sens important à préciser. Il s'agit du fait que, dans la pratique, j'ai rapidement remarqué que le seul « non » ne suffisait pas. Le non « tout court », si je puis dire. Avec Morgan, je savais pertinemment que ne pas proposer d'alternative ne fonctionnerait pas. Pire, j'avais l'intuition que cela conduirait certainement au conflit. Lui dire non, de façon autoritaire, sans ouvrir la porte à autre chose, c'était me refermer face à ce qu'il apportait, c'était rejeter catégoriquement ce qui, lui, l'animait. C'est cela que j'explique quand, dans mon texte, je parle d'une « violence pour le sujet ». La réaction de Morgan face à ma proposition d'enterrer l'oiseau fut l'étonnement. Il était surpris

et, à la fois, j'ai perçu qu'il était rassuré de ne pas avoir à en passer par l'opération chirurgicale. Cette proposition permit d'initier un lien entre lui et moi, autour de l'anatomie, thématique qui m'intéresse également, mais mise quelque peu à distance, cette fois. Nous avons dès lors pu nous retrouver sur cet aspect-là, d'une certaine façon, et c'est probablement cela qui a opéré aussi. Nous avons parlé ensemble de cette question, mais autour de schémas trouvés sur internet. C'était bien différent du côté impérieux du « il faut ouvrir l'oiseau ».

Thomas Roïc : Au-delà de la question du troisième temps de l'Œdipe que mettait en avant Guy Poblome dans sa présentation, l'intérêt de votre texte est de montrer comment, à chaque fois, les petites solutions qui se tissent à partir de vos interventions sont littéralement enchâssées avec les coordonnées de ce qui fait impasse pour lui. L'énigme du passage entre le vivant et la mort – dont Lacan dit bien qu'elle est « du domaine de la foi[1] » tente d'être attrapé par le dispositif de l'anatomie qui offre une lucarne sur ce qui ne peut être vu. Ces exemples fourmillent chez les sujets que nous accueillons. Un autre enfant m'a un jour demandé si le corps d'un oiseau enterré quelques jours plus tôt serait encore là si on creusait au même endroit. En l'absence de ces bords symboliques, les choses ne sont pas du tout assurées et vous montrez bien quelles voies peuvent être mises au travail.

Sophie Lecocq-Simon : Merci pour votre travail qui n'est pas centré sur les détails d'une étude de cas, mais qui néanmoins n'en est pas dépourvu. J'ai été très sensible au souci que vous avez d'élucider votre position. Freud avait démontré l'accointance de l'éveil de l'intelligence de l'enfant et du désir d'apprendre avec la pulsion : la pulsion de voir, notamment, se mouvant en pulsion de savoir, en désir de savoir. Il est sensible que cette opération, dans les vignettes que vous nous avez rapportées, est restée en souffrance chez ces deux sujets, tout suspendus qu'ils sont à la pulsion. Pour provoquer cette opération, ce que vous faites – si vous êtes d'accord pour le formuler comme ça – il faut considérer que la manifestation de jouissance du sujet est déjà en elle-même porteuse d'un savoir. Pour provoquer cette opération, vous organisez, vous provoquez un transfert, certes sur vous, mais peut-être aussi un transfert du sujet sur son objet en le rendant estimable, et en organisant aussi une supposition de savoir à cet objet. Ce qui le civilise et le rend d'ailleurs plus rassurant pour Morgan.

Céline Aulit : Dans le fil de la remarque de Sophie Lecocq-Simon, tu as repéré la jouissance en jeu pour Morgan dans cet impératif d'ouvrir cet oiseau mort et ta réponse s'est inspirée de ce savoir. En effet, la mort suit cet enfant depuis qu'il est tout petit et revient le hanter très souvent dans le réel. Son père s'est suicidé, il se retrouve au cimetière et sa grande question, qu'il questionne par tous les moyens, dont par cette question de l'oiseau mort, touche à ce qu'il reste de son père, ce qu'il reste de cette mort, de la jouissance.

Stéphane Houziaux : Une observation qui me vient par rapport à la vignette autour de

l'oiseau mort : la façon dont toute cette vignette est amenée montre bien que pour faire exister un espace, l'espace du travail et de la parole, il faut pouvoir circonscrire cet espace. Délimiter un cadre qui est la marge de ce qui est acceptable à un moment donné, c'est faire exister un espace. C'est dans cet espace-là que les choses vont pouvoir se passer. Sans avoir défini ce cadre, cet espace, les choses ne peuvent se passer ni se situer. C'est un préalable. On le voit dans bien des interventions qui sont amenées au quotidien. Le préalable, pour pouvoir amener cet espace ouvert entre nos jeunes et nous qui faisons les interventions, c'est de pouvoir délimiter l'acceptable.

Elaine Collard : Merci Sophie Lecocq-Simon pour cette analyse très fine. Je reprendrais votre phrase : « il faut considérer que la manifestation de jouissance du sujet est déjà en elle-même porteuse d'un savoir ». C'est tout à fait ça. Disons que c'est quelque chose que j'essaye d'avoir à l'esprit à tout moment. Face à certaines manifestations qui pourraient sembler aberrantes, j'essaye toujours de trouver le moyen de les détourner, d'en faire autre chose. Parfois cela fonctionne, parfois pas … Mais ce qui est sûr, c'est que c'est cela qui anime le sujet et on ne peut pas ne pas le prendre en compte. Tout l'enjeu est, en effet, de réussir à le civiliser.

Guy Poblome : Votre position au départ, c'est de supposer que là, il y a une question pour le sujet. Ce n'est pas simplement que ça déborde. Il y a une question pour le sujet, c'est le pari que vous faites d'emblée. Les dernières réflexions sur la question du cadre suscitent une question chez moi que je vais vous soumettre. Dans notre pratique, est-ce que c'est vraiment la délimitation du cadre qui est la condition nécessaire pour qu'un bord puisse se construire ou au contraire, n'est-ce pas le travail du bord qui permet à un moment donné qu'un cadre se construise pour un sujet ? C'est une question que nous avons un intérêt à développer cet après-midi.

Alexandre Stevens : Merci pour votre travail qui est très éclairant. Je vous pose la question suivante : quand Jacques-Alain Miller articule à partir de Lacan la question du « non » et du « oui », troisième temps de l'œdipe, c'est un passage structural pour tout le monde. Il montre que c'est sur fond de « non » que peut se construire le « oui ». Dans l'affaire, c'est le « non » à la Jouissance pour construire le « oui » à l'Idéal du Moi. Dans ce troisième temps de l'œdipe, c'est de tout ça qu'il s'agit. Est-ce qu'il s'agit exactement de cela ici ?

Je trouve formidable la petite séquence de l'enterrement. Vous installez un détour. Ce jeune vient avec quelque chose qu'on peut bien appeler un acting-out. Il est prêt à ouvrir sur scène immédiatement l'oiseau et vous proposez le détour de la parole et de la procédure pour l'avoir. C'est ce détour qui se met pour lui à faire un bord sur lequel il peut échanger avec vous. À partir duquel d'ailleurs, on ne va plus s'intéresser uniquement aux os. Si on en restait à trouver l'os : on a dit « non » mais on pourra quand même trouver l'os sous terre, pourquoi pas demain aller déterrer le père puisqu'il voudrait savoir ce qu'il en reste ? On voit bien que la question est plutôt le passage suivant. À partir du moment où vous l'avez forcé, il faut bien dire qu'il y a eu

un petit forçage, je ne le comprends pas comme un « non » et un « oui » strictement, mais plus comme un forçage à faire un détour. Ce forçage au détour fait qu'il réalise lui un détour de plus. C'est là que ça fait bord. Un bord, à la différence du cadre, c'est qu'un bord, c'est le bord de la table avec quelqu'un en face, c'est là où on parle, c'est le bord de la table d'où vous parlez, c'est le lieu de l'échange. C'est comme cela qu'il faut le comprendre, spécialement quand nous le reprenons à partir de la manière dont Éric Laurent l'a mis en valeur dans son articulation du néo-bord. Et ce bord, ces os, est-ce qu'il a été les déterrer après ? Ce qui est plus important, ce n'est pas qu'il aille déterrer les os, c'est qu'il se mette avec vous à faire une recherche de savoir. Il y a le passage-là à on parle et on rentre dans le domaine de l'Autre, le champ du savoir, de l'articulation signifiante. C'est très éclairant de ce point de vue-là. Je prendrais un peu de distance avec la question des trois temps de l'œdipe, pas parce qu'il est psychotique mais parce que ce qui compte là est plus le détour imposé que la reconnaissance d'un oui au-delà du non. Dans l'œdipe, le passage du non au oui, c'est l'interdiction de la Jouissance immédiate mais avec la reconnaissance pour un projet ultérieur. Je trouve que ce que vous faites ici est plus intéressant que cela.

Alors, est-ce qu'il a été déterrer l'oiseau un peu plus tard ?

Véronique Mariage : oui, il a déterré l'oiseau. Plusieurs fois, en difficulté dans son groupe, il a été appelé à un impératif à aller le déterrer. Il a fallu refaire un autre tour de savoir qui a été compliqué.

Dominique Holvoet : Dans le même fil que les interventions de Guy Poblome et d'Alexandre Stevens, je proposerais comme titre à ton travail : l'os de la loi. Cela m'a fait penser à la petite histoire que beaucoup connaissent, et qui est une analogie à cette quête de ce que serait la racine de la loi. Quelle est la consistance du Nom-du-Père ? La petite histoire, c'est celle de la strip-teaseuse qui se déshabille et ça n'est pas suffisant. On lui demande encore d'enlever encore quelque chose, d'enlever sa chaire et encore plus. Éric Laurent faisait valoir cette petite histoire pour dire qu'on cherche toujours au-delà, où est l'os de la loi. Il ne l'appelait pas comme ça mais c'est ton texte qui m'y fait penser qu'on ne le trouve jamais. Justement, l'invention de l'objet *a*, qui vient bien après l'installation du Nom-du-Père qui existerait, c'est plutôt un objet qui est perdu, qui jamais ne se trouve. Je suis assez d'accord de considérer que le cadre se construit à partir du bord et non pas l'inverse. Le travail d'Elaine Collard pose vraiment une question centrale par rapport au thème d'aujourd'hui.

Yves Vanderveken : Sur la question du forçage, nous pouvons prendre appui sur l'exégèse des textes qui font notre référence. La question du oui, du non sur laquelle nous nous attardons et travaillons sont à situer dans la cadre de l'œdipe. Mais on peut déplacer la question sur un autre plan : celui du registre symptomatique. Jacques-Alain Miller insiste beaucoup sur le fait que l'opération artificielle du symptôme, c'est de se substituer à une Jouissance refusée. On voit dans ce que dit Elaine Collard cette tentative de forçage. Refuser une jouissance pour autoriser une satisfaction autre dans

le sens du savoir.

Guy Poblome : Elle dit « comment faire autrement avec ça ».

Yves Vanderveken : Si on relit les trois premiers paragraphes du texte de Jacques-Alain Miller, il n'est question que de ça. Hors du registre œdipien, mais axé sur la dimension de la jouissance.

Pierre-Yves Gosset : Je me permettrai de transgresser un petit peu le cadre. La loi ici – il y a un aspect dont on ne parle pas – c'est celle qui dit ce que l'on fait avec le corps mort, la sépulture. Pour qu'il passe au discours, il est tout aussi intéressant de prendre en compte le corps lui-même sous l'angle du réel. Il suffit peut-être de se pencher sur la question de l'histoire de Eva Perón[2]. Après sa mort, le corps embaumé, comme il a circulé et le problème que ça faisait que ce corps ne disparaisse pas. Le passage au discours du corps comporte aussi la question de la sépulture. Cela aussi rejoint la question de la loi : qu'est-ce qu'on fait avec un corps mort ?

Guy Poblome : C'est essayer de l'intégrer dans le symbolique, lui redonner un statut symbolique. Merci beaucoup. Nous allons tout de suite passer la parole à Joséphine Duquenoy.

Joséphine Duquenoy – « Pas d'ambulance, plutôt question d'invention »

Permettre et interdire ne suffisent pas, c'est sûrement encore d'autre chose dont il est question. Ces quelques mots d'Éric Laurent donnent le ton au travail réalisé auprès d'Emma : « Plus fondamentalement, ce dont il s'agit, c'est d'accompagner l'entreprise de nomination en sachant qu'il y a toujours un principe d'indétermination de la traduction, qu'il est toujours possible de trouver une autre façon de dire et de poursuivre avec une autre façon de dire.[3] » et l'on pourrait ajouter « avec une autre façon d'y faire ».

*   *

*

Emma demeure comme animée par la mort, l'idée de mettre fin à ses jours s'éprend d'elle et sonne comme l'impératif à rejoindre sa grand-mère défunte. La mort apparaît comme drame autant que trame dans sa vie.

Dès la première rencontre, Emma, s'empara de mes clefs. Rien de ma présence, de cette nouveauté ne lui avait été indiquée et je ne sais si la surprise relève de ce qui n'a pas été annoncé ou plutôt d'une déconvenue à ne pas trouver le visage de cet autre qu'Emma attendait. Maintenant qu'elle avait les clés en mains, elle disposait librement d'un accès à la pharmacie, prête à engloutir des semainiers entiers. Non pas sans emprise de quelque chose de la jouissance, elle s'en targuait. Les cris inondaient la pièce. « Vous ne m'emmènerez pas à l'hôpital ! » s'insurgeait-elle, amenant cette possibilité tout en la contestant.

Un soir, une fois passée la porte de la maison médicale, Emma se laissa choir au milieu de la route. Le docteur présent me confiait qu'aucun œil n'avait pu se poser sur ses entailles ; Emma, avec exaltation, refusait toute prise en soin. Cette fois-ci, il ne tergiversait pas : « Emma, je suis contraint d'appeler l'ambulance, vous vous mettez beaucoup trop en danger. »

Si la venue de l'ambulance stoppe l'élan pour un temps, elle n'en reste pas moins menaçante. Emma n'en veut pas et donne plutôt rendez-vous aux inventions.

« Qui travaille demain ? », « Il est 11h20 ! » restent ce que je percevais comme meubles du silence durant les temps de trajet lorsque je l'accompagnais chez Dominique Holvoet. À mon sens, voilà qui peut se présenter comme indications et repérages nécessaires à la circulation d'Emma. En effet, la minute en plus amène le dérèglement de toute une organisation, ouvre la voie aux pensées mornes, à la relance mortifère. Elle mettait en évidence la rigueur qu'il me manquait. Souvent, j'arrivais avec quelques minutes de retard, Emma m'attendait. Je l'invitais alors à encoder dans l'agenda du groupe ce que je devinais comme règle, les heures et dates de rendez-vous et de passages aux studios, lui donnant ainsi le prénom de l'intervenant qu'elle allait croiser au pas de la porte.

« Ah décidément Joséphine, tu ne comprends rien ! ». « Je vais vérifier car il ne faudrait pas que tu te sois trompée ! » affirmait-elle encore. Toute occasion semble bonne à saisir pour ébrécher quelque chose et placer le savoir de son côté. Pour autant, si les bévues de l'autre peuvent la faire sourire tant celui-ci apparaît barré, cette maladresse peut l'engager vers la dramatisation. Emma me permet de faire usage de ce caractère maladroit à la condition de le teinter d'humour.

Elle revient toujours avançant, le visage rieur : « Tu te souviens quand tu m'as déposée à la gare l'autre jour, tu as oublié de mettre le frein à main. J'ai ri mais quand-même, tu aurais pu m'écraser, on continuait à avancer pendant que je descendais. Qu'est ce que tu crois qu'il va dire si je le raconte au directeur ? » De cette petite anecdote, entendons peut-être que cette fois-ci, elle n'a pas pour vœu de se donner la mort, c'est un autre qui pourrait bien lui ôter la vie. C'est aussi peut-être une

certaine invention, une modalité de circulation, que de pouvoir se plaindre à l'un des mauvais traitements de l'autre. Il nous est enseigné la nécessité de se relayer afin de ne pas sombrer dans l'écueil de l'exclusivité. Dans ses demandes, Emma affole, trouble sous l'effet de passion ou de férocité. Il est impossible de demeurer Un, ni une toute seule.

Un jour, après qu'une de ses demandes lui ait été refusée, puisque véhémente et ne voulant déloger du bureau, je proposais à Emma un trajet en véhicule, une nouvelle mise en circulation. Sur le chemin, quelle difficulté à rattraper Emma au bord du gouffre. Le volume sonore de son GSM au plus haut, elle faisait l'écoute d'une chanson témoignant du décès d'une grand mère. Emma avait le corps défait, la larme à l'œil. J'accusais réception, tentant de ne pas la laisser seule là-dedans. Il a fallu que je trouve quelques petits subterfuges, par exemple augmenter le volume sonore de la radio pour étouffer les morceaux choisis par Emma. Seulement, dans la parole française, la jeune fille y trouvait toujours son compte. Les mots pouvant alors s'entendre étaient uniquement ceux qui ne renvoyaient à rien, une langue étrangère.

Pendant l'un des rendez-vous hebdomadaires, Emma avait demandé à Dominique Holvoet la possibilité de retourner au cimetière avant l'été. Quand bien même, Emma fait le vœu de visiter la tombe de sa grand-mère et ce moment douloureux donne consistance au souhait de « rejoindre le ciel ». Chaque fois, Emma s'allonge de tout son long sur la sépulture, n'en déloge plus, avançant à son accompagnateur : « Mais elle est là, juste en dessous ! » « Visiter » marque combien cette grand-mère, ce corps, semble à des endroits bien trop vivants. Emma n'obtint pas l'accord d'aller au cimetière dans les jours prochains. Au moment de regagner le véhicule qui la ramène à son studio, elle se mit à ramasser tous les objets tranchants sur son chemin avec l'idée de s'abîmer le corps. Emma refusait d'attacher sa ceinture, martelant les vitres. Un long moment, Emma s'époumonait à hurler pour deux.

Ma patience, mes interventions commençant à s'essouffler, je fis appel à un autre pour donner un peu d'air. Au bout du fil, Emma entendit « ambulance » et elle sauta alors hors de la voiture, m'injuriait, s'enfuyait le pas pressé. Des appels aux studios suivirent toute une partie de l'après-midi, venant d'Emma destinés à d'autres collègues et d'autres encore qu'Emma nous faisait parvenir par la voix des intervenants des différentes résidences. Emma se disait « dans un lieu secret », donnant rendez-vous à l'un des collègues avec l'idée d'acheter une fleur artificielle qu'elle pourrait déposer lors de la prochaine visite au cimetière. Un geste est alors destiné à sa grand-mère, une fleur pour patienter, une fleur, elle, immortelle.

Appeler l'ambulance semble poser l'interdiction, il s'agit peut être davantage par les tentatives, d'autres interventions, de permettre de border l'en trop, de donner la possibilité d'inventer. Quand bien même Emma donne à l'Autre des coups, les objets

que sont les fleurs, les rendez-vous inscrits dans l'agenda, ces petites ruses se présentent comme effort d'invention, marques de ce qui la retient et de ce qu'il reste à la vie.

Discussion

Guy Poblome : La situation d'Emma que nous présente dans le détail Joséphine nous contraint d'emblée à nous passer du cadre, que l'on dise « oui » ou « non », cela ne change rien, ça déborde. Emma est emportée par la jouissance mortifère ; rien ne tient, chaque fois tout est bousculé. Et d'ailleurs, si elle dénonce, par exemple que vous n'êtes pas à l'heure, c'est bien pour dire que tout cadre, d'une certaine façon, n'est qu'imposture. Donc là, elle vient trouer incessamment tout ce qui est énoncé, ce qui viendrait faire loi, règle. Je mets cela en tension avec le premier texte, la première référence que je vous disais œdipienne, nous sommes forcés d'aller au-delà de ce cadre du « oui » ou du « non ». Ce n'est pas par choix, ni par goût que nous sommes forcés mais plutôt par ce dans quoi le sujet est pris. Le nom du « non » semble être l'ambulance, c'est-à-dire qu'on veut, l'Autre veut, la couper de tout le fond même de son élan vital : c'est l'appel de la mort. C'est ce qui est paradoxal chez cette jeune fille pour ceux qui la connaissent, ceux qui la croisent dans les couloirs, très éteinte à certains moments. Mais qu'est-ce qu'elle est vivante quand il s'agit de sa grand-mère ! Là, il y a un paradoxe dans la chose.

Face à l'envahissement constant, il s'agit de trouver des petites solutions, chaque fois inédites, chaque fois réinventées, chaque fois différentes. C'est-à-dire qu'il n'y a rien qui s'inscrit ou qui s'écrit d'une solution qui pourrait faire métaphore, qui pourrait faire scansion. C'est chaque fois à recommencer. Cela rejoint un peu le cas que Catherine Heule nous a présenté tout à l'heure.

Thomas Roïc : Effectivement les modalités transférentielles sont complètements différentes du premier cas présenté par Elaine Collard. Ici, je serais tenté d'isoler deux modalités du bord dans ta présentation : l'un rejoignant la proposition d'Alexandre Stevens autour d'une manière de tenir langue : dans le cas d'Emma, ce ne serait pas le bord produit par le forçage mais plutôt celui causé par tes bévues. Comment alors cerner pour elle les effets opposés produits par ces deux formes de bévue, celle où la bévue lui apparaît comme un dérèglement insupportable de l'autre et les autres où elle produit chez elle le rire et fait retomber un temps l'ironie. Peux-tu reprendre ce point où elle cesse d'être l'objet qui se jette sous la voiture pour devenir celle qui aurait pu être écrasée et quel est pour toi le statut de ce rire ?

Et puis il y a cette seconde modalité du bord qui semble un peu incroyable, également initiée par un forçage initial. Elle entend « ambulance » dans la voiture et là se met en place tout un circuit avec le téléphone – untel doit appeler untel qui doit appeler untel – qui produit, me semble t-il, une double opération : elle crée un « lieu secret ». C'est comme cela qu'elle le nomme ? Elle se constitue un lieu secret à partir duquel elle

donne rendez vous pour aller mettre une fleur artificielle entre elle et sa grand-mère là où le temps d'avant, elle se jetait avec un élan mortifère sur la tombe de celle-ci à même la pierre. On assisterait donc à la constitution d'un lieu secret via un circuit entre différents intervenants, entre différentes positions d'énonciation. C'est ce point-là que j'aurais souhaité que tu nous précises à partir de la logique que tu as pu extraire de cette situation ?

Joséphine Duquenoy : C'est quelque chose d'imprévisible pour moi, lorsqu'Emma passe le pas de la porte, je ne sais pas comment je vais la rencontrer. Une fois, elle est venue avec un large sourire et s'est montrée véhémente en m'attribuant des choses, faits qui ne m'appartenaient pas. Il est en effet difficile de faire le repérage d'une logique. C'est aussi ma question, celle que tu poses, parce que parfois, dans ce que j'appelle le chemin de la dramatisation, j'essaye de sauver cela par l'humour, par la maladresse joyeuse et cela peut-être sans succès : elle est comme déjà trop loin. Comment la rattraper au bord du gouffre ? Il ne nous reste plus qu'à faire circuler, à inventer.

Guy Poblome : C'est vrai que c'est une question très intéressante : qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné c'est une petite maladresse et à un autre moment de la méchanceté de l'Autre. On a donc l'impression que cela peut basculer d'un côté à l'autre mais qu'il y a un bord, un fil.

Pauline Devos : J'aurais aimé t'entendre sur cette formule : « encoder dans l'agenda du groupe ce que je devinai comme règle ». Est-ce que c'est un travail d'écriture qu'elle fait avec les intervenants ou pas ? Il me semble qu'elle écrit les différents rendez-vous qu'elle a avec les intervenants, le directeur ou une autre activité. Est-ce que ces rendez-vous seraient des ponctuations qui lui permettent de circuler d'un lieu à un autre à un certain moment ?

Joséphine Duquenoy : Elle n'écrit pas les rendez-vous seule, nous les écrivons dans l'agenda électronique donc elle n'en a pas la trace. Par la suite, elle me convoque à d'autres rendez-vous quand je suis présente à la permanence et elle peut me dire « on se voit mardi pour regarder ce qu'on fait », elle revient demander le programme. On peut regarder plusieurs fois le même programme par semaine, je crois que cela lui permet de circuler. C'est ce qui lui permet finalement , quand elle est au bord du gouffre, quand elle veut se donner la mort, de rester du côté vivant. Je sais que la transmission entre collègues lui est importante et de cette circulation, elle peut s'interroger, se mettre à parler, à rire – la teneur de ce rire c'est encore autre chose.

Guy Poblome : C'est intéressant que vous utilisiez l'expression « elle est au bord du gouffre ». Cela indique qu'il y a un bord, et au moment où on veut le couper avec la question de l'ambulance, c'est le trou qui se présente et elle doit s'extraire de l'Autre, elle s'enfuit. Puis c'est elle qui reconstruit le lien avec l'autre, c'est elle qui appelle, c'est elle qui propose peu à peu une solution avec cette fleur artificielle. Alors moi, je

suis resté accroché au terme « artificielle » plutôt qu'« immortelle ». La fleur artificielle dit bien ce qu'elle fait là, c'est mettre en fonction un petit artifice, c'est-à-dire qu'elle remet en place quelque chose d'un semblant pour nouer le lien avec l'Autre.

Cédric Lamarque : Il y a deux points que j'aimerais développer qui font lien avec le bord et le trou, qui se sont déroulés lors d'un séjour avec Véronique Robert. Emma refusait de manger, de plus, elle prenait des produits pour maigrir. Pour qu'elle puisse manger, on lui servait une assiette et j'allais ensuite lui prélever un peu de nourriture dans son assiette. À partir de là, elle pouvait manger. Il fallait trouer un peu son assiette. À cette période, Emma était très hallucinée, elle voyait ses parents l'enterrer vivante. Un jour, elle était très fâchée contre moi et voulait m'arroser mais le robinet était fixe. Il fallait donc que je vienne près du robinet pour être mouillé. Je ne savais pas comment faire pour l'aider. Je plaçais mon doigt sur le goulot du robinet et l'eau jaillit en tout sens. Ça a eu un effet sur Emma, ça lui changeait les idées. Dès lors, quand elle était prise par ses hallucinations, quelques gouttes d'eaux sur sa tête et ça changeait tout, ça la sortait pour un temps de ses visions.

Ludivine Vanderstichel : Je voulais revenir sur la question de l'ambulance. J'ai recours également à ce mot « ambulance » avec Emma pour lui annoncer la limite du travail possible avec elle. Je lui dis : « Attention, là on ne peut plus travailler dans ces conditions. On ne pourra faire appel qu'à l'ambulance ». C'est cela qui lui permet de se raccrocher. Ce qui est impressionnant avec elle, c'est qu'elle a toutes les possibilités de passer à l'acte définitivement, mais finalement elle ne le fait pas. C'est très explosif, très visuel, cela fait beaucoup de bruit, cela se montre à voir. Et nous sommes là, à côté d'elle, sans répondre par l'angoisse à l'angoisse qu'elle génère. L'important également, c'est que cela circule. Elle circule d'un rendez-vous à un autre, d'un intervenant à l'autre, d'un responsable à l'autre, d'un médecin à l'autre, avec son agenda bien construit tout au long de la semaine. On est tous dans le circuit. Quand ça ne va pas, elle arrive toujours à stocker une quantité phénoménale de médicaments qu'une autre intervenante a la permission de récupérer dans la cachette secrète. Cela ne se fait pas sans un temps de présence, un temps de parole, une négociation. Si jamais on n'est pas informé qu'elle ne va pas bien, elle s'arrange toujours pour envoyer un petit message, un petit SMS à l'un d'entre nous qui va déclencher le circuit de tous les autres : de l'un à l'autre. Emma vient nous voir pour nous raconter et finalement elle ne passe pas à l'acte, mais elle déclenche le circuit de la parole, parole qu'elle vient à chaque fois rapporter, vérifier, comparer, ironiser. Tout cela circule finalement et, dans ces moments-là, reste vivant.

Guy Poblome : Elle a un usage du téléphone très intéressant pour justement renouer avec la voix de l'Autre.

Stéphane Houziaux : Un petite précision par rapport à la fleur artificielle : je disais tout à l'heure qu'à mon avis il y avait quand même un préalable, que le cadre était un

préalable. Selon moi, le cadre est préalable dans le sens où on pose, on se donne un cadre. La notion de cadre est extrêmement fluctuante de l'un à l'autre et la question de la fleur artificielle me permet vraiment de revenir là dessus pour le montrer. Je l'ai accompagnée tout simplement pour acheter cette fleur artificielle pour déposer sur une tombe et quand il était question de trouver une fleur artificielle, je l'ai emmenée dans un funérarium devant lequel je passe régulièrement où il y a une quantité de fleurs artificielles. Je me suis demandé pourquoi je l'avais emmené là ? Et elle me disait : « mais qu'est-que tu fais là ? » Il y avait malaise, on s'est excusé auprès du vendeur du funérarium, on est sorti et là elle m'explique : « mais qu'est-que tu m'emmènes là ? On va voir ma grand-mère, ça c'est des fleurs pour les morts ! ». On est allé ensuite dans un magasin de décoration, pour acheter des fleurs artificielles, et on est allé porter pour sa grand-mère des fleurs « pour les vivants », à déposer sur la tombe. Le cadre que je me mettais d'une certaine manière dans le travail c'est qu'effectivement il y a toute une série de pratiques sociales autour de la mort, du rapport aux morts et évidemment, ce cadre, ces repères qui sont les miens, que je proposais, elle les a déformés en s'en saisissant autrement. Je reste quand même avec cette idée que je ne pourrais pas travailler sans un cadre préétabli, il me concerne mais il sera déformé, bousculé par l'Autre.

Alexandre Stevens : D'abord merci beaucoup pour la présentation du cas. On peut se demander si cette dame, qui n'est plus toute jeune, trouve vraiment un bord par rapport à nous, à vous, un bord pour constituer un lien à l'Autre. Certes, elle s'arrange pour qu'il y ait un bord entre les intervenants, elle lance un message et tout le monde se parle, et elle cherche ainsi à avoir un effet thérapeutique sur les intervenants. Mais quand cela la concerne elle, c'est moins évident. Elle est à la fois souriante et fondamentalement indifférente, son sourire ne signifie pas grand-chose ; bien sur cela passe par des humeurs variées. Où est le bord ? Dans ce cas, j'en verrais deux. Il y a le bord de la pierre tombale : elle est en conversation avec sa grand mère qui n'est pas morte ; elle va se coucher sur la pierre pour être en conversation avec sa grand-mère. C'est un premier bord qui nous échappe totalement mais qui est embarrassant pour l'intervenant qui l'accompagne – ceci dit elle n'y va jamais seule et elle ne demande pas à y aller seule ; donc quand elle fait une fugue et qu'elle va à son endroit secret ce n'est pas là qu'elle va. C'est très intéressant à remarquer qu'au cimetière il y a un bord, un bord où elle fait usage de l'autre. Mais l'intervenant doit à chaque fois la décrocher de la tombe.

Le deuxième bord que je vois c'est l'entaille, entraînée par son hallucination. Ceci dit, cela reste juste une entaille pour nous, où rien ne s'inscrit.

Guy Poblome : Certains sujets restent sur un fil même si ce bord fragile évite quand même un passage à l'acte plus radical comme nous l'a bien fait remarquer Ludivine Vanderstichel. Merci beaucoup Joséphine.

Cédric Lamarque – « Le petit explorateur en mode selfies »

Tom, sept ans, est entré au Courtil il y a presque un an. Dans les premiers temps du travail avec Tom, la surprise fut d'entendre sa voix.

Lui, silencieux jusque-là, se saisit d'un couteau, du couvercle d'une casserole et, à l'adresse d'un jeune, monte sur la grande table de la cuisine, le couvercle en guise de bouclier et lui crie : « Capitaine Crochet, Capitaine Crochet! ». Cet ado, ce jour-là, portait un cache factice à l'œil.

Les dessins animés occupent une place importante dans sa vie. En famille, Tom se rend au cinéma pour chaque nouvelle sortie, se repasse en boucle le dessin animé qu'il a élu, achète le livre correspondant. Ses parents témoignent que Tom prélève nombre d'énoncés dans ceux-ci, énoncés qu'il utilise à propos. « Le Roi Lion » et ses chansons ont un statut particulier pour lui. À son arrivée au Courtil, nous faisons l'expérience que la chanson « Hakuna Matata » lui permet de passer d'un lieu à l'autre.

Parfois, Tom n'a pas besoin de chanson pour passer d'un lieu à l'autre. Il marche, à quatre pattes, sur le trottoir devant l'institution. À hauteur du tarmac, Tom nous regarde et dit : « Le lion ! » puis se relève.

Franchir le seuil…

Partir en ballade au début de sa prise en charge était une épreuve pour lui. Un simple changement de revêtement du sol le mettait en difficulté. De manière générale, passer d'un espace à l'autre est difficile pour Tom.

Un jour, par manque de temps, je le prends dans les bras pour quitter la ferme. Il se débat. D'expérience, je suppose ce qu'il va dire et je joue de ça. « Au secours ». Tom : « Au secours ». Je poursuis : « On m'enlève ». Tom : « On m'enlève ». Puis « On me prend dans les bras ». Tom : « On me prend ». Là, toujours dans mes bras, comme ça devient un jeu je le tiens par les pieds, derrière mon dos en disant : « Où est Tom, je ne le trouve pas ? » pour l'amener dans le véhicule, le père m'ayant appris que Tom aime « jouer à cache-cache » avec ses frères.

Dans ces moments-là, de départ, il peut dire qu'il faut lui laisser le temps : « C'est trop vite ». Alors, pour Tom, nous amenons le véhicule juste devant son groupe, la porte latérale à hauteur de la porte d'entrée afin de réduire au maximum l'entre deux, pour partir à la ferme. Ça l'aide à monter sans difficultés. Le temps rendra cette manœuvre inutile, l'atelier s'inscrivant dans sa circulation.

Si Tom nous met au travail, c'est avant tout lui qui invente. Il invente parce que nous

sommes faillibles et que nous n'avons pas toujours « Hakuna Matata » à notre disposition. Et Tom a plus d'un tour dans son sac pour franchir le seuil et entrer dans une circulation. Tom nous apprend à initier le mouvement. C'est nous qui sortons des pièces, qu'il refuse de quitter malgré nos sollicitations, au lieu de l'en sortir. Nous suivre l'aide à avancer. Depuis, son père marche devant Tom. « C'est plus facile » dit-il. Il peut trouver la solution de sauter de flaque en flaque pour avancer dans la rue. Il n'en rate pas une. Il peut encore se saisir d'un fil élastique qu'il noue autour de son corps, tendant ensuite l'autre extrémité à l'intervenante qui, accrochée au fil, le suivra jusque dans le groupe.

... pour circuler, …

Circuler n'est pour autant pas aisé. Ainsi, le fermier chez qui nous nous rendons pour l'atelier hebdomadaire, nous offre un petit tour dans son chariot. Tom est enchanté. Mais le fermier doit faire marche arrière pour manœuvrer dans sa prairie. Impossible pour Tom, c'est un désastre, tout son corps crie son désarroi. À pieds comme en voiture, ça doit tourner sans anicroche. Dès que sa circulation est modifiée, Tom hurle sa désapprobation.

... pas sans un corps…

C'est par le corps qu'il écrit son univers. Il joue souvent avec l'eau et les circuits du corps. Régulièrement il est accroché au robinet. Il bouche l'évier qui se remplit. Il emplit une tasse de l'eau de l'évier, se gargarise du contenu puis prend une éponge sur laquelle il crache l'eau et ensuite mâchonne l'éponge. Il se saisit alors de la tasse et urine dedans. Nous la vidons alors qu'il s'apprête à la boire. La tasse vide, il tente de répéter la séquence.

Il passe beaucoup de temps à éprouver des sensations. Tom chante et sent la résonance de sa voix dans son thorax, dans sa gorge. Il se frappe les pectoraux. Il se gargarise la gorge, fait des vocalises et cesse à l'instant où il met la main devant la bouche. Il aime chanter dans le micro, écouter d'où le son sort.

Il aime découvrir les contours de son corps. Il fait le moule, à l'aide de plasticine, de tous les objets qu'il trouve, de ses vêtements, mais surtout, des parties de son visage – yeux, bouche, oreilles, nez, joues – ou des empruntes de ses pieds. Il se saisit de gommettes de couleurs qu'il applique méticuleusement sur son visage, tout en se regardant dans le miroir. Ensuite, il les retire, toujours face au miroir.

Avec les smartphones, il fait des selfies qu'il affuble d'un masque de lapin, d'hérisson, d'effets de miroir déformants, de lunettes, grâce aux filtres.

... en mode selfie !

Cet été, Tom quittait pour la première fois son environnement familial pour un séjour de vacances avec le Courtil. Nous avons été les témoins privilégiés de son appréhension d'un espace inconnu et de ce qu'il a mis en place pour pouvoir circuler et s'inscrire dans un groupe de jeune.

Arrivé au gîte, il refuse de sortir du véhicule et dit : « Papa, maman, rentrer maison ». Nous ne le forçons pas à descendre. Rapidement, il explore la maison. Tom fait le tour des pièces en se mirant dans toutes les baies vitrées. Il passe de longs moments devant le miroir de la penderie, puis celui de la salle de bain.

Nous lui proposons un appareil photo. Face au miroir, il photographie son reflet en faisant différentes mimiques, s'approchant ou s'éloignant. Il photographie aussi les trous de son visage – ses oreilles, ses yeux, sa bouche. Il s'adresse à l'occasion à son image. Parfois, il touche son visage comme pour vérifier. Parfois, il peut détacher son regard du cadre et nous regarder attentivement. L'appareil photo à la main, il se mitraille en mode selfie et photographie son environnement. Il peut ainsi circuler et découvrir la Normandie.

Dans le véhicule, il occupe toujours la même place, entre la fenêtre dans laquelle il se mire – à l'opposé de la porte qui peut s'ouvrir – et l'intervenante à qui il demande à l'occasion une chatouille ou une petite intervention sur ce qu'il nomme son « bobo ». L'appareil photo à la main pour photographier ou visionner les photos prises, il s'arrête surtout sur une scène culte. Celle qui permit de désamorcer une crise.

La voici : Tom veut aller directement se baigner alors que nous nous apprêtons à pique-niquer. C'est la crise. Je le filme un peu puis lui tend l'appareil. Tom s'arrête immédiatement, très intéressé. Il regarde attentivement puis applique l'appareil contre son oreille.

Plus que de voir et d'écouter, ce qu'il recherche à ce moment-là, nous semble-t-il, c'est de ressentir – au travers de cette vidéo – les sensations qu'il a éprouvées dans son corps lors de la crise.

Tom entre à minima dans l'échange, dans le lien social

Il accepte la proposition d'un autre jeune de le porter sur ses épaules et ce alors qu'il refusait d'avancer. Les autres se battront pour pouvoir le porter, tel un roi.

Il initie un jeu lors d'une balade : « Attrape moi ! » s'écrie-t-il hilare à l'adresse d'un jeune et se met à courir.

Il s'amuse de petits dialogues qu'il répète en boucle un grand sourire aux lèvres. « Tu

sais parler ? – Ah heu gaga, ah heu gaga ! » Ce dialogue, il nous semble, est adressé à une fille de son âge qui geint dès qu'on la quitte d'une semelle.

De même, au retour du camp, alors qu'elle ne cessait de répéter : « Est-ce qu'on va à ma maison ? », Tom lui dit : « Jamais tu m'entends ! »

Discussion

Guy Poblome : Merci Cédric Lamarque. Je dois dire que chaque vignette du texte mériterait un développement sur la question de l'autisme. C'est très riche et très fourni et donc, simplement je pointerai deux choses afin d'entamer la discussion. D'une part, il y a tout ce qui est de l'ordre du circuit en boucle où rien ne se perd. Un exemple frappant c'est le jeu avec l'eau : il est prêt à ré-ingurgiter ses urines c'est-à-dire qu'il y a quelque chose du circuit immuable qui doit se répéter sans perte. Et d'autre part, il y a les déplacements et quand il y a des déplacements c'est chaque fois une épreuve et un saut, c'est-à-dire qu'il doit passer un seuil et qu'il y a un saut à faire au-dessus d'un trou. Le petit exemple assez joli celui avec les flaques, où il doit sauter de flaque en flaque, donc sauter à chaque fois au-dessus d'un abîme pour pouvoir avancer. Voilà deux choses différentes : ce qui tourne en rond et ce puis ce qui lui permet de se déplacer. Je laisse la parole à Thomas Roïc.

Thomas Roïc : Il y a effectivement la réitération du même, du S1 que Guy Poblome présentait avec la question du bord telle qu'elle apparaît d'abord dans sa matérialité, ce seuil qui est à la fois un point qui le rassure mais qui pourrait, en l'absence de vos interventions, se répéter inlassablement et ne pas pouvoir être enrichi avec des variations. Toute la finesse du texte est de montrer comment il y a, à la fois, un respect de ce seuil sans lequel cet enfant est englouti et, en même temps, après enrichissement à partir d'un déplacement du bord, tel que vous vous l'évoquiez avec les collègues.

Ce qui est également très intéressant est l'usage que fait ce jeune du selfie. Pourrais-tu nous donner quelques précisions sur ce point ? Est-ce un appareil où il peut se photographier en mode selfie comme sur les smartphones ou utilise-t-il un appareil classique avec lequel il est impossible de se voir comme dans un miroir au moment où l'on prend la photo sauf à imaginer alors un dispositif plus complexe ? Autrement dit est-ce que l'on est dans un déplacement du reflet que Jean-Claude Maleval[4] évoque à propos de la dimension du double chez Donna Williams souvent ? Est-ce enfin une complexification du reflet qui te semble à l'œuvre car tu mentionnes le passage du miroir, de la vitre au dispositif du selfie ? Tout cela est d'une grande complexité et ça serait bien que tu puisses nous le préciser.

Cédric Lamarque : Ce n'est pas un smartphone. Quand il fait des selfies, Tom essaye de se photographier en tournant l'objectif face à lui. Parfois il met bien son

visage, parfois il y a une partie d'oreille, une partie de menton etc. À d'autres moments, il peut se placer devant le miroir et photographier son reflet dans le miroir. Après il passe beaucoup de temps à regarder les images sur l'écran de l'appareil.

Thomas Roïc : Il n'y a donc pas cette immédiateté du regard, de l'image dans le miroir quand il se photographie en selfie. Il constitue donc un point de regard à partir duquel il peut être photographié, être vu et prendre forme sur une image à partir de ce point.

Cédric Lamarque : Il y a par contre l'immédiateté lorsqu'il photographie son reflet. À ce moment-là il y a une immédiateté mais c'est quand même l'autre. Il y a la question du double qui se construit à ce moment-là.

Guy Poblome : Tu m'avais dit Cédric Lamarque, lors d'une conversation que nous avions eue sur la question du double, que la structure de la famille de Tom et un peu particulière.

Cédric Lamarque : Oui, Tom a un frère jumeau. Et cette gémellité se retrouve également dans leur prénom car ils ont chacun un prénom composé dont le premier prénom est le même pour les deux.

Guy Poblome : C'est surprenant que l'on ait, dans un cas d'autisme où effectivement la question du double est prégnante, la réalisation du double dans son frère jumeau. Est-ce que cela lui donne un accès facilité au double ?

Cédric Lamarque : Ça il faudra lui demander plus tard, je ne sais pas.

Guy Poblome : Ce qui m'a intéressé aussi dans son rapport aux photos et au double c'est son intérêt particulier pour les trous du corps. Ce n'est pas seulement le côté plan, à deux dimensions, du corps mais il y a aussi les trous. Il photographie la bouche, le nez, les yeux, etc. Et il me semble que c'est à mettre en lien avec le fait de passer d'un endroit à l'autre, c'est-à-dire que le trou qui se dessine dans l'image fait exister le bord, le seuil. Donc ça fait exister un intérieur et un extérieur. Et du coup, si j'ai bien compris, il rentre dans la maison, il commence à explorer ce nouveau lieu à partir de son image et c'est ce qui lui permet alors de découvrir le monde. C'est comme s'il faisait ce bord, comme s'il faisait exister un intérieur et un extérieur. Et donc, quand il photographie le trou de sa bouche, il interroge ce qu'il y a à l'intérieur, d'une certaine façon.

Véronique Mariage : Ce jeune fait aussi un travail important quand il colle des gommettes sur son visage afin d'opérer une distinction. Quelque chose est marqué et fait bord pour qu'il s'extrait de l'image. Lorsqu'il se pare du masque de lapin ou met des paillettes en se regardant dans le miroir, il questionne, il enlève, il remet, il enlève, il remet, pour justement pouvoir exister comme différent de l'image et s'en

extraire. C'est un travail là aussi, qu'il mène, qu'il opère et qui a toute son importance.

Thomas Roïc : Oui ce travail semble venir compléter l'ébauche d'exaction qu'il réalise avec la constitution de ce point de regard à partir duquel il peut se voir.

Guy Poblome : Je reviens sur la question du trou parce qu'Éric Laurent dit que dans l'autisme il y a forclusion du trou. À l'occasion l'enfant autiste doit s'automutiler pour trouer quelque chose dans le corps et extraire une jouissance. Donc je me posais la question : est-ce que Tom s'automutile ?

Cédric Lamarque : Pas à ma connaissance.

Guy Poblome : Donc ça veut dire que cet intérêt pour le trou fait exister un bord.

Vincent Nicotra : Tom ne se mutile pas mais il lui arrive de se frapper.

Guy Poblome : Il se frappe à l'occasion. Dans quelles circonstances ?

Vincent Nicotra : Quand il veut quelque chose et qu'on lui dit non, il se met à sauter et à se frapper. Pour passer d'un endroit à l'autre c'est très compliqué. Lors d'une sortie, j'ai dû le prendre pour éviter qu'il se frappe sur les jeux du parc où nous étions.

Guy Poblome : Il s'agirait d'une espèce d'*autro-mutilation*. Il se frappe lui pour essayer d'atteindre l'autre quand on le prend pour le sortir du jeu.

Cédric Lamarque : Pour ma part, j'ai plutôt l'impression que, quand il y a une anicroche dans son circuit, il devient sans bord, même sans cadre et son corps tombe et va dans tous les sens. Ses bras, ses jambes et ses mains s'agitent et malencontreusement quelques fois il peut se donner un coup ou donner un coup peut être à l'autre. Lors du séjour qu'on a fait avec lui, il a fait plusieurs crises évidemment mais jamais il n'a réagi de la sorte. Avant le départ, nous lui avions proposé le cadre suivant : lorsqu'il disait : « ça va trop vite », on lui avait garanti qu'on lui laisserait le temps. Pour se laver par exemple, l'un des intervenant a pu attendre par exemple une matinée.

Katty Langelez-Stevens : Je voulais d'abord te remercier Cédric Lamarque pour ce cas absolument riche et qui mériterait, comme Guy Poblome le disait, que l'on approfondisse certains éléments. Je voulais juste te poser une question qui m'intéresse par rapport à la clinique que moi-même je rencontre dans mon travail. Comment comprends-tu que ce premier syntagme « capitaine crochet », ce S1, soit survenu au moment où une image du capitaine est entrée, incarnée par un autre enfant qui a fait irruption ? Qu'est-ce qui préside à ce moment où il prend la parole, où il dit quelque chose ? Ensuite cela se développe au fur et à mesure, il énonce de plus en plus de choses jusqu'à dire à cet enfant qui était dans le trop, jusqu'à lui dire « jamais

tu m'entends », c'est bien ça ? Ces séquences, on pourrait les lire avec la logique du trou et voir le cache sur l'œil de l'enfant qui fait intrusion comme quelque chose qui manque. Un peu comme le livre dans la bibliothèque chez Jacques Borie, qui fait trou. Là ce n'est pas l'enfant lui-même qui doit faire un trou mais c'est quelque chose qu'il voit dans l'autre comme faisant trou et qui lui permet à lui alors de rajouter quelque chose peut-être, de rajouter un syntagme, le « capitaine crochet ».

Cédric Lamarque : Oui comme quand on lui dit « hakouna matata » donc ça fait un trou qui lui permet. La dernière scène a lieu dans le véhicule : une jeune fille répétait depuis une bonne partie du voyage la ritournelle suivante : « on rentre chez moi. Tu me reconduis bien chez moi » qu'aucune réponse ne permettait d'arrêter jusqu'à arracher de Tom la formule suivante : « jamais tu m'entends ». C'était une façon de créer à sa manière un trou dans cette chose-là.

Katty Langelez-Stevens : C'est ça qui change ! Peut-être peut-il parler parce qu'il situe un trou dans l'autre, l'extraction d'un objet regard et puis à la fin de la séquence, c'est lui qui fait un trou avec son « jamais tu m'entends ! » Il est passé de la possibilité du trou dans l'autre à l'utilisation du langage pour faire un trou dans le trop de paroles de l'autre.

Sophie Lecocq-Simon : Je me demandais s'il y avait ou s'il pouvait y avoir, pour Tom, un destin à la réalisation des photos, des selfies, au-delà du moment où ils sont pris, au-delà de leur fonction d'investigation du monde, de son visage et de ses orifices ? Même question à propos des moules qu'il réalise avec la plasticine. On entend bien la fonction que cela prend sur le moment, mais au-delà de ce moment, est-ce qu'il fait quelque chose de ces séries d'orifices ? Ou serait-il intéressé d'en faire quelque chose ?

Cédric Lamarque : Pour l'instant, là où il en est, je ne vois pas trop. En tout cas, oui, le destin qu'il donne à ses photos c'est de pouvoir les regarder après, une façon aussi de voir son double et de faire un bord avec cela. C'est ce travail qu'il fait pour l'instant mais il ne souhaite pas par exemple les imprimer pour en faire quelque chose. C'est un tout début de travail, cela ne fait même pas un an qu'il est au Courtil.

Thomas Roïc : Pour compléter la question de Sophie Lecocq-Simon. Est-ce qu'il troue la plasticine ou pas ? Ou est-ce que ce sont seulement des empreintes en surface qu'il réalise ?

Cédric Lamarque : Il prend la plasticine et la colle à son oreille pour en faire la trace puis la regarde.

Guy Poblome : L'appareil photo lui permet de voir les choses, d'entendre les choses, et puis il le met à son oreille, c'est ça ? Et tu demandais s'il ne cherchait pas à retrouver la sensation qu'il avait dans son corps, dans l'appareil photo. Ne pourrait-

on pas dire que l'appareil photo lui-même fonctionne comme double ? Il n'y a pas seulement l'image, il y a aussi l'appareil et son fonctionnement et le bruit qu'il y a dedans qui font qu'il s'appareille sur l'appareil photo comme double. Donc il fait usage de ce rapport au double tant qu'il peut. Enfin, c'est son instrument à lui pour pouvoir appréhender le monde. C'est vraiment très important parce que c'est à partir de là qu'il peut aller visiter des espaces inconnus, sortir de sa « carapace ». C'est ça le bord. Alexandre Stevens disait « échange » et, en effet, c'est ce qui permet de faire échange.

Transcription assurée par Kahina-Katia Ayad, Hélène Bouvy, Lucas Charlot, Elaine Collard, Joséphine Duquenoy et Julien Lecubin.

---

1 Lacan J., « Conférence de Louvain », Texte établi par Jacques-Alain Miller, *La Cause du désir*, n°96, juin 2017, p. 11.

2 Eva Peron ou Evita est une actrice et femme politique argentine.

3 Laurent É., « Les traitements psychanalytiques des psychoses », *Les Feuillets du Courtil*, n°21, 2003, p. 18.

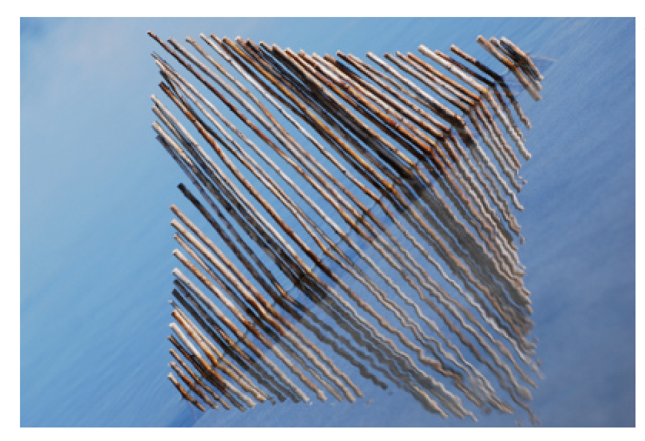
4 Maleval J.-C., *L'autiste et sa voix*, Paris, Le Seuil, 2009, p. 125. Chez Donna Williams, le reflet « est un équivalent plus discret des compagnons imaginaires antérieurs ».

Crédit photo : Antoine Robiez

Retour au sommaire

Troisième séquence - Conversation et conclusion

par **Philippe Bouillot, Dominique Holvoet, Véronique Mariage, Bernard Seynhaeve et Alexandre Stevens** | juin 2018 | revue **23 / LE CADRE ET LE BORD** | thème **Clinique**



Nous accueillons avec plaisir, Philippe Bouillot et Dominique Holvoet qui converseront autour de notre thème avec Véronique Mariage et Alexandre Stevens.

Dominique Holvoet : La séquence que Céline Aulit nous a confiée pourrait s'appeler la « ligue d'impro », car c'est plutôt sur le mode de la conversation que nous nous retrouvons à quatre, pour reprendre différents points qui nous ont interpellés, questionnés ou sur lesquels nous pourrions rebondir. Différents points entendus dans l'après-midi, après-midi que nous avons trouvée très riche, extrêmement pointue du point de vue des cas apportés et extrêmement articulée dans les différentes discussions et débats qui ont eu lieu.

La première question que je poserais tourne autour de la question du titre. Nous en avons longuement discuté avec Alexandre Stevens et le Comité éditorial de *Courtil en ligneS*, puis avec la Coordination du Courtil. Nous avons finalement arrêté ce titre : « Le cadre et le bord ». Mais maintenant que nous sommes au terme de cette journée, j'ai plutôt envie de dire : « Le cadre *ou* le bord », comme alternative. C'est-à-dire, comme Philippe Bouillot me le faisait remarquer tout à l'heure : le « cadre » et le « bord » ne participent pas du même champ conceptuel. Et on a bien entendu, dans l'après-midi, qu'il y a deux champs distincts. J'opterais pour l'exclusif : *ou* le cadre *ou* le bord. C'est à construire ce que je dis là. Alors, comment prendre les choses ? On pourrait commencer par le début, c'est-à-dire par une des premières interventions qui me semble poser le cadre de notre débat, un des premiers exposés où il s'agissait d'articuler les choses autour du Nom-du-Père. On pourrait partir de la formule que tout le monde connaît : « Le Nom-du-Père, on peut s'en passer, à condition de s'en servir ». Partant de là, donc de quelque chose d'assez basique : « s'en passer, s'en servir » m'est venu la question suivante : est-ce une formule pertinente pour l'institution ? La discussion que nous avons eue il y a quelques temps sur la formule suivante : « le père qui dit oui, sur fond de non » laisse, en filigrane, l'idée que le Nom-du-Père, on y croit toujours trop. C'était un peu le sens de mon intervention quand j'ai pris l'exemple de la strip-teaseuse, c'est-à-dire « l'os de la Loi » qui échappe toujours et tient finalement à un acte de foi. Alors ce concept du « Nom-du-Père », est-ce encore valide pour une institution du XXIe siècle ? Comment pourriez-vous rebondir là-dessus ?

Véronique Mariage : Peut-on ici parler de Nom-du-Père ? Si l'on reprend le travail de Catherine Heule, c'est plutôt « Comment tient-on à la parole ? », « comment introduit-on une parole qui tient ? ». On voit à la fois se construire une ébauche, comme elle le disait, qui permet au sujet que quelque chose du corps puisse tenir. Cela relève-t-il du Nom-du-Père ? Je dirais plutôt que quelques balises signifiantes se mettent en place. Mais ce qui m'a aussi beaucoup frappée dans plusieurs des interventions, c'est la place de *ce qui est écrit et qui ne s'efface pas*. Comment en tenons-nous compte en institution ?

Alexandre Stevens : Le Nom-du-Père, il vaut mieux ne pas y croire. Sinon cela part dans des dérives, parce qu'après tout, le Nom-du-Père, on l'assassine dans ces moments-là : c'est ça la question. Le Nom-du-Père est au fondement de tout individu et quand Lacan a formalisé ce concept comme la structure même de l'Œdipe, c'est pour s'en dégager dès l'année suivante, au profit d'un séminaire sur Hamlet qui fait valoir comment ce qui peut nous intéresser est justement ce qui échappe au Nom-du-Père, ce qui est toujours un peu de travers dans le Nom-du-père, dans la parole du père. Et toute la pièce d'Hamlet est basée là-dessus, du moins l'analyse que Lacan en fait. Donc, il ne faut certainement pas y croire, me semble-t-il. Quand Lacan dit : « il faut s'en passer à condition de s'en servir », j'entends cela précisément comme cela. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui l'invente, ça doit être Jacques-Alain Miller qui l'a une première fois formulé de cette façon : « s'en passer à condition de s'en servir » c'est-à-dire : « s'en servir sans y croire ».

Alors, à partir de ce moment-là : qu'est-ce que le père auquel on ne croit pas, dont on se passe du point de vue de la croyance, mais dont on se sert quand même ? Évidemment, il y a plusieurs versions possibles d'un père. Disons d'abord, au plus simple, dans les conventions mêmes qui organisent l'existence d'une institution comme le Courtil. Au niveau formel, il existe toute une série de choses. Par exemple, du point de vue de la sécurité, il ne s'agit pas d'enfermer les enfants à clé pour être sûr qu'il ne leur arrive rien, il faut se conduire en bon père de famille. Cela situe déjà une face du père, c'est-à-dire quelque chose de raisonnable : ce n'est pas en raison, mais c'est raisonnable. C'est calculé comme apaisant. Quand j'ai commenté le cas que vous avez amené tout à l'heure : « on va dormir à telle heure », ce genre de réglage que Véronique Mariage situe du côté des usages, est fondé sur le côté : « en bon père de famille », c'est-à-dire « raisonnablement », « on fait habituellement comme ça », « c'est dans notre culture, on fait comme ça » : c'est toute une face du « s'en servir ». Et, il y en a une deuxième, plus proche de notre clinique, même si cette première n'est pas nécessairement éloignée d'une clinique. Cette face est à mon avis plus importante, c'est le garant de la parole : en effet, nous soutenons la parole qui a été dite. Nous la soutenons, mais pas jusqu'à en devenir dingue : c'est-à-dire que nous la soutenons en sachant que nous trichons toujours un peu, mais en le faisant raisonnablement. C'est comme cela que je vois la question du Nom-du-Père. Pour certains jeunes ça peut être évidemment plus important, plus majeur dans leur vie

Dominique Holvoet : Pourrions-nous dire que vos deux réponses vont dans le sens de plus d'incarnation ? C'est-à-dire que vous mettez l'accent sur la dimension des visages, des choses qui vont du côté d'une certaine présence. C'est ce qui m'a beaucoup frappé dans le travail de cet après-midi. C'est-à-dire que lorsque nous tentons de préciser le mode d'intervention, le type de traitement, le mode de réponse que nous pouvons avoir, il y a une nuance subtile. En effet, nous ne pouvons pas déterminer l'énoncé qu'il faudrait, qui conviendrait à telle situation, mais nous mettons plutôt l'accent sur la dimension de l'énonciation, c'est-à-dire sur une présence. L'énonciation vivante plutôt que l'énoncé standard. C'est quelque chose de très sensible qui nous amènera tout à l'heure à la question du transfert.

Mais, on peut peut-être d'ailleurs embrayer là-dessus, sur la question du transfert, revenue à plusieurs reprises. Tentons de l'inscrire eu égard à la « pratique à plusieurs », ce syntagme proposé et inventé par Jacques-Alain Miller lors des Journées du RI3, organisées par l'Antenne 110. Par la suite, Antonio Di Ciaccia avait tenté une formalisation de ce que serait la pratique à plusieurs en la spécifiant pour des enfants autistes : du côté de la position de l'Autre, de l'Autre barré que constituerait une équipe indifférenciée dans sa subjectivité. C'était une époque où, au Courtil, nous accueillions moins d'enfants autistes qu'aujourd'hui. Et, nous avions développé, au Courtil, ce syntagme de la pratique à plusieurs, mais d'une autre façon. L'une n'invalidant pas l'autre. Pourquoi j'amène cela par rapport au transfert ? Parce que la position de Di Ciaccia par rapport à la pratique à plusieurs pour les enfants autistes, et à l'orientation psychanalytique en institution, c'est de soutenir que « le discours analytique est présent dans l'institution en tant qu'exclu ». On pourrait dire que le discours analytique est dans un rapport d'extimité par rapport à l'institution. Comment situer le transfert dès le moment où l'on n'est pas dans la cure analytique et où précisément on est dans une pratique à plusieurs ? Je fais donc rebondir et raisonner la question du transfert et la question de la présence, du mode de présence, de l'incarnation, de la dimension de l'énonciation plutôt que de l'énoncé, à la place de « bonnes formules » qui vaudraient pour tous, c'est-à-dire un mode de dire et même plus que cela : un mode de présence qu'il va falloir préciser, qui fait vraiment le sel de la pratique psychanalytique au Courtil.

Philippe Bouillot : J'étais sur le point de lancer à Véronique Mariage cette formule pour lui demander son avis : « se servir des usages sans y croire ». La question des usages est aussi au fond un substitut du Nom-du-Père. Quelle place alors leur donner ? Je sais que tu leur accordes une grande place. Mais se pose tout de suite la question de la croyance, c'est-à-dire de l'investissement libidinal dans la chose.

Véronique Mariage : Justement. Si c'est un bon usage il peut convenir, il est utile. Un usage, ce n'est pas du côté de l'impératif absolu. L'usage est quelque chose qui fait repère et qui permet que l'on puisse se parler et vivre ensemble mais qui permet aussi de s'apaiser, d'avoir une organisation qui fonctionne un peu toute seule, ce qui

nous permet de faire autre chose que de passer notre temps à ramasser les chaussures qui traînent partout, tout le temps.

Alexandre Stevens : Si je reprends l'intervention d'Élise Lebourg qui est là-dessus très intéressante, le « on se couche à telle heure », c'est du côté des usages. C'est un versant du Nom-du-Père. Maintenant on saisit bien la différence qu'il y a entre « ON SE COUCHE À TELLE HEURE ! » ou « *On se couche à telle heure*. ». Évidemment cela situe la question de la présence, de l'incarnation. C'est cette fonction du père qui doit être incarnée, c'est une fonction d'énonciation, un mode de présence. Il ne peut pas s'agir simplement d'une sorte de mot d'ordre général désincarné, du style des affichettes présentes dans notre salle de réunion : « Ne jetez pas votre tasse de café dans la poubelle », sous-entendu : videz-là ailleurs. Mais, où ? Ordre désincarné et paradoxal. Ces usages en forme d'impératif sont non incarnés. Dans la clinique, cela ne convient pas. Je me souviens du débat que nous avons eu au moment de l'ouverture du centre adulte, où les pompiers voulaient qu'il y ait, à chaque étage, un petit boîtier avec une vitre et derrière, une clé, et qu'il soit écrit sur la vitre : « Brisez la vitre ». Il a fallu leur expliquer que cela poserait des problèmes. On ne lâche pas des impératifs comme ça, parce que tout dépend de la façon dont c'est entendu. La question de l'incarnation est spécialement importante dans la clinique en institution.

Dominique Holvoet : Absolument, je vais d'ailleurs poursuivre dans ce sens-là, par rapport à la remarque que Philippe Bouillot faisait au début de l'après-midi. Il faisait remarquer qu'un trop grand investissement pulsionnel de la règle a des côtés extrêmement problématiques. C'est une autre façon de dire que si on y croit trop, ça foire. Ça foire au sens où c'est vraiment la foire, où c'est le « fort Chabrol », ou bien d'autres choses très envahissantes. Et, à partir de là, Alexandre Stevens avait, dans le débat, proposé trois modes de règles. Nous pourrions en ajouter une quatrième, si on suit l'exposé d'Élise Lebourg, et distinguer deux parties. On aurait la règle comme usage et la règle comme bord : ça c'est le bon usage de la règle que je vais développer après. Et puis, de l'autre côté, la règle qui générerait plus de problèmes qu'elle n'en résout, c'est la règle comme impératif capricieux. Élise Lebourg en a ajouté une autre, dans la même logique, c'est la règle flottante. On pourrait d'ailleurs faire un petit détour sur le commentaire que Jacques-Alain Miller a fait récemment dans le cours qu'il a donné sur la neutralité analytique – je n'y étais pas, mais on peut le voir sur internet en vidéo – cours dans lequel il fait un commentaire très développé sur « Comment saisir ce que c'est que l'écoute flottante ? ». Il fait remarquer d'abord que c'est une traduction qui n'est pas tout à fait heureuse, qu'on pourrait traduire un peu autrement que par « écoute flottante ». Il fait valoir que, dans le temps de l'écoute de l'analyste, il s'agit qu'il y ait un moment de suspens, c'est la dimension de « page blanche », où l'analyste n'a pas à attendre telle ou telle réponse, tel ou tel contenu pour dresser l'oreille, que tout est écouté de façon égale. Il fait la traduction des termes de Freud pour mettre en valeur la dimension d'une écoute « de façon égale » qui ne privilégie aucun contenu. Mais il y a un second temps où l'analyste est présent par l'interprétation. Cela résonne avec la question que posait Philippe Bouillot à

Véronique Mariage : si la règle on n'y croit pas, alors tient-elle vraiment ?

C'est toute la question de savoir comment spécifier cette incarnation dont on parle, comment spécifier ce mode de présence, comment spécifier ce qu'on appelle le transfert, quel usage en fait-on ? La règle comme usage et la règle comme bord sont ainsi le thème de l'après-midi. Au fond, la règle comme usage ou comme bord nous donne l'idée de rivage. Il y a la loi qui détermine une ligne, qui serait une ligne, non pas absolue, mais qui distingue une marge, comme un littoral. Dans le domaine législatif, c'est ce qu'on appelle la jurisprudence, toutes les procédures, toute cette zone intermédiaire : la longueur de temps qu'il faut pour juger. Cela prend parfois des mois, des années. Tout cela s'explique par le fait que la loi comme une ligne droite n'existe pas : il y a une marge, un littoral qui spécifie l'indécidable. La règle constitue donc plutôt un bord dans le sens où elle n'est pas un absolu. On pourrait essayer de préciser ce que j'essaie d'amener là, du côté de la mise en avant que tout cela tient à une présence *en-corps*, en deux mots – c'est une remarque de Véronique Mariage. La présence au niveau du corps.

Véronique Mariage : C'est justement quelque chose dont on ne peut pas dire grand chose, puisqu'elle est en-corps. Mais c'est une présence qui n'ordonne pas. dans le sens qui commande. Qui ordonne peut-être dans l'ordonnancement des choses mais qui ne commande pas. On pourrait faire cette distinction intéressante. Et cette présence un repère important pour le sujet.

Dominique Holvoet : Je vais rebondir là-dessus parce qu'Alexandre Stevens a fait une remarque qui est peut être passée inaperçue à propos de l'usage de la langue. Quand il a dit, en substance tout à l'heure, que dans l'usage de la langue, il y a une dimension d'intimation, c'est-à-dire que dès que vous parlez, vous commandez. C'est quelque chose que nous ne pouvons pas ignorer. Je laisse Alexandre poursuivre.

Alexandre Stevens : Il faut décaler les choses du cadre vers le bord. Qu'est-ce qui constitue le bord entre le sujet ou son autre ? Il n'y a pas de réponse universelle. Simplement, en reprenant la séquence d'Élise Lebourg, on voit que le sujet négocie son mode d'emploi de la règle générale pour monter sur la camionnette pour la laver. Dans ce moment-là, il faut quand même être clair : si ça fait bord, ça fait bord parce que c'est lui qui engage la négociation, ce qui apaise. Quelque chose s'est présenté de l'Autre, qu'on pourra peut-être appeler cadre, et lui a permis de constituer ce bord, pour arriver à parler autour du toit de la camionnette. Je dis cela parce que dans ce cas-là, il s'agit d'une négociation. C'est ce qu'il dit. Il négocie, mais toute négociation ne fait pas bord. On est bien d'accord que nous ne promouvons pas la négociation avec un jeune sur le mode « tu peux sortir jusqu'à 8h, non 9h » et finalement on se met d'accord sur 8h30. Tout le monde fait ce genre de truc, ça s'appelle la négociation. Ça ne fait pas forcément bord ça, et ce qui est particulier ici, c'est que ça vient du sujet. Rien à voir non plus avec la négociation du type contrat. Vous savez que le contrat, je suis absolument contre, parce que le contrat n'est utile

que lorsqu'il ne sert à rien.

Dominique Holvoet : Au mieux, et au pire il génère ce qui s'essouffle.

Alexandre Stevens : Je vais prendre un autre fragment qui vient du texte d'intervention de Catherine Heule. Il s'agit du premier cas que nous avons entendu, celui de Lilla. C'est assez complexe, elle est battue, elle se bat avec un sapin etc. Cela a un côté très désorganisé. Et finalement, on s'arrange au niveau de l'équipe pour qu'elle puisse à la fois faire appel dans les moments difficiles, sans qu'elle se sente menacée, c'est-à-dire sans aller au créneau trop vite – c'est ça que veut dire sans qu'elle se sente envahie – et d'autre part qu'elle puisse témoigner de ce qui l'envahit, c'est-à-dire venir écrire une lettre. Au fond, ce simple dispositif, on pourrait appeler cela un cadre qui n'est pas un règlement - mais qui est un cadre. À partir de là, cette jeune s'en saisit et construit son bord avec l'Autre en venant écrire des choses.

Philippe Bouillot : Je voulais avoir votre avis sur ceci : j'ai eu le sentiment que si on en est venu à évoquer la question du cadre et du bord, c'est peut-être dans un mouvement qui avait sa logique. On a beaucoup parlé de la singularité. Ne pourrait-on pas dire que la question du cadre se pose là où la singularité rencontre sa contradiction ? C'est un point sur lequel Éric Laurent insiste. À promouvoir de manière unilatérale la question de la singularité, on peut évidemment pousser le sujet à l'acte. N'y a t-il pas une logique, un rapport dialectique entre les deux qui nous amène aujourd'hui à parler du cadre après avoir parlé de singularité ?

Véronique Mariage : De plus, la singularité ne peut pas émerger sans point d'appui sur autre chose. Il n'y a pas de singularité possible autrement, il me semble.

Alexandre Stevens : Évidemment, on ne peut pas dire : « il n'y a rien d'universel, tout est singulier ». Tu as raison, sans doute insiste-t-on tellement sur la question de la singularité qu'il faut de temps en temps ramener l'universel. Ce n'est pas par hasard qu'une des interventions a été sur le « oui » sur fond de « non ». C'est très juste de voir les choses comme cela. L'histoire des os est fantastique puisqu'on voit bien que sans qu'on ne doive mettre au Courtil la règle universelle qu'il est interdit de dépiauter les pigeons morts qu'on trouve, il est clair quand même qu'il ne faut pas le faire, et personne ne va faire ça. Donc il y a de l'universel, qui se donne sous la forme du « non ». Mais « il faut trouver une autre solution... et d'urgence ». Ça, c'est le génie de la personne qui trouve, à chaque fois. Et là, il y a de la singularité, la singularité de l'intervenant. Il y a ce trait de génie, je ne suis pas sûr que j'y aurais pensé au moment même. Par exemple : « un pigeon, ça met combien de temps pour que les os soient blancs ? », elle a dit : « deux ou trois semaines ». Je craindrais de pousser le jeune à aller voir régulièrement comment ça évolue mais, en l'occurrence, je trouve génial d'avoir tout de suite pensé à ça. Là, il y a un trait de singularité qui est génial, et qui décale la chose, qui décale la règle universelle – évidemment on ne dépiaute pas de pigeons au Courtil – et qui la décale du côté d'une singularité, c'est-à-dire de quelque

chose d'incarné. Ce n'est pas juste une règle absolue.

Cela dit, il y en a quand même autour de la violence, il y a des limites à ça. On a toujours considéré qu'il y a quelques « non » fondamentaux. Je ne sais pas si ces limites sont plus naturelles mais enfin il en faut, une, deux ou trois. Je pense simplement qu'il faut qu'elles soient incarnées. Je ne pense justement pas qu'il faille qu'elles soient dites de la même manière pour et par tout le monde.

Véronique Mariage : Est-ce qu'il ne faut pas qu'elles aillent de soi ? Qu'elles aillent de soi, dans le sens qu'elles aient leur logique pour se faire entendre autrement ? Elles dépendent de la place d'où elles vont être dites et dans quel but.

Philippe Bouillot : Il y a sans doute une vérité absolument structurelle à interdire de la violence, exactement comme Jacques-Alain Miller le développe dans son texte sur l'enfant violent. Je me saisis et je détourne une expression qui est dans son texte, je vous la lance, vous me direz comment vous la comprenez. Quand il parle d'Hercule et qu'il parle du cadre d'un choix, fondamentalement et quelle que soit la structure, il y a le cadre d'un choix. Est-ce que ce n'est pas aussi ce cadre-là qu'on propose aux jeunes chez nous, dans leur rapport à la violence et donc à la pulsion ?

Alexandre Stevens : Absolument.

Philippe Bouillot : Je détourne la formule, parce qu'elle ne va pas dans ce sens-là.

Dominique Holvoet : Par rapport au choix, ce qui me vient est la question du choix forcé et de ce qui porte à conséquence, l'espace pour le choix qui est vraiment ce qu'on tente d'établir, une multiplicité de possibilités mais pas une infinité de possibilités, c'est toute la différence ! Cela répond aussi à la question d'où on est parti sur la singularité, qui confinerait à ce que Lacan appelle – il ne le dit pas tout-à-fait comme ça – l'idéologie de la liberté, que la psychanalyse se laisserait emporter par l'idéologie de la liberté, ce contre quoi il s'élève précisément dans des journées qui portaient sur l'institution[1]. Donc oui, le cadre d'un choix c'est ce qu'on essaie de mettre en place, d'établir. C'est ce que le Courtil a essayé d'articuler, qu'il y ait une multiplicité de possibilités et pas une infinité. Ça n'empêche pas de faire des choix en dehors, mais ça porte à conséquence. On n'a pas l'idée qu'on peut travailler avec tout le monde, on n'a pas l'idée que tout le monde a sa place au Courtil. C'est quelque chose que je dis souvent aux entretiens d'admission, à l'enfant comme à la famille. Il faudra qu'on envisage si ce lieu te convient, à toi l'enfant, s'il vous convient aussi à vous les parents, d'une autre façon » et puis voir si nous, nous pensons qu'on pourra offrir ce qu'il convient à l'enfant.

Est ce qu'on ne pourrait pas distinguer, pour développer la question du cadre, ce qui concerne les usages du collectif et ce qui concerne justement la singularité, c'est-à-dire la conception du sinthome ?

Je me disais que toutes les élaborations qu'on a entendues dans l'après-midi sur la question du bord reviennent à ceci : au fond, pour reprendre l'expression qui a été utilisée, le bord c'est toujours le bord du gouffre. C'est-à-dire que le bord, c'est toujours le bord d'un trou et donc, il y a des cas que l'on pourrait appeler presque infra-cliniques – ce n'est pas péjoratif – où le travail est de constituer un bord. Cela fait lien avec ce qui a été dit sur la forclusion du trou, la théorie d'Éric Laurent qui propose de considérer que le corps n'est subjectivement pas troué, qu'il n'y a pas de trou et donc qu'il faut constituer un bord pour que se constitue le trou et donc l'échange. Donc le bord comme étant ce qui permet le trouage, et qui évite la question de l'automutilation, sinon il y a besoin de mutilation, c'est-à-dire la tentative de perforer le corps dans le réel de la chaire. Le trou, qu'est-ce qu'il permet ? Il permet l'échange.

J'essaie ainsi d'articuler bord et trou pour faire une clinique presque universelle, qui vaut pour tout sujet. Est-ce que ce qu'on appelle le bord, ce n'est pas ce qu'on appelle le fantasme ? Il y a des fantasmes à ciel ouvert et des fantasmes à ciel fermé, à ciel couvert plutôt. Mais une analyse, c'est quand même la construction du fantasme fondamental. Il faut distinguer les fantasmes au pluriel et la construction *du* fantasme fondamental. Et je me disais que ce qu'on appelle construction du bord, qui est finalement construction d'un sinthome, qui est quelque chose d'une singularité tout à fait inexportable qui donne – on pourrait dire – son cadre à la vie d'un sujet. Le bord – je proposerai cette formule – c'est ce qui donne de l'épaisseur à la réalité. Cette formule m'est venue en entendant les exposés de cet après-midi parce que donner de l'épaisseur à la réalité, c'est exactement ce que Lacan appelle le cadre du fantasme. Vous vous souvenez du schéma R où la bande centrale constitue une certaine épaisseur qui donne son cadre à la réalité. Dans le schéma de la psychose, qui est le schéma suivant, avec les deux asymptotes, cet espace, cette épaisseur se réduit à une seule ligne. Au fond, la construction d'un bord, c'est tenter d'élargir un peu quelque chose de cette ligne qui, sinon, spécifie la perte de la réalité dont parle Freud. Cela fait clinique universelle. Pour tout sujet, ce que l'on tente de mettre en place c'est la construction d'un bord, on est vraiment du côté du traitement, du côté du travail, au-delà de trouver les bons usages pour la vie communautaire, pour le collectif.

Véronique Mariage : Les usages sont des outils. Ils ne sont pas le but en soi.

Dominique Holvoet : Cela installe le cadre du choix.

Philippe Bouillot : Oui et ça implique évidemment un terme qui n'a pas été évoqué explicitement sauf qu'en pratique, c'est bien de cela dont il s'agit aujourd'hui : la conversation. On passe quand même un temps fou à ça, à converser sur les usages de telle sorte que, d'une certaine façon, justement, personne n'y croit trop.

Alexandre Stevens : Juste un mot sur ce que tu disais – je trouve que c'est une très

belle formule : le bord c'est le bord du fantasme du côté de la névrose alors que du côté de la psychose ce bord demande à l'occasion à être un peu allégé et puis, là où il n'existe pas, il s'agit de constituer ce bord.

Dominique Holvoet : Tu as raison, il y a la ligne puis il y a les deux points qui tirent, qui étirent un espace.

Alexandre Stevens : On dit c'est le bord du trou, c'est aussi le bord de mer, le littoral, le bord avec l'étranger absolu.

Yves Vanderveken : Philippe Bouillot disait que la question du cadre et du bord s'imposait à nous, dans le cadre de toute l'importance que nous mettons sur la singularité. Je me pose la question de comment appréhender et se saisir d'un passage du texte de Jaques-Alain Miller. Il y distingue la violence quand elle ressort d'un raté dans le processus de refoulement – ça, c'est du côté de la névrose – et la violence quand elle relève d'une faille dans l'établissement de la défense – indiquant que ça, c'est autre chose. Dans ce dernier cas de figure, qui est celui qui semble concerner le plus notre clinique en institution, il précise : « Même si la violence chez l'enfant est d'ordre psychotique, on peut tenter de lui implanter un signifiant de l'autorité, un ersatz faisant office de signifiant-maître[2] ». C'est à la fois clair, et demande à être déplié.

Dominique Holvoet : Je fais résonner ça avec ce qu'on a dit tout à l'heure. Elle a supposé un vrai forçage. Je ferais équivaloir les deux, résonner en tout cas le fait que l'installation, ça a supposé un certain forçage. C'est là que je situe l'ersatz du Nom-du-Père.

Alexandre Stevens : Oui, nuançons le côté « lui implanter un signifiant-maître » ou « lui implanter un surmoi féroce ». Si on énonce un ensemble de règles, on est du côté d'un surmoi féroce. Ce n'est pas la même chose que Jacques-Alain Miller propose, ce n'est pas lui implanter une série de règles. Dans les textes sur la psychose ordinaire, dans un tout autre contexte, il évoque la question des excès de marques sur le corps, ou d'attaches au corps etc. qu'il considère comme une mode un peu schizophrénique d'accrocher le corps, mais qui se trouve aussi aujourd'hui chez les hystériques puisque c'est à la mode. Eh bien, quelle est la différence entre les deux ? Quand c'est du côté de l'hystérie, il y a toujours un principe de limitation, dit Jacques-Alain Miller. Il s'agit d'introduire un principe de limitation, ou un symptôme, un trait que le sujet fait sien.

Dominique Holvoet : Merci à Véronique Mariage, à Alexandre Stevens et à Philippe Bouillot pour cette conversation.

Conclusion de la journée par Bernard Seynhaeve

Je ne suis pas très bien placé pour faire cette conclusion car, en général, l'on commence par remercier ceux qui ont organisé l'après-midi de travail et je ne sais pas nominativement qui l'a fait. Je peux simplement témoigner de l'effet que cet après-midi a eu sur moi. Je suis impressionné par le niveau et la qualité des travaux qui ont été présentés, des avancées du travail au Courtil et je remercie évidemment tous ceux qui ont participé à ces travaux.

Le point que je voudrais rapidement souligner avec vous relève de la contingence qui fait que cet après-midi de travail, qui est une après-midi de rentrée du Courtil, coïncide avec deux départs, ceux de Véronique Mariage et d'Alexandre Stevens. Je ne peux m'empêcher de vous faire part de ce que ces départs me font à moi qui ai quitté le Courtil il y a déjà presque trois ans maintenant.

Nous avons parlé du transfert, nous avons évoqué cette question aujourd'hui, et c'est justement ce qui m'a frappé dans le style de Véronique Mariage : sa présence incarnée ! Je pense que cela doit résonner pour tous les enfants qui ont travaillé avec elle. Je reviendrai là-dessus. Concernant Alexandre Stevens, je me permettrais de reprendre quelques-unes de ses petites phrases qui sont restées gravées pour moi comme dans le marbre.

J'ai travaillé longtemps avec Alexandre Stevens et c'est lui qui m'a transmis cette phrase qui, pour moi, résonne toujours : « souffler sur les braises du désir ». Si ça, ce n'est pas une façon de dire ce que c'est que le transfert dans une institution comme le Courtil, dans une institution où on applique la psychanalyse appliquée à la thérapeutique, et bien je n'en vois pas d'autres ! En tout cas, c'est ce qui fait la singularité du Courtil. C'est une chose que je n'oublierai jamais. Je pense que c'est ce qu'Alexandre Stevens a fait tout le temps. Son intérêt fut de pousser à ce que les gens ne cèdent pas sur leur désir. Il y a une autre phrase qui s'articule tout à fait à celle-là : « Une institution qui n'invente pas, c'est une institution qui est condamnée à mourir ». Ce qui a toujours intéressé Alexandre, c'est précisément à veiller à ce que chacun puisse inventer. Retenez simplement cette phrase.

À cet égard, concernant Véronique Mariage, je reviens sur cette question du transfert. J'ai toujours été frappé par son souci permanent de faire la place nécessaire à la construction chez les enfants. Permettre aux enfants d'inventer leur solution a été sa priorité. Si je dis qu'elle m'a impressionné par sa présence incarnée, c'est que Véronique Mariage a toujours été un pilier inébranlable, qui inspirait la paix et à qui les enfants pouvaient s'adresser, s'arrimer. Ils attendaient sa venue lorsqu'elle s'était absentée.

Je vous remercie pour votre attention.

Dominique Holvoet : Juste un dernier mot pour remercier Céline Aulit qui était la directrice de cette journée. Félicitations c'était remarquable. Merci à Vincent Nicotra et Jérôme Foviaux, qui ont assuré la technique toute l'après-midi. Merci à Laurence Baye qui a assuré l'intendance et merci à mon épouse, Astrid Holvoet Lacroix, qui a permis que nous profitions de ce lieu agréable.

Transcription réalisée par Elaine Collard, Mathilde Jedrzejewski et Justine Saffer

---

1 Lacan J. « Allocation sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 361 : « Et l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme, s'il ne portait en soi la folie comme la limite de sa liberté. »

2 Miller J.-A, « Enfants violents », Intervention de clôture de la 4ème journée de l'Institut psychanalytique de l'Enfant, Paris, le 18 mars 2017, *Après l'enfance*, Collection La petite Girafe, Navarin éditeur, n°4, 2017, p. 205.

Crédit photo : https://www.flickr.com/photos/streuwerk/

Retour au sommaire

La parole en institution

par **Éric Zuliani** | juin 2018 | revue **23 / LE CADRE ET LE BORD** | thème **Rencontre**



Ce que je vais avancer aujourd'hui est issu de deux fils de réflexions actuelles. Le premier porte sur la pratique en institution. Je travaille comme psychologue en ITEP et, en 2016-2017, j'ai fait une série d'interventions qui portaient sur cette pratique, l'éthique en institution, qui tentait d'éclairer ce que cela peut vouloir dire d'être « orienté par la psychanalyse ». Cet ITEP se réfère à la psychanalyse, mais la pression protocolaire dans le champ médico-social m'a fait remettre sur le métier ces questions d'orientation : pour moi-même et pour mes collègues.

Le second fil est celui d'une lecture suivie pour un enseignement à l'antenne clinique d'Angers du texte de Lacan : « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse[1] ». Il se trouve que j'ai découvert avec bonheur cela sur la pratique, qui trace un programme d'une ampleur extraordinaire.

Le nouage de ces deux fils – la pratique en institution et ce texte portant sur la parole –, m'a donné envie d'examiner à nouveaux frais, pour vous, la question de la parole en institution.

Je vais soulever quelques phénomènes simples que l'on rencontre en institution dans la perspective suivante : nous n'entendons pas toujours ce que disent les jeunes que nous accueillons, et l'obstacle en est nos préjugés. Vous savez que Lacan a mis, de manière surprenante, ce que l'on nomme *la résistance* – terme qui avait un certain succès dans les années cinquante quand il écrit « Fonction et champ » - du côté de l'analyste, du praticien. Freud, lui, parlait plus simplement de nos préjugés faisant obstacle à la pratique.

Eh bien je voudrais proposer quelques préjugés qui me sont apparus comme faisant obstacle pour moi-même, et une manière de les surmonter. J'ai bien conscience de ne pas avoir tiré les conséquences, dans mon propos, notamment concernant l'accueil de sujets psychotiques comme c'est le cas dans mon ITEP.

L'expérience humaine ? Une expérience de parole

On ne mesure peut-être pas bien ou on oublie, rattrapés que nous sommes par le sens commun qui se confond avec la psychologie, la proposition inouïe que fait Lacan dans son texte programmatique « Fonction et champ de la parole et du langage en

psychanalyse ». Quelle est-elle ? Il propose de considérer l'expérience analytique – finalement l'expérience humaine – comme étant essentiellement une expérience de parole. Cette proposition est un point de vue radicalement différent de ceux que Lacan nomme les « professionnels des idées[2] » pour qui l'expérience commune est une expérience sensible. En d'autres termes, le sens commun que Lacan considère se confondre avec la psychologie, aborde l'être humain comme un individu doté d'un corps et d'un appareil psychique qui en est la doublure, s'avançant dans le monde guidé par ses sens ; le réel consisterait à « embrasser les arbres[3] ». Même du côté d'une psychanalyse se confondant avec la psychologie, « nul doute que dans cette voie, se flairer réciproquement ne devienne le fin du fin de la réaction de transfert[4] », note Lacan.

Or, si nous regardons les hommes vivre, il n'est pas difficile de rejoindre Lacan dans son constat : l'expérience commune que nous constatons, de manière directe, est qu'ils parlent entre eux, se taisent, rétorquent, se réunissent, s'interrogent, font des colloques, etc. Dans une institution, ce me semble être aussi le cas : un discours concret en est le cœur. Inversement, l'*homopsychologicus*[5] que notre société construit, dont elle est friande, s'aperçoit mal de manière directe. Ce que l'on appelle les facultés mentales, par exemple, qui composeraient un appareil psychique, ne s'attrapent que par des actions de parole ou d'écriture : répondre à une série de questions, par exemple. Ces dispositifs expérimentaux accèdent-ils à la faculté que l'on interroge ou au discours par lequel on veut attraper cette faculté ? Du côté de la psychologie de l'enfant, par exemple, quelqu'un comme Vygotski ne négligeait pas ce point de l'expérience de parole, contre Piaget. La psychologie d'aujourd'hui double ce premier *a priori* qui postule l'existence de facultés ou de processus mentaux (attention, mémoire, intelligence, motivation, émotions…) d'un second *a priori* : ces facultés trouveraient une correspondance, par zone, dans le cerveau, plus précisément aux réseaux de neurones : où sont les pensées ? Dans le cerveau. Cette construction de l'*homopsychologicus,* Lacan la dénonce dans un autre texte comme étant bien plus dangereux que le scientisme physicien ! [6]

A l'inverse, si l'on prend en compte l'expérience concrète, quotidienne des êtres humains, d'une institution, on aperçoit que les jeunes nous parlent et que nous leur parlons.

Freud a mis en valeur ce point essentiel que l'homme est pris dans une expérience de parole, et a choisi dans cette expérience de parole trois phénomènes de langue très particuliers pour le démontrer : le rêve, le lapsus – acte manqué, et le mot d'esprit.

Un point commun les réunit : dans les trois, il y a bien des énoncés mais dont l'énonciation est incertaine pour un laps de temps. Certes le sujet assume son rêve, son lapsus ou mot d'esprit, mais pas toujours, et toujours avec un léger décalage. Production nocturne qui ne vous demande pas votre avis, raté de langue que vous ne vouliez pas, mot d'esprit qui vous dépasse sont autant d'énoncés qui vous traversent

et dont vous vous faites l'énonciateur par raccroc. Autant de modalités du caractère trans-individuel de l'inconscient où se produit le sujet dans un rapport à l'Autre. En effet, comme l'indique J.-A. Miller, « l'analyse freudienne du *Witz* justifie Lacan d'articuler le sujet de l'inconscient à un Autre, et de qualifier l'inconscient comme trans-individuel[7] ». Cela veut dire que deux personnes parlent à partir d'un « lieu » où se constituent des énoncés qui ont parfois, mais pas toujours, des énonciateurs, une énonciation. Ces trois phénomènes de langue montrent que si les énoncés forment un discours concret, l'énonciation, elle, n'est pas assurée ; pas toujours. On peut dire des énoncés, sans énonciation : ça s'appelle la langue de bois, par exemple. J'ai utilisé le mot « lieu » en mettant des guillemets. Ce n'est pas facile de considérer ce lieu qui fait que l'expérience de parole est trans-individuelle. Freud, par exemple, qui était médecin et intéressé par la pointe de la recherche de son époque, déjà une recherche autour des neurones, n'a pas eu l'idée de rabattre, de situer cette expérience de parole dans le cerveau quand il parle du rêve. Quand il veut définir le lieu de l'inconscient, il se sert d'une métaphore : l'inconscient est ce lieu réel (comme on dit une image réelle) créée par un jeu de miroir, comme dans un appareil optique[8].

À la condition, donc, que notre *homopsychologicus* ne fasse pas écran, on peut apercevoir qu'une institution c'est ce lieu où un sujet et non un individu se constitue à partir du jeu de partenaires qui se rencontrent et qui parlent. Une institution, c'est ce lieu où un « lapsus » peut se produire en infraction avec la conduite habituelle du jeune et permettre qu'une énonciation l'assume.

Le problème des comportements

Toujours dans cette veine de déloger un préjugé qui pourrait faire obstacle à la pratique, je voudrais à présent m'intéresser à ce qu'on appelle les comportements. J'ai été très étonné de lire dans le texte « Fonction et champ de la parole et du langage », sous la plume de Lacan, une raison pour laquelle le praticien peut avoir un intérêt pour les comportements du patient qu'il reçoit. Je vous propose alors d'étendre ce constat que fait Lacan à notre propre gouverne.

C'est un passage que l'on trouve en bas de la page 247 et en haut de la page 248. Lacan y rappelle une chose évidente qui semble à l'époque avoir échappé aux psychanalystes eux-mêmes : « Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient[9] ». C'est une affirmation, vous le sentez, que l'on peut aisément généraliser à beaucoup d'activités humaines. Lacan précise qu'il n'y a pas de parole sans réponse, mais en même temps dresse la figure d'un praticien en auditeur silencieux. Il y a donc un paradoxe. Eh bien la réponse est du sujet, et ne relève d'aucune individualité. Maintenant, si le praticien méconnaît la fonction de la parole, « il n'en subira que plus fortement l'appel, et c'est le vide qui d'abord s'y fait entendre, c'est en lui-même qu'il l'éprouvera et c'est au-delà de la parole qu'il cherchera une réalité qui comblera ce vide. Ainsi en vient-il à

analyser le comportement du sujet pour y trouver ce qu'il ne dit pas[10] ». Voilà le moment très précis où l'intérêt pour le comportement s'insère : à partir d'une méconnaissance de la fonction de la parole et une difficulté d'être un auditeur silencieux. Le patient en est chosifié, rendu à son individualité. Jusqu'ici j'avais l'idée que notre civilisation avait un goût pour le comportement : ce n'est pas faux, mais je n'avais pas aperçu que cette option pour le comportement pouvait relever de la position du praticien lui-même. Alors, à partir de là, un certain nombre de phénomènes que nous avions repérés dans l'institution où je travaille ont pris un autre relief. Un gros mot, par exemple, revenait souvent : « Ta gueule ». Il était parfois dit, le matin, avant même que nous parlions. Nous apercevions du coup, cette difficulté de notre côté à être auditeurs silencieux ; nous ne savions pas nous taire. De même des phénomènes faits d'une série de comportements peuvent se lire, à partir du moment où l'on considère que les jeunes, tout comme nous, sont plongés dans une expérience de parole. Je vais vous donner un exemple.

Ben sort d'un atelier et se rend dans un autre où se déroule une partie de dés. Il observe, puis soudain hurle : « De toute façon vous ne voulez pas que je joue », s'en prend à Cécile son éducatrice comme responsable de ce rejet et claque la porte violemment. En l'interrogeant, nous avons pu reconstituer la séquence qui commence dans l'autre atelier d'où il part très content de retrouver Cécile. Chemin faisant il pense à ce qu'il va pouvoir faire avec elle, et dans cette chaîne de « pensées », l'une d'entre-elles qui aurait pu être interrogative, du style : « Vont-ils accepter de m'accueillir pour cette partie de dés ? » et immédiatement s'impose à lui : « ils (qui va devenir tu) ne vont pas accepter que je joue ». Pas de point d'interrogation, pas de *peut-être*. Cette pensée prend son autonomie et devient donc injonctive, charrie une idée de rejet ; passe du je au tu : « Tu ne veux pas que je joue » (Je ne veux pas que tu joues). À l'arrivée, un énoncé (une pensée, c'est pareil) orphelin de l'énonciation d'une demande, par exemple : *je voudrais jouer avec vous*. L'énonciation orpheline se voit attribuée à l'Autre qui, vous le remarquerez, a de mauvaises intentions. Dans cette scène, Cécile, à son corps défendant, vient à occuper la place de l'Autre méchant qui énonce un rejet, qui insulte et tutoie l'être de Ben. Claquer la porte est la moindre des choses pour retrouver une assise subjective.

Mener une expérience

J'ai beaucoup parlé, dans le commentaire suivi de ce texte de Lacan, d'*expérience*. Vous avez vu que ce terme est revenu dans mon propos : une expérience de parole. Mais on peut aussi qualifier cette expérience de parole d'une autre manière : c'est une expérience qui a à voir avec le savoir, une expérience de savoir. Le savoir, ce n'est pas la connaissance. Si l'on se tourne à nouveau vers l'activité principale des êtres humains qui passent beaucoup de temps à parler, on peut se demander : mais dans quel but parlent-ils ? Pour savoir. Et tout autant, bien sûr, pour ne pas savoir. Pour savoir de quoi il en retourne, pour savoir qui aura le dernier mot, pour savoir ce qui est

opaque pour nous-même, pour savoir le fin mot d'une histoire, pour savoir à quoi s'en tenir, etc. Vous entendez par ces exemples que ce ne sont pas des connaissances qu'on puiserait dans des livres et des manuels. Le savoir (et la satisfaction qui y est liée) court dans ces paroles que nous échangeons. L'expérience de parole est aussi une expérience de savoir au sens où en parle Hegel (*Erfahrung*), un savoir intimement lié au registre de la vérité. Par exemple : vous avez quinze ans, vous aimez follement votre père (ce héros). Le portable de celui-ci sonne car un SMS est arrivé, et presque sans le savoir, vous regardez et savez à présent qu'une autre femme que votre mère écrit des mots d'amour à l'homme qu'est votre père. On ne peut pas dire tout bonnement que vous prenez connaissance d'une information ! C'est un savoir qui ouvre sur quelques vérités cruelles et qui peut vous amener à consulter un analyste, ce qui fut le cas.

L'institution comme scène : « place ouverte au jeu des rôles[11] »

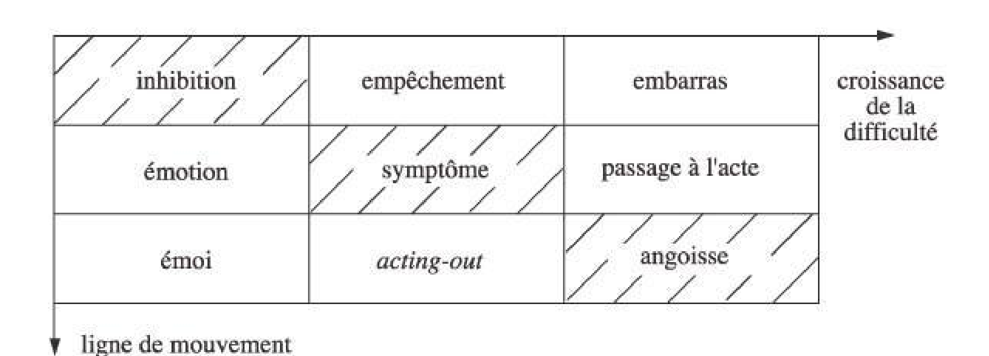
Dans une institution, il est souvent question des mises en acte, un peu moins des inhibitions. Ces mises en acte sont souvent englobées dans la vaste appellation de « violence » ou alors de « passage à l'acte », plus précise. Peu souvent est évoqué l'acting out. Or, il y a longtemps dans une conversation préparatoire à une Journée CEREDA, j'avais entendu Alexandre Stevens faire valoir cette question de l'acting out en institution. Mon attention fut retenue. Là où j'en suis je dirai qu'en effet, l'acting out – qui reste un terme technique un peu opaque –, se comprend de la manière suivante : l'institution est une scène sur laquelle vient à se jouer une « insurrection de *a*[12] », c'est-à-dire, une insurrection du sujet sous les accents de l'objet qu'il est, son être. N'oublions pas aussi que Freud, pour nommer l'inconscient, outre sa métaphore de l'appareil optique, parle de l'Autre scène. Lacan lui-même multiplie les références aux rôles, à la scène. Il y a une référence aussi de Lacan dans le Séminaire XVI, dans une partie qui s'appelle « Clinique de la perversion » où Lacan évoque « une place ouverte au jeu des rôles ». Lacan examine dans ces pages les rapports entre le grand Autre et le petit *a*. Il dit ceci : « Il est ici (*le a*) à une place que nous pouvons désigner du terme d'extime, conjoignant l'intime à la radicale extériorité. C'est en tant que l'objet a est extime, et purement dans le rapport instauré de l'institution du sujet comme effet de signifiant et comme par lui-même déterminant dans le champ de l'Autre une structure de bord.[13] »

Mais c'est dans son séminaire sur l'angoisse que l'on peut saisir ce qu'est cette scène quand Lacan examine justement les notions d'inhibition et de passage à l'acte dans son séminaire. On peut dire qu'il les considère comme des phénomènes de frange qui lui permettent de faire apparaître cette scène par ses bords.

Concernant l'inhibition : dans les premières pages du séminaire, il nous invite à la déployer, à la sortir du musée des concepts savants pour l'inscrire au ras-du-sol de l'expérience. Se faisant, il s'éloigne d'une conception canonique qui considère

l'inhibition dans son biologique voire chimique. Ce qu'il appelle l'expérience à laquelle il faut ramener cette notion d'inhibition, c'est l'expérience humaine. Et dans ce registre, qu'introduit-il ? Que l'inhibition s'inscrit dans les registres du mouvement et de la difficulté. En d'autres termes, se mettre en mouvement avec difficulté, dans l'expérience humaine, ce n'est pas n'avoir qu'un problème locomoteur. Se mettre en mouvement avec difficulté, c'est pouvoir passer le pas, se décider, franchir le Rubicon ou franchir toutes les limites, de la pudeur par exemple. Vous sentez bien, avec ces façons de dire, ce que Lacan appelle « l'expérience humaine ». À propos, donc, de l'inhibition, Lacan fait surgir une *clinique du sujet* empêché, embarrassé, refusant, plutôt qu'une clinique du comportement, dont la fonction locomotrice, par exemple, est inhibée.

Concernant maintenant le passage à l'acte qu'il examine quelques pages plus loin dans ce même Séminaire, l'opposant à *l'acting out*, voilà ce qu'il dit à propos du cas de la jeune homosexuelle : « Le passage à l'acte est du côté du sujet en tant que celui-ci apparaît effacé au maximum par la barre. Le moment du passage à l'acte est celui du plus grand embarras du sujet, avec *l'addition comportementale* de l'émotion comme désordre du mouvement. » Là aussi, Lacan examinant le passage à l'acte, met en lumière sa face comportementale, mais aussi la face où *le sujet* y est impliqué. Il ajoute ensuite : « C'est alors que de là où il est (*le sujet*) – à savoir du lieu de la scène où, comme sujet fondamentalement historisé, seulement il peut se maintenir dans son statut de sujet –, il se précipite et bascule hors de la scène.[14] »



Le rectangle, que Lacan constitue dans ces pages, centré par la diagonale qui va de l'inhibition à l'angoisse en passant par le symptôme, est équivalent à ce qu'il nomme « scène » : la scène sur laquelle monte ce que vous êtes fondamentalement comme singularité, à vous-même ignorée.

Faire exister l'Autre scène dans un collège

Pour illustrer ces quelques points, je voudrais vous faire part d'une expérience que j'ai eue avec Tom, accueilli à l'ITEP, mais sur un dispositif pilote : une classe ITEP

au sein d'un collège ordinaire, à partir de laquelle les jeunes vont en inclusion sur des temps de classe ordinaire. Il ne s'agit pas d'une classe, comme parfois, isolée au sein d'un établissement. Le dispositif est ouvert aux circulations des jeunes à partir d'un emploi du temps réglé qui dessine les allers et retours entre la classe ITEP et les cours choisis sur mesure. J'y pratique la séance régulière. Mais, spécialement avec Tom, j'ai été contraint de développer une sorte de pratique informelle dans la classe et en certains lieux du collège, en plus de le rencontrer régulièrement. C'est une expérience qui trouve aujourd'hui sa vitesse de croisière, mais qui a été pour moi et pour certains jeunes, éprouvante. Je pourrai en parler dans la discussion.

Tom a aujourd'hui quinze ans. Je le rencontre depuis ses treize ans. Il présente la particularité, dans ses conduites, d'osciller entre inhibition silencieuse et ce que je nomme passage à l'acte, même si, comme vous allez le voir, il subit les attaques des autres. Le déploiement d'une scène va lui permettre d'amorcer une sortie du discours de l'Autre (parental essentiellement) en établissant le sien propre, par bribes, par mon truchement, en même temps que de s'essayer à une position désirante, de manière singulière, comme vous allez le voir. Il se démontre que la sortie de l'univers écrasant des identifications lui venant de l'Autre parental passe par une double identification qui va se faire jour en lui : identifier une cause égale à ce qu'il est à ses yeux, s'en faire responsable.

De l'inhibition au passage à l'acte et retour

Durant les premiers temps, je le rencontre en séance, temps durant lequel il est totalement absent, lui arrivant d'articuler silencieusement : ses lèvres qui bougent en sont l'indice. Il lui arrive avec le plus grand sérieux de raconter une blague à voix haute. Je ris, mais rien ne transparaît de son côté : la structure du mot d'esprit n'est pas en place. Il consent uniquement, lors de ces séances, à jouer avec des cartes de *Uno*, au jeu dit du pouvoir. Ce sont des affrontements dantesques de monstres, zombies et autres robots, qui de pouvoirs en pouvoirs supérieurs, s'annihilent, meurent et ressuscitent. Tom ne parle pas : inhibition de la fonction de la parole, c'est-à-dire que quelque chose l'embarrasse, qui se complète par des sorties de scènes très particulières. Je rencontre, en effet, Tom à d'autres moments de la journée en me baladant dans les lieux informels du collège : ce sont là aussi des séquences sans paroles durant lesquelles je vais être amené à beaucoup agir. Il est souvent aux prises avec d'autres jeunes, avec l'enseignante du dispositif et les éducateurs. Dans tous les cas Tom incarne l'être-en-trop, le malmené, l'exclus, le rejeté. Il « cherche » l'autre, le titille, lance des rafales d'obscénités, frappe, et se fait frapper et rejeter en retour. Ce qu'on ne voit pas, c'est la structure du lien qu'ainsi il établit : *Tom-l'être-en-trop* et son Autre rejetant se baladent dans l'établissement et, comme le lien social oblige, ses partenaires viennent prendre la place de son Autre dont il devient l'objet rejeté.

Un premier détail me permet d'introduire une nouveauté dans la relation. On dit de lui qu'il est lent – dire parental relayé en toute inconscience par l'institution –, à se

déplacer notamment, ce qui convoque un Autre irrité et impatient. Alors quand je vais le chercher ou le ramène des séances, je cours après lui, lui demandant sans cesse de m'attendre, de ne pas aller si vite. Ensuite, quand il est aux prises avec d'autres, je l'extrais nettement avec un grand sourire, et l'emmène en disant très fort : « Bah !? Ça par exemple !? » Dans ces moments, il est dérouté, sans son Autre. Puis je le complimente sur ses nouvelles tennis, sa chemise qui est très chic. Je saisis maintenant le sens de toutes ces actions : contrer l'Autre qui rejette Tom et qui le fait rejoindre sa position d'objet mauvais. Il s'agit plutôt de l'agalmatiser, de le distinguer, de l'exceptionnaliser. La chose est simple dans mon institution où j'ai des habitudes avec mes collègues ; c'est plus coton au collège. On peut regrouper toutes ces actions sous un même terme : coupure ; coupure par séparation, coupure par distinction. Il s'agit d'obtenir que Tom prenne la parole.

Tom monte sur scène et prend la parole

Ce moment arriva d'une façon qui m'a cueillie. Intervenant une énième fois afin de le préserver de lui-même, Tom après une journée sur le dispositif est épuisé. Seul avec lui je lui dis : « Ça ne peut plus durer ; ces gros mots ils viennent bien de quelque part… » Il me coupe et hurle : « C'est la chose en moi, la créature est en moi et ne veut pas sortir. » Il repousse le jeu de *Uno* et commence à parler. « J'ai eu cette chose dès que je suis né. C'est valable pour tout le monde, on a une créature au fond de nous. Peux-tu m'aider à m'en débarrasser ? Parfois je fais des cauchemars. En CM1, par exemple, j'avais tapé quelqu'un, et la nuit j'ai fait le cauchemar qu'il était à l'hôpital. » Je relève le mot « hôpital » et lui dit que ça c'est la vie et la mort. Il m'indique que lui-même est allé souvent à l'hôpital : « C'était comme des aventures et j'ai beaucoup de force… trop ; j'aimerais mieux la contrôler. Par exemple, je suis allé à l'hôpital car j'ai foncé dans un mur. Je courais, je n'ai pas pu m'arrêter ; mon corps était sur mode automatique. » Il m'indique aussi être resté à l'hôpital à sa naissance car cela a été compliqué de sortir du ventre de sa mère. Il revient sur la chose en lui pour évoquer qu'il a des vers de peau : « Des bestioles qui sortent des pores de ma peau et que je tue. C'est dû à toutes les saloperies que mes parents disent que je mange » (*sic*).

La bête comme cause

Lors d'une autre séance, il s'écrie : « La bête… la bête que j'ai en moi. » À partir de ce moment, c'est le nom qu'il donnera à ce dont il est le siège, nom de sa vie intérieure et pourtant comme extérieure à lui. Quand je lui demande si je peux faire une remarque, il m'indique : « Tant que ça ne me blesse pas, vas-y. » Il évoque ensuite qu'il lui arrive souvent de se taire à la fin de son propos et alors ses lèvres continuent d'articuler à la muette : « C'est mon corps, la bête qui essaie de parler. Quand je suis énervé, que je tape, c'est aussi la bête. » Il se couche sur la table, comme épuisé, évoquant avec tristesse la scène qui a précédé l'entretien : deux garçons avec qui il s'est bagarré. Tom est désespéré et énumère : « j'ai une force incontrôlable, je suis

gourmand, j'ai peur du noir, et un problème de déséquilibre (*Il a une atrophie du cervelet*). » C'est l'occasion pour lui de dérouler des éléments de sa naissance : « Je n'ai pas pu prendre la première bouffée d'air ; j'ai été alors en réanimation. Ça a dû être dur pour ma mère. » Je remarque que dans le fil de ce début de conversation, il lui arrive d'utiliser des expressions qui viennent, disons de l'Autre, principalement parental (telle personne qui lui dit que ce dispositif scolaire l'enfonce ou alors qu'il est inutile de regarder le passé, qu'il faut aller de l'avant ; qu'il doit réussir, etc.). Son propos est comme oscillant entre une énonciation remise à la bête, et des dires que l'on sent venir de l'autre. Sa position devient alors flottante face à des énoncés qu'il relaie et qui ont souvent une teneur éducative. Il commence très délicatement à interroger ces éléments éducatifs, non plus à partir de la bête mais en son propre nom.

La peur d'être lâché et le désir de l'Autre

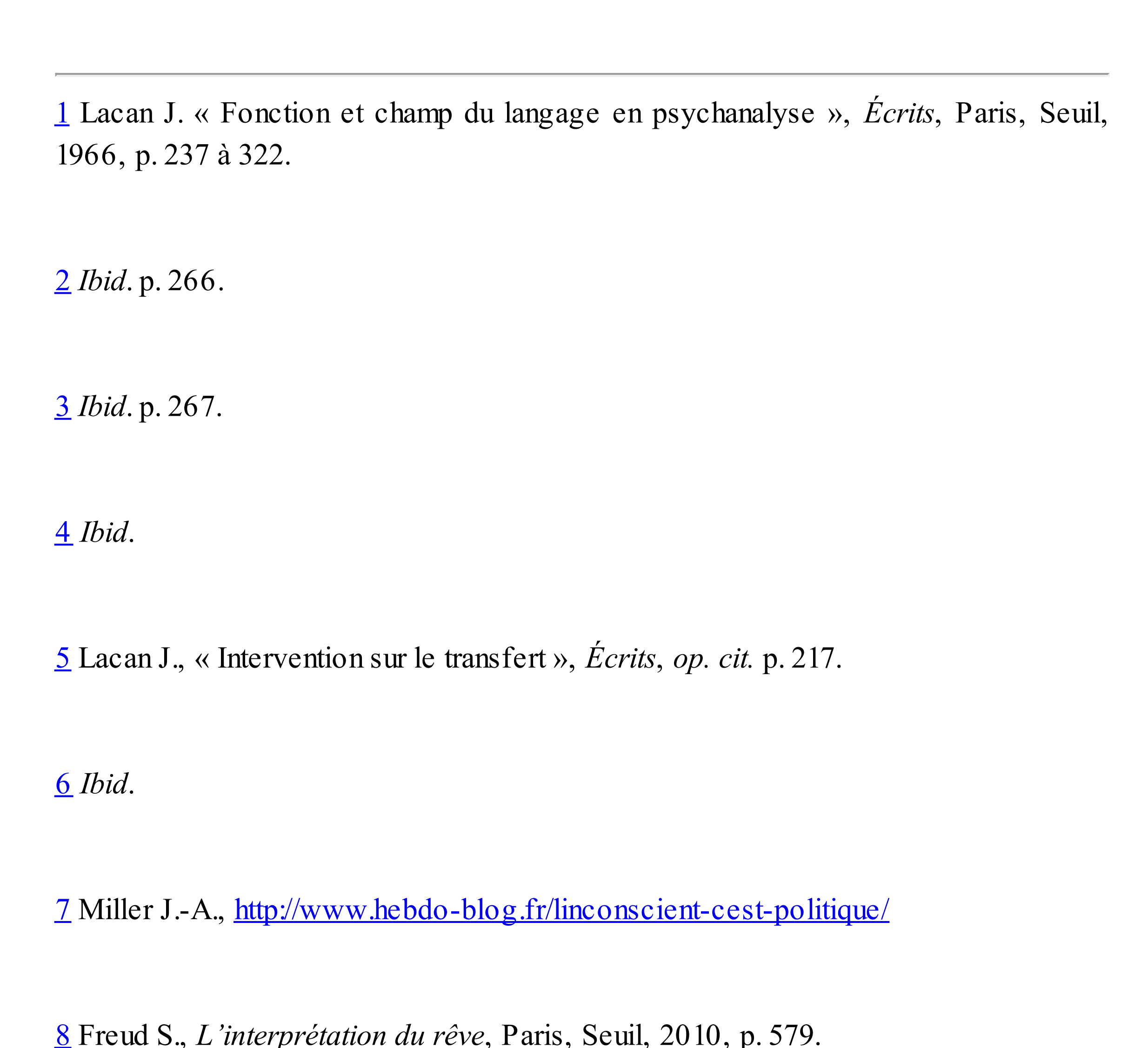
Il me pose la question de savoir comment j'ai éduqué mes enfants. Je lui réponds que je ne les ai pas éduqués. Surpris, il évoque alors la surveillance de tous les instants de son père et lâche : « Tu comprends Éric, c'est insupportable que mes parents *me soutiennent* tout le temps dans mes devoirs. » Je m'étonne du mot soutenir : « Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je voulais dire… » Rien ne vient. Je lui dis alors : « Tu as peur qu'ils ne te soutiennent plus, qu'ils te lâchent. – Oui, j'ai peur d'être seul. » À la séance suivante il revient sur cette faute qu'il a faite et m'en signale une autre : il confond le futur et le conditionnel et enchaîne : « J'ai regardé des photos de moi petit. J'étais proche de mon père et de ma sœur à qui je donnais le biberon (*Et sa mère ?*). Elle était proche, mais un morceau de son futur s'est modifié. Ce qui fait que le présent et le passé ont été modifiés. Avant, papa c'était maman, maintenant papa c'est papa et maman s'est éloignée. Aujourd'hui, mon père ne veut pas me perdre, c'est pour ça qu'il m'éduque à mort. Comme il a failli me perdre, un morceau de sa vie a été mangé. Faisant SIRI sur mon téléphone il dit : « Donne-moi la définition de père » puis lit une phrase qui s'affiche : *Père : qui entoure ses enfants exagérément.*

La bête : entre universel et singulier, une voie pour le désir

Régulièrement, il revient sur la bête, véritable partenaire qui peut prendre l'allure d'alien, de lion, concluant ici que l'on doit essayer de se faire l'ami de la bête sans la tuer, là qu'elle a à voir avec la sexualité (être nu, vouloir voir la nudité, se retrouver dans une chambre d'hôtel, etc.). C'est aussi le moment où il évoquera ses premières érections et premières masturbations, thème délaissé rapidement pour se concentrer sur ses rêves qu'il trouve amusants. Il notera que sans doute dans chaque rêve il y a une bête et que ceci est valable pour tout le monde. Que pour lui, quand il se réveille c'est alors un cauchemar et que la bête s'est montrée ; que quand il continue de dormir, alors la bête aussi.

Ponctuation

Les séances continuent et Tom a réintégré une école ordinaire sans dispositif spécial, autre que quelques créneaux à l'Institut. Il parle, commence à faire valoir un style, ne suscite plus le rejet, et les mises en actes ont complètement disparu. Ce n'est pas sans un certain courage qu'il affronte comme vous l'avez vu, les désirs toujours impurs de son père, de sa mère, qu'il se dit à lui-même en présence de quelqu'un. La bête comme cause, trouve à se contraster, à se vivifier, à s'amadouer, pour finir par déserter son discours.



---

1 Lacan J. « Fonction et champ du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 237 à 322.

2 *Ibid*. p. 266.

3 *Ibid*. p. 267.

4 *Ibid*.

5 Lacan J., « Intervention sur le transfert », *Écrits*, *op. cit.* p. 217.

6 *Ibid*.

7 Miller J.-A., http://www.hebdo-blog.fr/linconscient-cest-politique/

8 Freud S., *L'interprétation du rêve*, Paris, Seuil, 2010, p. 579.

9 Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *op. cit.*, p. 247.

10 *Ibid*., p. 248.

11 Lacan J., *Le Séminaire,* Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 252.

12 Lacan J., *Le Séminaire,* Livre X*, L'angoisse*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 151.

13 Lacan J., *Le Séminaire,* Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 249.

14 Lacan J., *Le Séminaire,* Livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 136.

Retour au sommaire

Épuiser les corps : Mektoub my love

par **Léna Salhi** | juin 2018 | revue **23 / LE CADRE ET LE BORD** | thème **Regard**



Mektoub my love : canto uno est le premier volume d'un projet en diptyque, d'Abdellatif Kechiche. L'auteur nous introduit dans un cercle de jeunes adultes qui, au hasard des rencontres, nouent des liens entre eux. Le film s'apparente à un huit clos, dans la ville de Sète, lieu propice à tout les interdits. Dans la lignée de *Vénus Noire* o u *La graine et le mulet*, nous retrouvons le travail des corps et de la durée, chère au réalisateur. Comment représenter les corps ? Quelles sont les limites du montrables ?

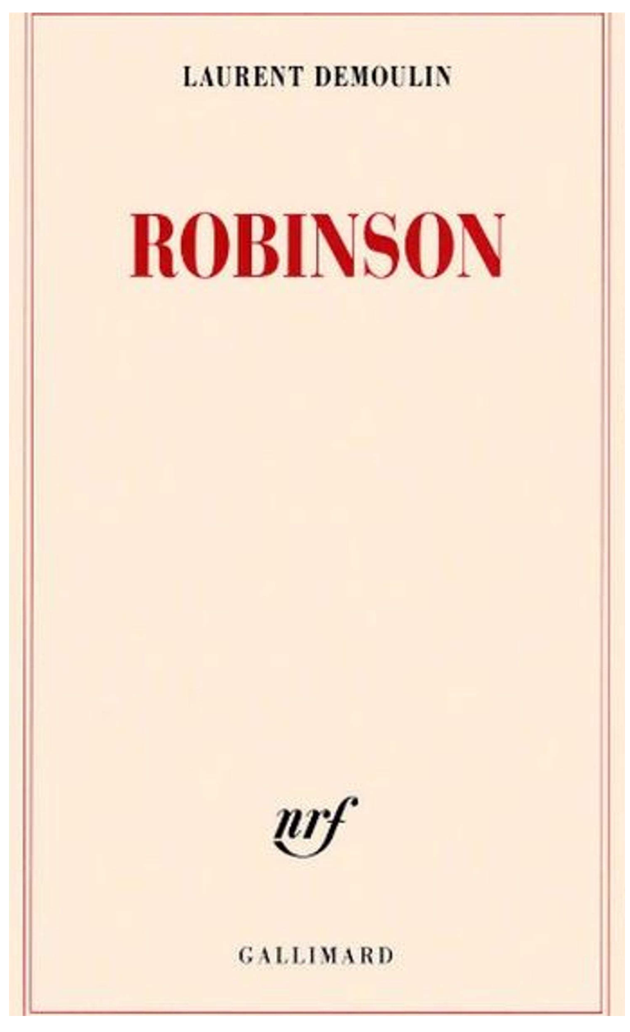
Kechiche met en scène de longues séquences, qui épuisent à la fois les acteurs et le spectateur. Pour autant, cet épuisement semble presque salutaire. Il permet au spectateur de s'oublier, au profit d'une diégèse. Il est un jeune parmi la bande. Plus particulièrement, nous pourrions penser le spectateur comme un double du personnage d'Amin, ou plutôt, Amin comme entité spectatorielle. Dès la scène d'ouverture, Amin est présenté comme voyeur d'un acte sexuel. Le spectateur, lui aussi est voyeur de cette scène, avec une différence : le pouvoir d'ubiquité de la caméra ne limite pas son regard au derrière d'une fenêtre, mais l'approche au plus près des corps. Son regard rend possible les fantasmes d'Amin. Le cinéma a pour habitude de ne pas dévoiler la présence du spectateur. Plongé dans une salle obscure, il peut épier sans être dénoncé. *Mektoub my love* lui impose une réflexivité puissante et dérangeante sur la place qu'il occupe.

Aussi, l'épuisement des corps chez Abdellatif Kechiche invite à la réflexion. À l'instar de Gilles Deleuze, *Mektoub my love* semble exposer le corps comme moyen de penser. Il faut laisser le temps agir sur le corps, pour qu'il puisse déployer toute sa puissance, et en faire surgir un effet de réel. Il s'agit de donner à voir un corps. Pour ces raisons, et bien d'autres, *Mektoub my love : canto uno*, est un film unique, qui affirme le génie de son réalisateur.

Retour au sommaire

Une prolifération folle d'altérité insaisissable - Sur Robinson de Laurent Demoulin

par **Philippe Hellebois** | juin 2018 | revue **23 / LE CADRE ET LE BORD** | thème **Marque-Page**



Dernier prix Rossel en date, l'une des plus hautes distinctions littéraires en Belgique francophone, ce livre[1] a manifestement fait événement : la critique est dithyrambique, le succès de libraire considérable, et les officines comportementalistes se taisent. Il est à la fois inclassable et inouï. Est-ce roman ou récit ? L'auteur penchant pour le premier, Gallimard pour le second, ils se mirent d'accord pour ne mettre aucune étiquette sinon celle de la littérature puisqu'il est publié dans la prestigieuse collection blanche. L'ouvrage est aussi inouï de camper en des pages brèves, rythmées, incisives, formant un recueil de micro-scènes précises, l'impossible rapport entre un père et son fils autiste. Le père est professeur de littérature à l'Université de Liège, lacanien de cœur, élève de Barthes, poète et romancier, tandis que son fils Robinson, âgé d'une dizaine d'années, semble un garçonnet perdu dans un isolement sans issue puisqu'il ne parle pas et ne parlera

sans doute jamais. Il n'a dit qu'un seul mot, étrange et hors sens, *Omgohod,* mot sans pair, qui n'en a pas appelé d'autres, et qui disparaît déjà pendant l'écriture même du livre. Laurent Demoulin remarque néanmoins que ne pas parler ne signifie pas ne rien dire, bien au contraire. Ce mot unique provient effectivement d'un babil ludique agitant de véritables bibelots d'inanité sonore, en perpétuelle mutation, mais dont aucun n'accède au signifiant : « C'était un éclat de voix lié à une énonciation et non un énoncé proprement dit.[2] » Si Robinson ne parle pas, son île n'est donc pas pour autant hors langage.

Ce livre ne prend personne pour objet, l'auteur ne jouant ni à l'observateur sentencieux ni au Narcisse plaintif, mais s'attachant au plus difficile, soit à montrer ce qui se passe entre deux êtres quand la parole est impossible. Restent alors deux altérités énigmatiques – que signifie ma main dans la sienne ? se demande l'auteur[3] – dont le seul objet commun est ce livre que le fils ne lira jamais. Le père précise d'ailleurs qu'il l'écrit pour cette raison même ![4] C'est dire que l'écrit ne prolonge pas la parole, ni ne la fixe, mais vient à sa place.

Tout ceci nous vaut d'inappréciables notations sur l'autisme, le père, sa culpabilité, et bien d'autres choses… L'autisme : « Contrairement au sens courant du terme, qui veut que l'autisme désigne une forme de coupure d'avec le monde, de total repli sur soi, je tiens pour vrai qu'il s'agit d'une forme de contamination du sujet par le monde extérieur, contamination désordonnée, éclatée, absurde, non signifiante, prolifération folle d'altérité insaisissable. Qu'est-ce qui nous tient à distance de l'autre, sinon le langage ? Sans langage, l'autre est partout, en nous, autour de nous, à travers nous. Le repli autistique est une réalité seconde : il est protection face à cette invasion infinie.[5] »

On ne peut mieux dire : cette altérité insaisissable, soit ce que nous appelons aussi jouissance, prolifère d'autant plus dans l'autisme que le signifiant ne peut l'y alléger en la déplaçant ; ne reste alors au sujet d'autre choix que de la fuir là où il pourra se faire improbable forteresse. On ne peut par conséquent mieux faire qu'en tirer la conséquence évidente que forcer brutalement ce repli sous un prétexte thérapeutique quelconque est inhumain.

Ce n'est pas dire qu'il faille pour autant ne rien faire, au contraire. Le père ne cesse ainsi au long de pages parfois terribles de témoigner à quel point il n'a d'autre choix que de s'occuper de Robinson sans relâche sous peine de le voir détruire les objets qui l'entourent, les souiller de matières fécales, se mordre jusqu'au sang, toutes pratiques désespérées par lesquelles son fils se défait faute de pouvoir se défendre. C'est ainsi qu'il explique non sans humour que « Robinson n'est *presque* jamais seul. Et ce "presque" est déjà de trop à ses yeux. Il use de toute son imagination pour m'interdire de s'éloigner de lui. Parfois quand un couple se distend, celui ou celle qui ne veut pas que l'autre parte menace de se suicider. Voilà le lien entre l'amour, la mort et la merde : Robinson, lui, menace de faire ses besoins partout.[6] » Des petits

chapitres intitulés « Au jour le jour » dressent aussi la liste impressionnante de ce que l'on appellerait partout ailleurs ses méfaits : « Arracher une à une les pages d'un livre. Renverser son assiette encore pleine alors qu'on a encore faim, étaler aussitôt la mayonnaise, dont on raffole, sur la table. Lancer une fraise à moitié mordue dans la sauce hollandaise qui agrémente le poisson et dont quelques gouttes s'envolent aussitôt vers sa sœur par alliance, vêtue d'une blouse achetée le matin même en solde. » Ou encore « Arracher le papier peint de sa chambre. Décrocher du mur la bibliothèque qui y est fixée. Casser méthodiquement ses jouets[7] »…

Il faut saluer aussi les notes intelligentes sur la subjectivité paternelle de l'auteur. Celui-ci remarque ainsi que la culpabilité est sa fidèle compagne, mais surtout qu'il s'y accroche comme à une véritable bouée de sauvetage puisqu'elle est ce qui le relie à son fils en l'humanisant.[8] Autrement dit, sans elle il n'y a plus ni fils ni père, soit aucun désir faisant l'un et l'autre, la culpabilité étant le sentiment sans lequel il n'y a aucun désir possible. N'oublions jamais que la culpabilité est un affect du désirant, et non une faute. Pour être innocent, mieux vaut ne pas désirer, ce qui est pire ! Aussi authentique que singulier, le désir qui porte le livre ne peut que nous toucher. Ce n'est pas celui de changer Robinson en croyant le guérir, soit de le normaliser, mais celui de le rejoindre sur son île.[9] C'est impossible, mais n'est-ce pas le signe que ce désir est authentique ?

---

1 Demoulin L., *Robinson*, Paris, Gallimard, 2016.

2 *Ibid.,* p. 37.

3 *Ibid*., p. 40.

4 *Ibid*., p. 152.

5 *Ibid*., p. 85.

6 *Ibid*., p. 201.

7 *Ibid.,* p. 69.

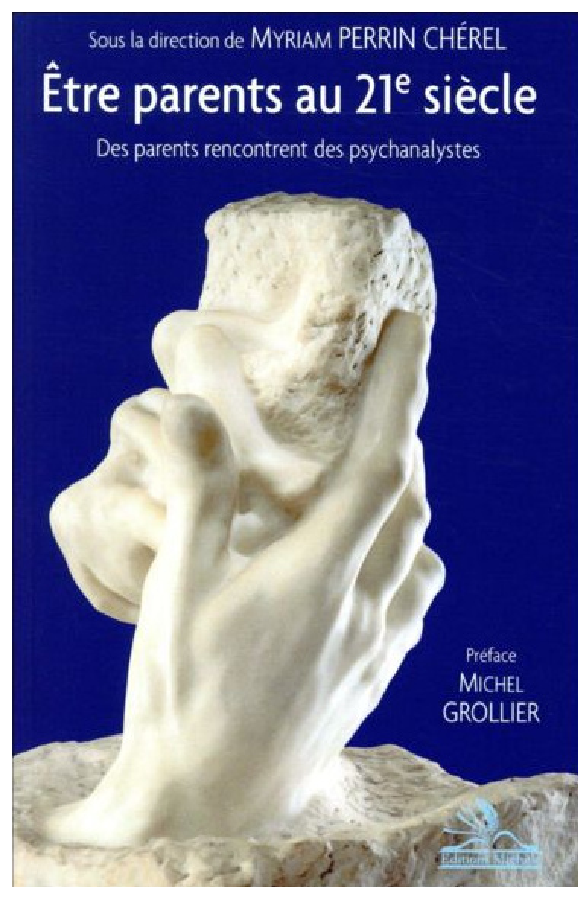
8 *Ibid.*, p 99.

9 Voir le poème en exergue du livre, notamment la dernière strophe : « Mon Robinson, parfois je ressens le désir/ De rejoindre ton île au milieu de la mer,/A la croisée du Temps qui mêle aux souvenirs/Un présent immobile et pourtant éphémère. » Au passage, nous saluons la tante Victoire, certainement une amie, puisqu'elle est la seule dit LD à préférer venir le voir quand il a la garde de Robinson. (p. 225)

Retour au sommaire

Comme sauter à l'élastique

par **Joséphine Duquenoy** | juin 2018 | revue **23 / LE CADRE ET LE BORD** | thème **Marque-Page**



Être parents au 21ème siècle, des parents rencontrent des psychanalystes, ouvrage dirigé par Myriam Perrin Chérel voit le jour à l'occasion des dix ans d'existence du Centre Psychanalytique de Consultation et de Traitement (CPCT) de Rennes.

Être parent comporte sa part de réel, c'est ignorer ce dans quoi l'on s'engage, ce à quoi s'attendre et relève donc du devenir. Cela étant dit, qu'est-ce qui signe, fonde la différence entre les parents du 20e siècle et ceux d'aujourd'hui ? Quelles places et quels espaces y a-t-il encore pour être parent, être enfant au 21e siècle ?

La « parentalité » revient au fil des pages, c'est d'ailleurs un signifiant qui a été repris à l'occasion de la journée d'étude du CERA (Centre d'Études et de Recherches sur l'Autisme) ce 10 mars 2018. Éric Laurent y avançait que le terme « parentalité » est un néologisme de la fin du 20e siècle « qui vient marquer un trauma car le statut de parent a été touché[1] » précisément à cette période. Assiège-t-on les parents de comment faire, de bons gestes qu'ils sont tenus de donner à leur enfant ? La structure verticale de la parenté ne souffre-t-elle pas davantage au 21e siècle ? Dans la relation verticale, hiérarchique, le parent a de l'ascendance sur l'enfant, du fait de la loi, de la structure symbolique, du Nom du Père. Ce qui se structurait de manière verticale tend plutôt à se remanier sur le plan horizontal, dans un réseau. Et les frontières demeurent parfois minces ; il ne semble pas toujours aisé de saisir le *locus* qui départage le parent de l'enfant.

Le terme « parentalité » se manifeste à la croisée de la sociologie, des sphères politique et judiciaire, mais aussi dans le champ psychanalytique. En effet, Éric Laurent rappelait que la parentalité dans notre champ n'est « pas de se laisser fasciner par le statut [de parent] mais de mettre l'accent sur la productivité de l'interaction du sujet autiste et de ses parents[2] ». Finalement, il s'agit de quelque chose à l'orée de l'invention.

Ces précédentes interrogations nous permettent d'évoquer la fonction du CPCT, ce que Jacques-Alain Miller suggère comme un lieu Alpha, lieu qui « n'est pas un lieu d'écoute [mais] un lieu de réponse, un lieu où le bavardage prend la tournure de la question, et la question elle-même tournure de la réponse. Il n'y a Lieu Alpha qu'à la condition que, par l'opération de l'analyste, le bavardage se révèle contenir un trésor, celui d'un autre sens qui vaut comme réponse, c'est-à-dire comme savoir dit inconscient.[3] » C'est un lieu d'où peut se tisser le lien transférentiel, d'où se posent les questions et réponses, puis d'où quelque chose peut s'interpréter et ne pas cesser de s'inventer.

Accompagner les parents dans un CPCT, c'est aussi et surtout faire le pari du symptôme, là où les effets de la psychanalyse tiennent à un discours et s'inscrivent dans des coordonnés symboliques. « C'est pour cela aussi que comme psychanalyste, les coordonnées du discours de l'Autre, de la civilisation, ses coordonnées nouvelles, mouvantes, nous intéressent au plus haut point. Il y a là d'emblée, avec le concept de grand Autre, une articulation entre le sujet et le social. Les symptômes s'inscrivent donc toujours sur des signifiants-maîtres d'une époque.[4] » Ainsi, Yves Vanderveken, reprenant les dires de Jacques-Alain Miller, apporte un éclairage sur la dimension du symptôme comme fenêtre sur notre ère contemporaine. D'ailleurs, le numérique, les tablettes, les smartphones et leurs selfies, l'attrait pour l'extérieur – non pas pour observer le monde autour mais pour continuer à se pencher sur l'écran comme nous l'enseigne l'irruption du rapport privé à l'objet technique dans la sphère

publique- constituent autant d'objets du monde que le monde d'objets qui nous parviennent en ces temps actuels. Tout ceci peut amener à produire le symptôme, conduire à pousser la porte des CPCT. Dans l'ouvrage, Véronique Voruz rapporte l'inquiétude des parents quant à l'usage de l'objet, et qu'au cœur de ce lieu Alpha, il devient possible d'interroger le lien entre parents et enfants et se demander alors comment l'on peut se rencontrer ?

Il s'agit alors de les prendre en considération ces objets, d'en apprécier la multiplicité, ce que Jacques-Alain Miller caractérise comme « diversités des modes de jouir de l'espèce ». Pas question d'éradiquer ces objets mais d'en accompagner leur usage pour tenter de répondre aux interrogations qui se posent à chacun. En effet, la toile et les réseaux sociaux font valser tant de malentendus, et c'est à cet endroit que la psychanalyse accorde à la parole un autre poids, à ces statuts, énoncés qui déferlent sur *Facebook* ou *Twitter*, aux photos que l'on transmet, par lesquelles on se donne à voir. Nous ne sommes pas sans savoir, par la pratique, combien l'usage du numérique, pour quelques sujets, peut participer à un traitement du regard et de la voix. Plutôt que de les interdire à l'enfant, au parlêtre, il revient à l'analyste d'interroger dans le lien transférentiel l'usage, ne pas laisser seul le sujet dans cette modalité de jouissance, introduire pour chacun et chacune, un comment dire, un « bien dire ». « Le risque de la libération de la parole à l'heure des réseaux sociaux, c'est d'oublier la valeur de l'énonciation singulière comme seul lieu de vérité. Le rapport à la vérité en psychanalyse suppose donc de découvrir en soi-même le point où la vérité ne peut toute se dire, le point où les mots manquent pour dire le réel. C'est ce point, celui de l'impossible à dire, qui ne pourra jamais se partager sur aucun réseau, dont il s'agit néanmoins d'essayer de parler dans l'expérience d'une analyse.[5] » À reprendre les dires de Clotilde Leguil, l'usage du numérique, du réseau social ne peut se prendre pour argent comptant, sollicitons encore le sujet pour qu'il puisse en dire quelque chose de bien singulier à d'autres.

Par ricochets, cet ouvrage *Etre parents au 21ème siècle* se présente comme une invitation à penser ce qu'est l'enfant au 21ème siècle. En effet, le latin offre à l'enfant un parler répressif puisque les linéaments de l'*infans* sous-entendent le mutisme, un être sans faconde et peu éloquent. Si François Mauriac parle d'« adolescent indocile[6] », nous pourrions parler d'adolescence indicible mais pas sans dire pour ces quelques-uns, ceux pour qui le risque est au devant de la scène, ceux qui souffrent de la transition.

Il me revient en tête, le rapport déposé par Jean-Marie Bockel (secrétaire d'état à la justice français) en novembre 2010 dans lequel il s'intéressait à la délinquance des enfants dès l'âge de deux ans, et les moyens de prévention. On y trouve apposés dans les prémisses, non sans modernité, ces quelques mots de Socrate : « Nos jeunes aiment le luxe, ont de mauvaises manières, se moquent de l'autorité et n'ont aucun respect pour l'âge. À notre époque, les enfants sont des tyrans[7] ». Par ce commentaire (ou « comment taire »), voilà la couleur annoncée ! Il s'agit là d'une

structure en jeu plus que d'un espace temporel. Si les questions subsistent, parfois sans réponse, les actes demeurent indicibles et le vivant indocile. Est-ce pour autant que de ces paroles, ces actes d'enfants, il faille, au pied de la lettre, s'en accaparer ?

---

1 Laurent É., Intervention lors de la journée du CERA, le 10 mars 2018. Paris, France.

2 Ibid.

3 Miller J.-A., « Lieu Alpha », Perrin-Chérel (s/dir), *Être parent au 21e siècle*, Paris, Éditions Michèle, 2018, p. 24.

4 Vanderveken Y., « Ton symptôme, ta norme et la leur », *Quarto*, n°118, mars 2018, p. 123.

5 Leguil C., « Déchaînement de la vérité et mondialisation de la parole féminine », *Lacan Quotidien*, n°768, 9 mars 2018.

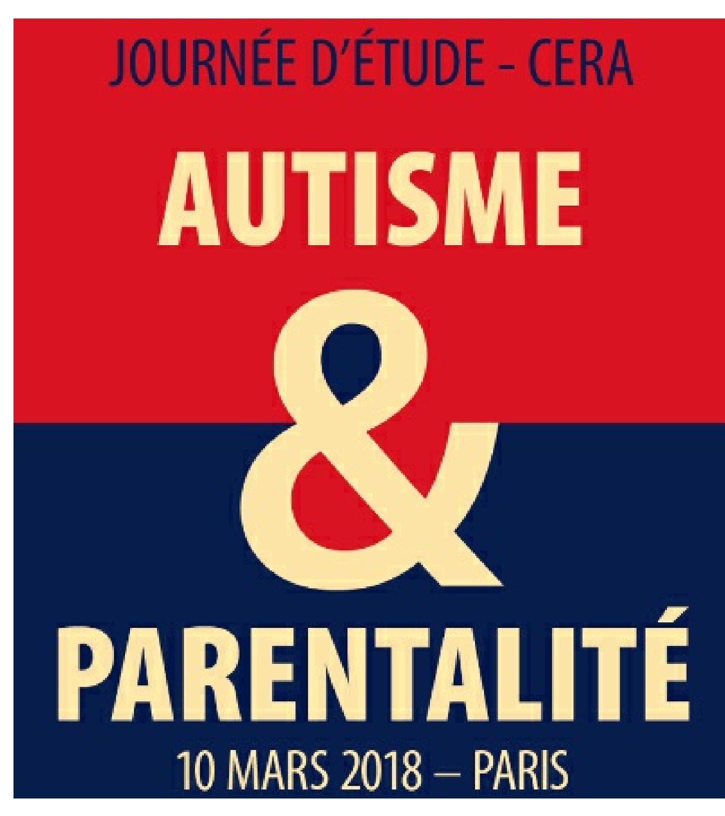
6 Perrin-Chérel M., « Introduction », Perrin-Chérel (s/dir), *Être parent au 21e siècle*, *op. cit.*, p. 16.

7 Bockel J.-M., « La prévention de la délinquance des jeunes », novembre 2010, p. 2. Repéré à http://www.ladocumentationfrancaise.fr/rapports-publics/104000585/index.shtm

Retour au sommaire

Première journée du CERA – « Autisme et Parentalité »

par **Céline Aulit** | juin 2018 | revue **23 / LE CADRE ET LE BORD** | thème **Épinglage**



« Un berger c'est quelqu'un qui suit une étoile »

Le samedi 10 mars s'est tenue la première journée du CERA[1], le Centre d'Étude et de Recherche sur l'Autisme créé en réponse à la proposition de résolution déposée par Daniel Fasquelle voulant interdire la psychanalyse dans les traitements d'autisme.

Cette journée qui avait pour titre « Autisme et parentalité » s'est révélée passionnante d'échanges et de rencontres inédites entre parents d'enfants autistes et professionnels accompagnant ces enfants en institution ou dans le milieu scolaire.

Comme nous l'a précisé Éric Laurent, « parentalité » est un signifiant récent se rapportant aux nouvelles formes de structures familiales qui débordent le versant symbolique et se heurtent davantage au Réel. L'idée qu'il n'y ait pas « les parents d'enfants autistes » mais des parents avec leur intranquillité, comme nous y a invité Dominique Holvoet, fut le fil rouge de cette journée.

L'intranquillité touche au Réel auquel a affaire chaque parent à partir du moment où il donne la vie à un petit être, étranger à lui, un petit être à rencontrer et à adopter. En effet, « avoir des enfants, ce n'est pas encore être parent » comme nous l'a rappelé très justement Marc Langlois. Cette évidence parle à tout parent et pourtant, elle valait la peine d'être soulignée dans ce contexte particulier de souffrance, où tout diagnostic s'accompagne maintenant d'une batterie de recommandations, exigeant du parent qu'il soit l'éducateur de son enfant, faisant fi de ce que Freud nous a appris, à savoir qu'éduquer fait partie - avec gouverner et psychanalyser - des trois métiers impossibles, culpabilisant dans la foulée les parents de ne pas pouvoir remettre leur enfant sur le droit chemin. Ces recommandations enlèvent du même coup aux parents d'enfants autistes le droit qu'a pourtant chaque parent de pouvoir inventer leur propre façon de rencontrer leur enfant, les pouvoirs politiques et autres experts se réclamant

de ce droit au nom du savoir qu'ils prétendent avoir sur le Réel de ces sujets. Ce qui va à l'encontre de cette distinction importante qu'amenait M. Langlois entre le juste et le vrai, à savoir que pour s'inventer comme parent d'un enfant toujours différent, il faudra s'alléger du poids d'idéaux et de préconçus, sorte de vérité, pour trouver la voie qui sonne juste.

Trouver la bonne gamme a coloré tous les témoignages de la journée. Cet incroyable souci de bien dire ainsi que le rapport qu'entretient l'enfant au langage, est certainement ce qui contribue à passer de la répétition au surgissement d'un nouveau dans une certaine douceur. Pour peu que nous puissions avoir l'oreille pour l'entendre, c'est ce que nous dit Mahé Langlois à travers sa définition du berger : « un berger, c'est celui qui suit une étoile ». Et si c'était cela la voie vers les nouvelles parentalités ?

---

1 CERA : Centre d'Études et de Recherches sur l'Autisme de l'École de la Cause Freudienne, fondé en juillet 2017 par Jacques-Alain Miller. Direction : Christiane Alberti. Coordination des enseignements : Laurent Dupont. Secrétaire général : Éric Zuliani.

Retour au sommaire